

CHAPITRE 5

MOTEURS ET MODÈLES

P. ROUILLARD, S. FOURRIER,
J. WHITLEY, A. NASO, J.-P. THUILLIER

Dans cette Méditerranée du VII^e s., il y eut sans aucun doute circulation et accumulation de richesse, même si l'on hésitera à parler de 'croissance', qui rendrait un écho trop moderniste. Mais il ne suffit pas de constater, il faut comprendre et répartir les rôles : quels sont les formes de ce dynamisme et quels sont les peuples et les régions qui jouent un rôle déterminant, soit parce qu'elles disposent des matières de première nécessité (métaux), qu'elles fabriquent des objets de luxe ou détiennent l'accès aux produits rares (parfums) ? De Chypre à l'Occident, les Phéniciens sont présents, mais leur rôle a évolué selon les lieux et les temps ; de Chypre à l'Etrurie se développent des sociétés d'un rare raffinement, dont les élites se distinguent par leur richesse et leurs modes de consommation ; ce sont à ces sociétés, qu'est consacré ce chapitre qui tente de décrire les sources, les moteurs et les modèles des dynamismes méditerranéens.

5.1. LES PHÉNICIENS AU VII^e S.

P. ROUILLARD

Le VII^e siècle est le moment de la plus grande extension de la présence de communautés phéniciennes sur le pourtour de la Méditerranée et cela se poursuit encore sur les rivages atlantiques, au nord et au sud du détroit de Gibraltar. Marchands souvent présentés comme roublards, inventeurs de l'alphabet dont nous sommes aujourd'hui - les Grecs ayant complété avec des voyelles un système syllabique - des usagers quotidiens, les Phéniciens sont des acteurs majeurs de la vie de la Mer intérieure.

5.1.1. GÉOGRAPHIE PHÉNICIENNE

De toutes les cités phéniciennes qui s'égrainent sur le littoral d'Arwad à Tyr, Sidon et Tyr, les plus méridionales, sont les plus brillantes à l'époque que nous considérons. Le temps de la grande prospérité de Byblos, très active aux III^e et II^e

millénaires si l'on suit les sources égyptiennes, semble passé. Les expéditions vers l'Occident méditerranéen sont plutôt le fait de Tyr : en témoignent la géographie des sanctuaires dédiés à Melqart, le dieu poliade de Tyr, ou le mythe de fondation de Carthage, une princesse tyrienne ayant organisé l'installation d'habitants de Tyr sur le littoral de l'Afrique du Nord.

Après l'établissement de routes commerciales vers Chypre et la mer Égée, puis la Crète et l'Eubée au cours des XI^e et X^e siècles (période au début de laquelle une tradition situe les fondations occidentales de Lixus, Cadix et Utique), puis la fondation d'établissements à Kition, vers 850, à Carthage à la fin du IX^e siècle –selon la tradition littéraire–, puis, ensuite, les premiers échanges avec l'Extrême-Occident attestés tant à Huelva sur le littoral atlantique de l'Andalousie qu'à Sant'Imbenia au nord de la Sardaigne, la plupart des établissements phéniciens d'Occident ont été fondés au cours du VIII^e siècle.

Une géographie phénicienne se met en place avec une topographie bien régulière, le Phénicien préférant l'embouchure d'une rivière ou un îlot, une rive étant habitée, l'autre accueillant souvent les morts¹. Ces traits apparaissent en Extrême Occident dès le premier, et sans doute bien modeste, établissement phénicien, situé à l'est de Malaga, de Morro de Mezquitilla, dans la première moitié du VIII^e siècle² ; de cette même période, deuxième quart - troisième quart du VIII^e siècle, datent les premiers témoignages archéologiques de la Carthage phénicienne, ou l'installation de la pêcherie de la Calle del Castillo à Cadix, la plus ancienne attestation phénicienne sur le site gaditan³. La seconde moitié, ou plutôt le dernier tiers du VIII^e siècle est le moment où des communautés phéniciennes s'établissent à Almuñecar, Chorreras, Toscanos, au Cerro del Villar, des sites du littoral andalou, à Lixus et Mogador sur le littoral atlantique du Maroc. Plus tard viendra, vers 654 si l'on suit la tradition littéraire, Ibiza ; sur ce point, les interrogations ne manquent pas : s'agit-il de la dernière fondation phénicienne ou de la première fondation carthaginoise ? Le dossier des implantations phéniciennes s'est enrichi ces vingt dernières années de découvertes aux marges des régions reconnues traditionnellement comme phéniciennes : au sud de la province d'Alicante, à l'embouchure du Segura⁴, et au delà de Huelva sur le littoral de l'actuel Portugal des établissements phéniciens ont été reconnus de Castro Marin et Tavira à Abul, à l'embouchure du Sado, jusqu'à celle du Tage, à Lisbonne⁵. Au même moment, en Méditerranée centrale, sont fondées les colonies de Motyè à la pointe occidentale de la Sicile, Sulcis, Nora, Tharros et Cagliari en Sardaigne et Malte⁶.

1. GRAS, ROUILLARD et TEIXIDOR 1995, p. 67-68.

2. SCHUBART 2006.

3. CORDOBA ALONSO et RUIZ MATA 2005, NIVEAU de VILLEDARY 2008.

4. ROUILLARD *et alii* 2007.

5. ARRUDA 1999-2000, TAVARES da SILVA 2005, MAYET et TAVARES da SILVA 2000.

6. AUBET 1994, p. 188-296.

5.1.2. Activités maritimes : causes et contenu

La conquête assyrienne de la Syrie et celle du littoral levantin entre 732 et 720, puis une pression permanente exercée sur les cités levantines ne semblent pas avoir transformé radicalement la vie des cités phéniciennes ; le paiement d'un tribut assurait pour l'essentiel la pérennité de leurs institutions et de leur fonctionnement.

La période 750/600 peut être envisagée en bloc, le *terminus* étant marqué par deux données d'ordre très différent : la première est constituée par le déclin de l'empire assyrien à la fin du règne d'Assurnasirpal, la chute de Ninive en 612, puis celle de Harrân, la dernière capitale assyrienne en 610, et la mise en place de la domination babylonienne, la seconde étant – au moins en Occident- la dilution de la plupart des communautés phéniciennes dans leur environnement local.

Ce temps long, un siècle et demi, qui est aussi celui de l'établissement des colonies grecques, est caractérisé par une activité marchande importante dont témoigne – entre autres sources – la prophétie d'Ézéchiél. L'explication de cette intense activité peut tenir à la nécessité de chercher de nouveaux marchés pour faire face au tribut assyrien, ou à la volonté d'échapper à ce tribut, ou bien encore à la possibilité qui s'offrait aux Phéniciens de disposer d'un espace continental très vaste pour les échanges. Avouons le, le débat reste largement ouvert.

L'ampleur des échanges est une donnée explicitée par la liste même des produits et objets que Tyr ne recevrait plus, si la prophétie, telle qu'Ézéchiél (ÉZÉCHIEL, 27) le proclame, se réalisait. La géographie de leurs provenances nous conduit des confins de la Mer Noire aux rives arabiques de la Mer Rouge et au bord de l'Atlantique, si la Tarshish de la Bible est bien la Tartessos des sources classiques. Tyr « qui habite les avenues de la mer » (Ézéchiél, 27, 1) est un entrepôt, que nous pourrions définir aujourd'hui d'international, qui reçoit et exporte métaux (or, argent, fer), bois, esclaves, textiles (et les teintures, notamment la pourpre), produits alimentaires (huile et vin), parfums, aromates et matières précieuses comme l'ivoire ou l'ébène, ou d'autres produits exotiques comme le tridacne, utilisé une fois sculpté et gravé, comme vase à onguent, et bien sûr tout ce qui compte pour fabriquer des bateaux.

Le prophète Ézéchiél est contemporain de la chute de Jérusalem en 587 av. J.-C., et son texte donne une bonne image de l'étendue du réseau d'échanges de Tyr au VIIe siècle. Ce texte suggère que les Phéniciens, ceux de Tyr tout particulièrement, avaient le souci d'élargir leur réseau d'échanges de l'Orient profond à l'ensemble de la Méditerranée et à l'Atlantique, et cela probablement au delà de leurs propres besoins en vue de l'exportation ou de la réexportation.

Sans doute les métaux sont-ils l'objet des trafics les plus importants, qu'il s'agisse

du cuivre de Chypre, de l'argent, de l'or ou de l'étain d'Espagne, du cuivre ou du fer de Sardaigne, une liste que nous déduisons des enquêtes archéologiques menées dans ces régions. Mais, rappelons que ces trois régions ont compté, avec celles de Carthage et de la Sicile occidentale, le plus grand nombre d'établissements phéniciens.

Les échanges archaïques prolongent des courants déjà anciens. Sans évoquer les temps mycéniens, mentionnons ceux de la Sardaigne avec l'Atlantique, au bronze Final (Xe siècle) ; il y a aussi le cas de l'égyptien Ounamon, qui, au XIe siècle va chercher du bois auprès du roi de Byblos pour construire la barque d'Amon-Rê à Thèbes.

5.1.3. Archéologie des échanges

En suivant pas à pas les découvertes archéologiques on retrouve les produits mentionnés par les textes. Notamment les épaves retrouvées sur l'un des axes majeurs entre l'Orient et Cadix, au large de la péninsule Ibérique, sont d'un grand secours. L'une, au lieu-dit Bajo Campana (Murcie), contenait, un peu après la période que nous envisageons, au passage VIe-Ve siècle, des défenses d'éléphants africains et des lingots d'étain et de plomb⁷. Deux autres épaves, du VIIe siècle, trouvées à peu de distance, dans la baie de Mazarrón, contenaient des amphores pour le transport de l'huile et du vin et des lingots de plomb⁸. Ces bateaux, de petite taille (8m de long), de faible tirant d'eau, étaient probablement destinés à des échanges interrégionaux ; ainsi les amphores du même type, produites dans la région de Malaga, ont été retrouvées en très grand nombre à l'embouchure du Segura, dans l'établissement de La Fonteta-Rábita à Guardamar del Segura (Alicante). A l'autre bout de la Méditerranée, à trente milles du port d'Ashkelon, deux bateaux venant de Tyr ont coulé avec leur chargement d'amphores à vin et de toiles de laine pourpre, alors qu'ils se dirigeaient probablement vers l'Égypte ou Carthage, en tout cas vers un grand port qui assumait un rôle de redistribution⁹.

Autre exemple, fourni par la fouille d'un entrepôt trouvé près du tell ancien de Beyrouth et daté du VIIe siècle ; des pièces de stockage abritaient des amphores de fabrication locale, contenant les unes des pépins de raisins quand d'autres jarres portaient une inscription mentionnant l'huile. Des raisins secs, de l'huile étaient ainsi prêts pour l'exportation, comme probablement le blé et les lentilles dont des traces ont été trouvées dans les déblais. Des éléments importés ont été trouvés dans ce même entrepôt : des amphores attiques de type « SOS », avec du vin (et/ou de l'huile) et des amphores de Chypre dont le contenu n'est pas précisé¹⁰.

7. ROLDAN BERNAL, MARINI CAMINO et PÉREZ BONET 1995, MEDEROS MARTÍN et RUIZ CABRERO 2005.

8. NEGUERUELA *et alii* 2000.

9. STAGER 2003 ; **ci-dessous**, p. 000.

10. BADRE 2007.

5.1.4. Circulation des hommes, des techniques et des idées

La figure du marchand se dessine. Loin des grandes expéditions sur les navires de Tarshish, à l'époque archaïque nous trouvons tout à la fois (à défaut de pouvoir caler avec précision dans le temps les évocations des sources littéraires) un colporteur souvent décrit dans l'Odyssée (XIV, 287 sq., XV, 403, sq.) ou par Hérodote (I, 1), et/ou le marchand – aristocrate que l'on peut discerner en analysant les tombes de Trayamar (Malaga), d'Almuñecar (Grenade), de Malte ou de Carthage ; l'usage du mot aristocrate est lui même validé par la continuité que l'on observe dans l'emploi de la même tombe pendant au moins deux générations à Trayamar au fil du VIII^e siècle¹¹.

Dans les deux cas, les opérations commerciales se situent aux marges de la cité, les aristocrates phéniciens, et ceci est perceptible notamment en Andalousie, se liant aux aristocrates de la région ou de l'arrière pays qui les reçoit, car les tombes des derniers accueillent en quantité les objets orientaux ou orientalisants.

Des artisans circulent. Leur présence est soupçonnée en Occident, qu'il s'agisse de toreutes ou d'orfèvres, mais elle est évoquée explicitement en Orient par les sources bibliques. Ainsi Hiram, roi de Tyr envoie auprès de Salomon, pour la construction du temple, un artiste de talent, « Hiram-Abi, fils d'une femme de la tribu de Dan et d'un père tyrien, ...qui sait travailler l'or, l'argent, l'airain et le fer, la pierre et le bois, l'écarlate, la pourpre, le fin lin et le cramoisi » (2 Chroniques, 2, 14). Un autre tyrien, Hirom, fut aussi sollicité par Salomon pour fabriquer colonnes, chapiteaux et vasques en bronze (1 Rois, 7, 13-45). Autre exemple, avec Sennacherib, cette fois, le roi d'Assyrie, qui fait construire par des Phéniciens la flotte qu'il utilise contre les chaldéens des marais de basse Mésopotamie.

Des techniques, des modèles iconographiques et des modes de composition s'imposent de l'Orient à la Grèce, à l'Étrurie et jusqu'à Tartessos au sud de la Péninsule Ibérique : aussi est-il convenu de donner pour les productions artistiques de cette période le qualificatif d'« orientalisant ». Ses limites chronologiques précises peuvent varier d'une région à l'autre, mais le phénomène se produit entre 750 et 600 av. J.-C. Le mot lui même a été utilisé pour rendre compte d'abord de manifestations culturelles, dont les plus notables, dans la péninsule Ibérique par exemple, mais ceci vaut pour la plupart des régions affectées par ce phénomène, sont l'apparition du tour de potier, un système de décorations peint sur vases, une nouvelle forme d'organisation de l'espace « urbain », un usage de l'écriture, un usage de matériaux précieux, comme l'ivoire, le recours à des thèmes iconographiques comme la file d'animaux exotiques ou d'hybrides¹².

11. NIEMEYER et SCHUBART 1975, AUBET 1994, p. 92-131 et 281-288.

12. AUBET 2005.

5.1.5. Les modalités de la réception culturelle

De fait cette période se révèle être celle de la première « internationalisation » de l'art et d'une civilisation dans le bassin méditerranéen¹³. La circulation et les échanges d'objets sont une chose. Leur intégration est un sujet essentiel : le plus souvent elle se fait par, seulement, une partie de la société et elle se fait de manière différente selon les régions ; ainsi est-elle forte, au vu du matériel funéraire, en Étrurie, dans le Latium, ou dans la péninsule Ibérique. La présence phénicienne, ou de Phéniciens, ne s'exprime pas de la même manière là encore selon les régions : communautés établies en Sicile orientale, en péninsule Ibérique, en Afrique du Nord, en Sardaigne, mais ni en Étrurie, ni en Grèce. Une telle observation permet de souligner la place essentielle des populations qui reçoivent et qui intègrent de manière différenciée ce que l'autre, dans ce cas le Phénicien, apporte : il se crée alors, parallèlement une émulation des élites et une accumulation des biens de prestige chez certains.

Toute étude de cette période et de ce phénomène doit prendre en compte les traits communs et les variations¹⁴ que l'on observe de région à région. Des variations que l'on note aussi bien dans les choix iconographiques, dans les choix techniques que dans la destinée des objets.

Le cas de l'ivoire peut être considéré comme exemplaire¹⁵. La matière première est exotique. Une tradition de Syrie du nord féconde l'artisanat phénicien avec des décors végétaux, des représentations de dieux ou de héros, des lions et des griffons. À cela se greffent, dans les terres levantines, les motifs égyptiens, divinités ailées, sphinx coiffés de la double couronne, papyrus. Chypre accueille de telles pièces d'ivoire qui sont incrustées dans les meubles que l'on retrouve dans les tombes, ainsi dans la tombe 79 de Salamine de Chypre, datée vers 700¹⁶.

En Grèce, en Étrurie, dans la péninsule Ibérique, les pièces importées d'Orient sont finalement assez rares, car bien vite des ateliers locaux s'approprient le goût du travail de l'ivoire et la technique. En Étrurie, des meubles ornés de décors en ivoire se sont accumulés dans les tombes. En Grèce, le lieu qui reçoit les ivoires phéniciens sont les sanctuaires, et ceci vaut de la grotte du Mont Idda en Crète à l'Héraion de Samos ; parallèlement un artisanat hellénique de l'ivoire se développe tant en Crète qu'en Laconie. Dans la péninsule Ibérique, les artisans ont privilégié la technique de la gravure (et non celle du bas relief familière des ateliers levantins) et une forme, le peigne ; le décor est alors le plus souvent fait d'animaux ou d'hybrides en file ou opposés, des lions, des sphinx, des bouquetins. Quant au lieu d'accueil privilégié, des tombes indigènes de la région des Alcores ou Setefilla (dans la province de Séville), il

13. MATTHÄUS 2007.

14. LE MEAUX s.p.

15. WINTER 1976, MATTHÄUS 2007, p. 128.

16. KARAGEORGHIS, 1974.

témoigne de l'intégration des élites tartessiennes dans les circuits phéniciens¹⁷. Et pour boucler ce panorama, dans l'Orient mésopotamien, la destinée des ivoires levantins est toute autre : ils sont une partie du butin ou des tributs versés au roi d'Assyrie.

L'étude des circulations¹⁸ doit être approfondie. D'un côté, nous situant dans l'Occident, on voit des ivoires « andalous » être déposés, vers 600 av. J.-C., dans l'Héraion de Samos¹⁹. Et d'un autre côté - dans une Méditerranée ouverte mais bien éclatée aussi- les épaves de Mazarron (sur le littoral de la province de Murcie) ou le matériel céramique (vaisselle et amphores commerciales) de La Fonteta-Rábita (au sud de la province d'Alicante) enseignent que les échanges « phéniciens » se font pour une part essentielle dans un circuit régional, car dans les deux cas le matériel mis au jour vient du littoral andalou voisin.

Circulation et importations. Là aussi, relevons que les techniques circulent, ainsi, pour les orfèvres, celles du filigrane, de la granulation, du cloisonnement. Mais on aimerait savoir, mieux encore qu'on ne l'appréhende aujourd'hui, la part des pièces importées en Occident et la place des artisans qui circulent. Dans un domaine, celui des bronzes, on perçoit bien que la plupart des objets de la toreutique²⁰ sont des productions occidentales, notamment tout ce qui relève de la vaisselle (oenochés, *braseros*, plats) quand seules les statuettes deiformes, trouvées à Cadix et Huelva sont importées.

Pour rester dans le domaine de l'artisanat, soulignons la perméabilité que l'on peut observer entre potiers phéniciens et grecs. En quelques lieux, Sulcis, la région de Málaga notamment, on voit comment les schémas grecs et phéniciens se mêlent. À Sulcis une amphore de forme orientale, sans col ni goulot, porte au haut de la panse un décor animalier de claire filiation eubéenne²¹, et en Andalousie, à Carthage, en Sardaigne, des potiers probablement phéniciens ont façonné dans leur technique (celle des vases à vernis rouge) des *skyphos* de forme cycladique et corinthienne en les dotant d'un décor géométrique²². Bel exemple d'éclectisme dans les productions artisanales, quand l'étude des nécropoles de Pithécuses ou celles de Carthage nous montre aussi que Phéniciens et Grecs dans le même temps n'étaient pas en situation de conflit²³.

5.1.6. Types et structure des établissements phéniciens

La structure des établissements phéniciens peut être analysée au regard de la

17. AUBET 1982, 1984 et 2005, p. 124, TORRES 1999, 2005.

18. WAGNER 2001, p. 63-64.

19. FREYER-SCHAUENBURG 1966.

20. JIMÉNEZ AVILA 2002 et 2005.

21. BERNARDINI 1988 et 2005, p. 78-79.

22. ROUILLARD 1990, BRIESE et DOCTER 1992.

23. GRAS, ROUILLARD et TEIXIDOR 1995, p. 144-147 et 273-286.

société qui les compose, de leurs fonctions, de leurs formes (plan, existence ou non d'enceinte, forme des maisons), des autres établissements urbains méditerranéens et des établissements des régions qui accueillent ces orientaux. A ces questions multiples, les réponses sont parcellaires et aucune cité ne nous offre la possibilité de répondre à toutes ces interrogations.

Relevons que toutes les cités ne comptent pas les mêmes infrastructures : ainsi le tophet est-il un élément constitutif de Carthage, de Motyé, de la plupart des cités phéniciennes de Sardaigne, mais en aucun cas des établissements phéniciens de la péninsule Ibérique, de l'actuel Maroc, d'Ibiza ou de Malte, ni des cités de Chypre et du Levant. L'enceinte est un autre élément qui n'est pas systématiquement présent, au moins au moment de l'installation de la communauté phénicienne : nous ne savons rien sur ce point de la première Carthage, d'Utique ou de Morro de Mezquitilla ; à Toscanos il n'y aurait eu qu'un fossé avec une palissade ; et à La Fonteta-Rábita, quand la communauté phénicienne s'établit vers 700 en construisant des maisons selon des plans fortement marqués des schémas orientaux, il ne semble pas qu'il y ait de fortification : elle n'apparaît que vers 600 selon un schéma voisin de celui des grandes fortifications indigènes d'Andalousie et à une date proche de celle observée à Alarcon (pour protéger Toscanos, à l'est de Malaga).

L'exemple de La Fonteta-Rábita permet de mesurer les modifications apportées à une première installation indigène de bâtiments sur poteaux porteurs en matériaux périssables (entre 730 et 700 av. J.-C.). Entre 700 et 650 les constructions sont plus denses, plus nombreuses, et sont organisées selon une trame régulière et orthogonale : les pièces mesurent entre 2, 10 m et 2, 70 m de largeur et 4 m de longueur et les deux maisons étudiées sont organisées selon un rectangle, long d'environ 9 m, avec deux pièces oblongues à l'ouest orientées nord-sud et trois pièces barlongues à l'est. Une relecture des plans des maisons de Morro de Mezquitilla, de Chorreras ou de Sa Caleta fournit un ensemble de données cohérentes avec ce que nous avons observé à La Fonteta-Rábita : ainsi la maison « K » de Morro de Mezquitilla doit ainsi être lue non comme une maison, mais comme un îlot d'habitation comportant entre autres un bâtiment rectangulaire (d'environ 15 m sur 6 m), avec un mur médian partageant l'édifice en deux nefs de largeur inégale²⁴. De fait la côte syro-palestinienne offre à l'âge du Fer des plans, rectangulaires, de même type, avec un système de « pièces secondaires » disposées sur un ou plusieurs (2, 3, 4) côtés d'une pièce principale²⁵. Chaque maison a recours pour le sol de certaines pièces, celles où l'on vit, à un revêtement de sol particulièrement soigné avec une superposition de marne verte, d'une pellicule de chaux et d'un badigeon à l'ocre, jaune foncé ou rougeâtre. Une filiation orientale est ici bien explicite, mais sa destinée varie et le poids du milieu

24. ROULLARD *et alii* 2007, p. 99-126 (par Éric Gailledrat).

25. BRAEMER 1982. A Carthage le système est voisin : voir GRAS 2002, p. 188 et NIEMEYER, DOCTER, SCHMIDT et BECHTOLD 2007.

d'accueil peut alors être mesuré : au bout d'un siècle, à Guardamar del Segura le modèle oriental se dilue et les maisons s'appuient désormais sur une muraille construite selon un schéma fréquent en Andalousie et qui deviendra une des normes des plans des oppida ibères²⁶ ; dans le même temps le système raffiné de sol disparaît. Pour autant les ferments orientaux vont inspirer ceux qui construisent les maisons du village de El Oral (San Fulgencio, Alicante) fondé à quelques kilomètres à l'intérieur de la vallée du Segura : les maisons, vers 500, comptent des pièces multiples, carrées ou rectangulaires, parfois avec un espace libre central et elles sont regroupées en îlots séparés par des rues bien ordonnées²⁷.

Ces données participent à la définition du statut de ces établissements phéniciens que par une trop grande commodité nous appelons cité ou ville. De fait nous ignorons presque tout des possibles monuments publics ; certes, nous connaissons les temples de Chypre, un temple a été reconnu à Tharros et nous savons par les textes que Cadix ou Lixus avaient des temples. Point de chora ou d'espace sous contrôle au delà de l'environnement immédiat non plus qui permettrait d'identifier une ville, à l'exception notable de Carthage, mais sans doute pas avant les VIe/Ve siècles ; à Ibiza et en Sardaigne une occupation des campagnes par des communautés, puniques alors, n'est observée qu'à partir du début du IVe siècle²⁸.

La question de la terre doit aussi être envisagée pour l'extrême Occident. Les débats, notamment pour le sud de la Péninsule et le littoral atlantique restent vifs quand des études ont tenté de montrer qu'au delà des transactions portant sur des produits de grande qualité (bijoux, objets en ivoire, en coquillages ou en bronze), et des matières premières, d'autres transactions avaient pour objet des terres et de la force de travail²⁹. Aucun argument archéologique ou aucune source littéraire ou épigraphique ne vient au secours d'une telle affirmation. L'argument ne saurait venir de l'analyse des nécropoles comme cela est souvent le cas. Ce disant s'ouvre la question de la place des indigènes dans et / ou aux côtés des communautés phéniciennes. La présence d'indigènes nous paraît probable au vu par exemple de la vaisselle indigène mise au jour dans les établissements phéniciens, mais l'archéologie n'a pas reconnu de nécropoles identifiables comme indigènes aux abords de ces établissements et la présence d'objets orientalisants, voire orientaux, dans une tombe de l'intérieur des terres andalouses ne saurait suffire pour reconnaître dans cette tombe celle d'un phénicien.

Un élément vient, lui, bien caractériser les établissements phéniciens quand des constructions ont été reconnues comme des magasins, à Toscanos, à Motyè ou au Cerro

26. BELARTE 1997.

27. ABAD CASAL et SALA SELLES 1993 et 2001.

28. GÓMEZ BELLARD dir. 2003.

29. WAGNER 1995 et, en dernier lieu, 2005, pour une position plus nuancée.

del Villar ; pour le premier d'entre eux, très explicitement, la fonction « magasin » est démontrée par Maria Eugenia Aubet qui souligne que cette construction tripartite qui contenait presque exclusivement des amphores et des vases conteneurs avait certes une fonction de dépôt pour des produits destinés à l'exportation et à l'importation et à une redistribution régionale, mais aussi une fonction administrative avec son rôle dans la redistribution régionale de produits du commerce à longue distance³⁰. L'existence d'un sanctuaire, celle de « magasins » sont autant d'indices qui permettent de reconnaître dans la plupart des établissements phéniciens des *emporía*. Carthage ou Cadix ont participé du même système, la fonction essentielle de relais étant complétée par celle du débouché.

Ce disant, l'accent est mis sur les échanges que l'on peut saisir en suivant les produits, les objets, les schémas d'urbanisme ou iconographiques tout au fil du VII^e siècle. Le devenir des établissements phéniciens est difficile à saisir ; il semble surtout différent selon les régions. Ainsi dans le bassin occidental de la Méditerranée, Carthage s'impose en Sardaigne, mais dans la péninsule Ibérique les établissements phéniciens semblent perdre leur spécificité et nous avons l'impression que les communautés phéniciennes sont diluées parmi les communautés ibères.

5.2. CHYPRE AU VII^e S. (Fig. 28)

S. FOURRIER

Le VII^e siècle correspond *grosso modo* au Chyro-Archaïque I (v. 750-600 av. J.-C.), que définit la classe IV de la typologie céramique locale. C'est une période pour laquelle la documentation archéologique est abondante — on assiste, de fait, à une véritable explosion de la production artisanale, notamment de terre cuite (céramique et coroplastie) — et, contrairement à l'époque géométrique, illustrée pour l'essentiel par la découverte de tombes, diversifiée : outre des nécropoles, les fouilles ont mis au jour des sanctuaires³¹ et des édifices monumentaux (« palais »)³². C'est un siècle que l'historiographie traditionnelle, héritée de l'œuvre monumentale d'E. Gjerstad qui envisage l'histoire chypriote en phases successives de dominations étrangères³³, divise en une période assyrienne, de durée plus ou moins longue, suivie d'une période

30. AUBET 2000.

31. Parmi les publications récentes, mentionnons le sanctuaire d'Apollon Hylatès à Kourion (BUITRON-OLIVER 1996), celui de l'acropole d'Amathonte (FOURRIER, HERMARY 2006) et celui de Kition-*Kathari* (KARAGEORGHIS 2005).

32. Deux palais de cette époque sont en cours de fouille, à Idalion (Département des Antiquités) et à Amathonte (École française d'Athènes). Seuls des rapports préliminaires sont disponibles pour Idalion (dans la « Chronique des fouilles et découvertes archéologiques à Chypre » qui paraît chaque année dans le *BCH* ; voir également HADJICOSTI 1997). Pour Amathonte, voir la présentation générale de PETIT 1996.

33. GJERSTAD 1948.

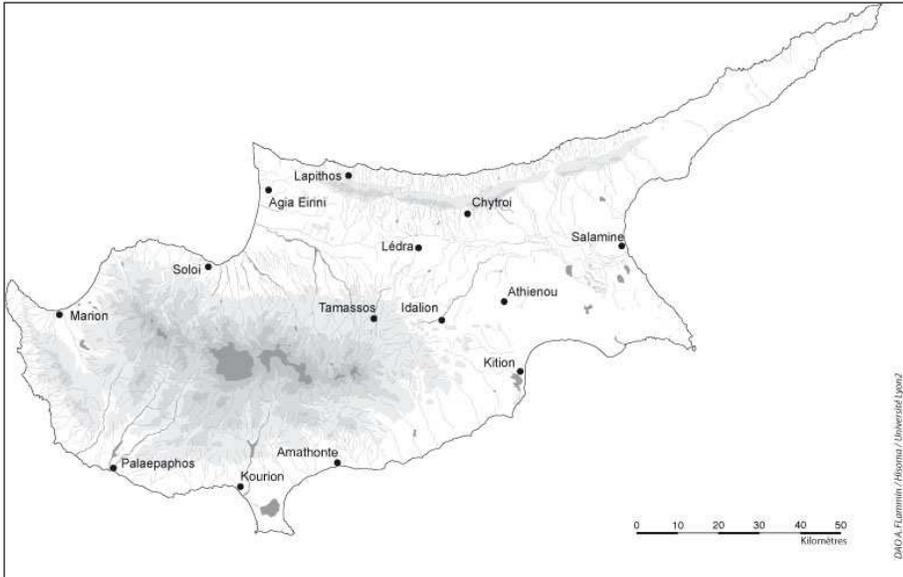


Fig. 28 - Carte de Chypre.

d'indépendance³⁴.

Le VII^e siècle chypriote partage un certain nombre de caractéristiques avec le VII^e siècle grec. Il voit le développement et la naissance d'artisanats (grande plastique) et, avec les palais, l'apparition d'une architecture monumentale. L'affirmation d'identités culturelles et politiques distinctes trouve son expression dans des productions artisanales différenciées³⁵. L'écriture — en l'occurrence, les écritures, puisque les Chypriotes emploient aussi bien le syllabaire, pour transcrire le grec et une langue probablement indigène que les modernes qualifient d'« étéochypriote », et l'alphabet, pour écrire le phénicien — se répand. Mais ces évolutions se font dans un cadre résolument autre que celui de la plupart des régions grecques. De fait, l'île est divisée en royaumes, système politique absolument distinct de celui de la cité, et qui trouve probablement ses racines dans une segmentation politique du territoire insulaire dès le Bronze Récent³⁶.

À l'échelle de la Méditerranée orientale, Chypre continue de jouer un rôle moteur, à la fois relais sur les routes commerciales qui vont de l'Égée au Proche-Orient, et source de matières premières convoitées (cuivre, bois). C'est donc un lieu par où transitent, mais aussi où s'accumulent des richesses, selon des réseaux de distribution là encore complètement différents de ceux de la Grèce. La localisation géographique de l'île, sa population cosmopolite en font naturellement l'interface entre le monde grec

34. En dernier lieu, REYES 1994, p. 49-68, qui, tout en critiquant le point de vue de Gjerstad, conserve un plan traditionnel en divisant les périodes de l'histoire chypriote en dominations étrangères successives, et STYLIANOU 2000, p. 474-490.

35. FOURRIER 2007a.

36. IACOVOU 2007.

et les grands empires orientaux. Le VIIe siècle voit un changement des routes et des partenaires, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'île. À bien des égards, le siècle correspond donc à un moment historique — celui de la consolidation des royaumes et de la place de l'île au point d'articulation entre mondes égéen et oriental —, mais loin d'être neuves, ces transformations sont la cristallisation visible d'évolutions longues.

5.2.1. *L'histoire intérieure : le temps des royaumes*

Chypre devient, à l'orée du VIIe siècle, tributaire de l'empire assyrien. Une stèle de basalte gris, découverte à Kition, très vraisemblablement à *Bamboula*, a été érigée par Sargon II en 707 av. J.-C. pour marquer à la fois sa prise de possession de l'île et la limite occidentale, désormais repoussée, de son empire³⁷. Le monument, de plus de 2 m de haut, porte sur la face antérieure une représentation du souverain et le début d'une longue inscription qui se poursuit sur les deux côtés. Entre autres hauts faits, Sargon se vante d'avoir reçu hommage et tribut volontaires de la part de sept rois du pays de *Ia'u*, un district du **pays de *Iadnana* (nom qui désigne Chypre en assyrien)**, pays dont ses pères n'avaient même jamais entendu le nom. L'absence de mention de victoire et de détails topographiques précis a fait conclure que la soumission des rois chypriotes avait été volontaire et qu'elle ne résultait pas d'une conquête militaire³⁸. Mais la présence de la stèle elle-même en terre chypriote, produit incontestablement assyrien, montre que des envoyés de l'empire sont venus dans l'île, que l'ingérence, sans doute essentiellement à but économique, du grand roi a été sanctionnée par une prise de contact directe. L'emprise assyrienne semble toutefois avoir été relativement lâche. En 701 av. J.-C., Lulî, roi de Tyr, fuit devant Sennachérib, fils et successeur de Sargon, et se réfugie à *Iadnana*, au milieu de la mer, où, nous disent les sources assyriennes, il mourut³⁹. D'où il faut conclure que le Phénicien pouvait trouver abri à Chypre et y échapper à la vindicte assyrienne⁴⁰. Avec Assarhaddon, l'île n'est définitivement plus *terra incognita*. Un prisme, daté de 673 av. J.-C. (**Fig. 29**), donne la liste de dix rois du pays de *Iadnana* qui, avec douze autres monarques de la côte syro-palestinienne, ont apporté leur tribut pour la construction du palais de Ninive⁴¹. Certains noms sont transparents. « *Ituandar*, roi de *Pappa* » est certainement Etewandros, roi de Paphos, nom royal connu par une inscription syllabique gravée sur deux bracelets d'or découverts à Kourion⁴², « *Damasu*, roi de *Kuri* » est Damasos, roi de Kourion. D'autres noms sont d'interprétation discutée : c'est notamment le cas

37. MALBRAN-LABAT 2004 ; CANNAVÒ à paraître.

38. IACOVOU 2002, p. 82-83.

39. YON 2004, p. 48-51, n° 32-33.

40. STYLIANOU 2000, p. 486-487, va même jusqu'à supposer que l'île est indépendante à la mort de Sargon et ne retombe sous l'emprise assyrienne qu'avec Assarhaddon.

41. *Ibid.*, p. 54-55, n° 39. Pour un bilan des interprétations proposées, MASSON 1992.

42. Selon MITFORD 1971, p. 7-11, n° 1, il s'agirait du même roi. Cette interprétation est rejetée par MASSON 1983, p. 192, n° 176 et p. 398.



Fig. 29 - Prisme d'Assarhaddon.

de « *Damusi/u*, roi de *Qartihadashti*⁴³ » et de « *P/Bususu*, roi de *Nuria/e*⁴⁴ ». Le prisme d'Assarhaddon est un document exceptionnel : pour la première et dernière fois de leur histoire, les royaumes chypriotes sont nommés. C'est la seule liste complète que l'on possède. Or, le nombre des royaumes a certainement varié au cours du temps⁴⁵. Deux royaumes de l'intérieur, Chytroi et Lédra, apparaissent sans doute possible dans le texte assyrien. Ils ne sont plus attestés par la suite : aucun document postérieur ne prouve leur existence comme royaumes autonomes. D'autres naissent sur la côte : Marion — si son nom ne se dissimule pas derrière l'énigmatique *Nuria/e* — et Lapithos existent en tant que royaumes indépendants, frappant monnaie, à l'époque classique. Il semble donc bien que la mainmise assyrienne sur

Chypre, et l'intégration de l'île dans un vaste réseau commercial inter-régional dont le cœur est l'Assyrie ont entraîné une dynamique qui voit l'essor de sites côtiers, maîtrisant les débouchés maritimes, et la disparition, ou l'amoindrissement des centres de l'intérieur⁴⁶. Dernier document assyrien à mentionner Chypre, le prisme d'Assurbanipal (664 av. J.-C.) donne à nouveau une liste de 22 rois et royaumes de la côte syro-palestinienne et de Chypre⁴⁷. Or, à l'exception des noms des rois d'Arvad et d'Ammon, ces noms sont les mêmes que ceux du prisme d'Assarhaddon. La proximité chronologique des deux documents peut expliquer cette permanence. Mais certains, et notamment E. Gjerstad, y ont lu une simple copie du document antérieur et l'ont interprété comme la preuve que Chypre ne payait alors plus tribut à l'empire. Le raisonnement du savant suédois est intimement lié à son appréhension historique de la documentation archéologique : la seconde moitié du VII^e siècle voit l'éclosion

43. La Carthage de Chypre a été identifiée avec Kition ou avec Amathonte : MASSON 1992, p. 28 ; YON 2004, p. 19-22.

44. Cf. Baurain propose de lire Kinuria, toponyme formé sur le nom du héros autochtone Kinyras, qui renverrait à Amathonte, ville « étochyprite » ; E. Lipinski l'interprète comme le nom, en cunéiforme, de Marion. Cf. MASSON 1992, avec les renvois bibliographiques.

45. Des exemples de conquête de territoires autrefois autonomes par d'autres royaumes sont bien connus à l'époque classique : c'est notamment le cas du royaume d'Idalion, absorbé par celui de Kition dans la première moitié du V^e s. av. J.-C. : en dernier lieu, YON 2004, p. 60-62.

46. IACOVOU 2002.

47. YON 2004, p. 55, n° 40.

inédite d'un art absolument original, foisonnant, qui ne peut, selon lui, s'épanouir que dans un contexte d'indépendance politique⁴⁸. Au contraire, c'est dans le cadre de la domination assyrienne, qui place Chypre au cœur des routes commerciales en Méditerranée orientale, qui donne une impulsion décisive à l'exploitation de ses ressources et entraîne sa prospérité, que l'art chypriote archaïque naît⁴⁹. Il n'est nul besoin d'indépendance pour que s'exprime le « caractère chypriote ». L'empire, en faisant des roitelets chypriotes ses interlocuteurs, en diffusant dans l'île un modèle royal qu'illustre la stèle monumentale de Sargon, consolide les royaumes insulaires et en cimente les identités. Rien n'oblige donc à supposer que la mainmise assyrienne sur l'île ait cessé avant le dernier tiers du VIIe s., la prise de Ninive, en 612 av. J.-C., constituant le seul *terminus ante quem*.

5.2.2. L'affirmation d'identités culturelles et politiques

La civilisation chypriote de l'Âge du Fer naît avec une remarquable homogénéité des productions⁵⁰. Si les légendes de fondation, qui ne sont d'ailleurs pas attestées avant l'époque classique, mentionnent des héros achéens (Agapénor à Paphos, Teucros à Salamine) et autochtones (Kinyras), tous les sites du XIe s., dont beaucoup sont attestés comme capitales de royaumes dès la liste d'Assarhaddon, partagent un même répertoire céramique⁵¹. Dans certaines régions à partir du VIIIe et, de manière accélérée, à partir du VIIe s. av. J.-C., l'essor des productions artisanales s'accompagne de l'apparition de productions différenciées. Il ne s'agit pas d'une rupture. La naissance de formes artisanales nouvelles (grande plastique de pierre et de terre cuite), la création de types iconographiques et stylistiques nouveaux complète un répertoire qui est en grande partie hérité de la période géométrique. La permanence des images — celle, par exemple, de la « déesse aux bras levés », déjà présente au XIe s. dans le sanctuaire de Limassol-*Komissariato*⁵² —, celle des techniques⁵³ et celle des formes prouvent la continuité. Le premier, E. Gjerstad avait mis en évidence une différenciation régionale, particulièrement sensible dans la céramique de la classe IV : alors que l'Ouest de l'île restait attaché à des schémas décoratifs géométriques, les ateliers de l'Est s'en affranchissaient pour couvrir leurs vases de motifs végétaux et parfois figurés⁵⁴. La démonstration peut être étendue à d'autres formes artisanales ou plus généralement culturelles — telle l'écriture — et affinée :

48. GJERSTAD 1948, p. 339-356, à propos du style qu'il nomme « proto-chypriote ».

49. REYES 1994, p. 60.

50. En dernier lieu, IACOVOU 2005a.

51. IACOVOU 1999.

52. KARAGEORGHIS 1993, p. 58, n° 1-2.

53. Dans le domaine de la coroplastie, le modelage, en plein et en creux, est déjà employé à l'époque géométrique, de même que, sporadiquement, le moulage (KARAGEORGHIS 1993, p. 64, n° 1). Dans le domaine de la céramique, l'apparition, au Chypro-Géométrique III, de décors sur couverte rouge, n'éclipse pas les fabriques traditionnelles, *White Painted* et *Bichrome*.

54. GJERSTAD 1960, p. 105-106.

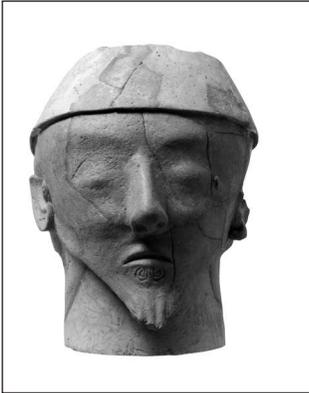


Fig. 30a - Tête d'Agia Eirini.

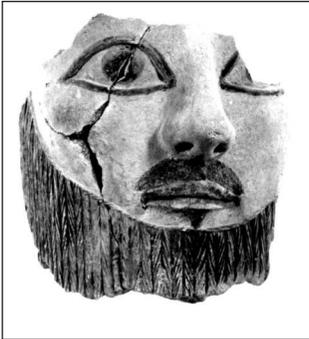


Fig. 30b - Tête de Salamine

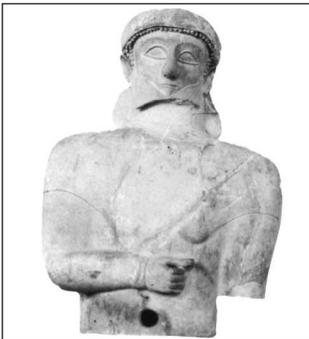


Fig. 30c - « Colosse » de Tamassos

les identités ainsi décelables ne sont pas celles de vagues régions, mais bien celles des royaumes⁵⁵. Pour prendre le seul exemple de la coroplastie, les ateliers de Soloi, d'Idalion et de Salamine produisent, dès la seconde moitié du VII^e s., de véritables statues de terre cuite. Elles sont modelées en creux à Soloi, les traits du visage vigoureusement façonnés par creusements et ajouts de pâte (Fig. 30 a). Elles sont moulées en creux à Salamine et à Idalion. Pourtant, malgré une identité de technique et de type iconographique, les choix stylistiques sont complètement différents : les visages ronds, au petit nez retroussé, à la bouche pleine, aux grands yeux effilés de Salamine (Fig. 30 b) s'opposent aux visages allongés, aux yeux rapprochés, collés contre un gros nez, à la bouche mince, des productions d'Idalion (Fig. 30 c).

L'affirmation d'identités culturelles va de pair avec l'affirmation d'identités politiques, qui se manifeste également par une emprise accrue des centres urbains sur leurs territoires. De fait, le premier Âge du Fer chypriote est d'emblée une civilisation urbaine. La découverte de tronçons de murailles, de vestiges architecturaux, de sanctuaires et de nécropoles organisées⁵⁶ montre que dès les XI^e - Xe s. av. J.-C., les noyaux urbains des capitales des royaumes sont en place. À partir du VIII^e s. (fin du Chypro-Géométrique III-début du Chypro-Archaique I), les traces d'occupation se développent dans les campagnes. Le mouvement est donc inverse à celui que l'on peut observer dans la plupart des régions grecques, où la naissance de *poleis* s'accompagne de synœcismes ou de déplacements topographiques significatifs⁵⁷. Il n'en reste pas moins

que les VIII^e - VII^e siècles représentent une période charnière, au cours de laquelle les royaumes deviennent définitivement des États centralisés, exploitant un territoire. Cette consolidation est sensible à la fois dans la topographie des centres urbains et

55. FOURRIER 2007a. Pour la coroplastie, voir FOURRIER 2007b. Pour la céramique, où il manque des publications synthétiques par site, FOURRIER ET HERMARY 2006, notamment p. 84-90, pour le répertoire archaïque d'Amathonte.

56. Pour un résumé des trouvailles et un renvoi à la bibliographie, IACOVOU 1999.

57. *Ibid.*, p. 147.

dans celle des campagnes.

Dans les capitales, les premiers palais sont construits (Amathonte au Chypro-Géométrique III, Idalion au Chypro-Archaïque I). Certains changements topographiques mineurs signalent la mise en place d'une nouvelle organisation urbaine. À Idalion, l'habitat se déplace de quelque 70 m à l'Ouest⁵⁸. Des lieux de culte sont installés à des emplacements nouveaux ou réoccupés : le sanctuaire d'Aphrodite à Amathonte, celui d'Apollon Hylatès à Kourion, celui de Kition-*Bamboula* naissent au Chypro-Géométrique III ou au Chypro-Archaïque I ; ceux d'Athéna à Idalion, d'Aphrodite à Palaepaphos, de Kition-*Kathari*, abandonnés au cours du Chypro-Géométrique I, sont à nouveau fréquentés⁵⁹. C'est dans ce cadre que s'inscrit la colonisation phénicienne de Kition : la ville, ni dans son implantation topographique, ni dans ses évolutions ultérieures, ne se distingue des autres centres urbains de l'île.

L'emprise sur les campagnes se marque par le développement de villes secondaires, dont l'émergence est intimement liée et dépendante de la consolidation des centres urbains⁶⁰. La dynamique n'est pas celle du synœcisme, elle part au contraire du centre vers la périphérie. La maîtrise des territoires est particulièrement sensible dans la création et l'expansion de sanctuaires extra-urbains⁶¹. Certains d'entre eux sont implantés sur des lieux de culte plus anciens (Agia Eirini) ; d'autres naissent à des emplacements vierges au Chypro-Géométrique III (Athienou-*Malloura*) ; la plupart connaissent leur apogée au cours des VIIe-VIe s. Une bonne partie de la masse d'offrandes votives, notamment de terres cuites, connues pour cette période provient de ces sanctuaires de territoire, que signale parfois seulement la découverte de *bothroi*. Il est difficile, en l'absence de sources écrites, d'en préciser le statut. Toutefois, leur localisation — le long de voies de communication, sur les routes menant aux mines de cuivre, dans de riches régions agricoles, dans des zones de frontières —, comme la quantité et la qualité des consécrationes qui y sont déposées indiquent qu'il ne s'agit pas de lieux de culte « ruraux », fréquentés par des communautés isolées, mais qu'ils entrent dans un maillage du territoire. Ils sont en quelque sorte les relais des centres urbains et, outre leurs fonctions cultuelles et probablement économiques, ils jouaient certainement un rôle politique. Les terres cuites de grande taille, qui, à quelques exceptions près, proviennent exclusivement de sanctuaires péri- ou extra-urbains, en sont la manifestation la plus visible : elles affichent le statut des dédicants et affirment une identité culturelle qui n'a pas lieu de s'exposer de manière aussi ostentatoire dans

58. HADJICOSTI 1999, p. 38.

59. Pour tous ces sites, voir la présentation chronologique générale et les renvois bibliographiques proposés dans FOURRIER 2007b.

60. Différentes échelles de sites sont repérables sur les territoires des royaumes. Dans la plupart des cas, les études restent à faire. Toutefois, les données des prospections livrent partout la même image : la période géométrique est peu ou pas représentée, tandis que les implantations se multiplient à partir du VIII^e s. Pour l'exemple du territoire de Palaepaphos, cf. SØRENSEN ET RUPP 1993. Pour l'étude de Limassol, ville secondaire du royaume d'Amathonte : ALPE 2006.

61. Pour tous ces sites, voir FOURRIER 2007b.

les sanctuaires urbains, au centre des capitales⁶². Cet investissement idéologique des paysages se traduit également par le choix d'implanter certains de ces sanctuaires extra-urbains sur des ruines monumentales du Bronze Récent⁶³ : c'est une façon, pour les royaumes, de s'inscrire dans une histoire longue, de récupérer un patrimoine. En recourant, à l'époque classique, à des légendes de fondation, les rois chypriotes ne feront pas autre chose.

On ne dispose pas, pour le VIIe s., de documents économiques, qui témoignent d'une exploitation centralisée du territoire des royaumes, le palais jouant le rôle de centre d'archives, de lieu de production, de stockage et de redistribution. Mais c'est certainement dès cette époque que le système s'est mis en place ou, du moins, a pris la forme définitive qui sera la sienne au cours des périodes postérieures⁶⁴.

5.2.3. La consolidation des royaumes

Le VIIe siècle est donc celui de la consolidation des royaumes⁶⁵, non pas celui de leur naissance. Cette dernière hypothèse, qui voit dans les royaumes chypriotes une formation politique tardive née de l'influence phénicienne⁶⁶, se heurte à divers arguments, plusieurs fois présentés par M. Iacovou⁶⁷. Les évolutions topographiques, sur la longue durée, montrent que plusieurs centres urbains existent dans l'île dès le XIe s., qu'il s'agit de véritables villes et non pas de villages ni d'habitats dispersés. Chypre ne connaît pas d'âge obscur, que caractérise une occupation lâche du territoire. C'est ce que montre, par exemple, l'absence de sanctuaire panchypriote. En Grèce, en offrant un espace ouvert de compétition, les sanctuaires panhelléniques ont permis aux communautés de s'affirmer, aux cités de naître. À Chypre, où pourtant les références à une identité insulaire commune ne manquent pas, les sanctuaires ne précèdent pas l'État, mais ils sont intimement liés au pouvoir royal. On sait par des inscriptions du IVe s. qu'à Paphos, les rois étaient prêtres de la *Wanassa*. Deux coupes métalliques du VIIe s., découvertes par Cesnola à Kourion, proviennent vraisemblablement de Paphos : sur l'une d'elles, le nom du roi (« Akestor, roi de Paphos ») est conservé⁶⁸ ; sur l'autre subsiste la fin probable du mot « roi » et un mot nouveau, « *Kypromedousa* », qui doit correspondre à une épiclèse de la déesse de Paphos. La représentation gravée illustre un couple banquetant, dans lequel il faut sans doute reconnaître le roi et la divinité⁶⁹.

62. *Ibid.*, p. 122-124.

63. *Ibid.*, p. 122.

64. Le seul lot d'archives économiques, inédit, provient pour le moment du palais d'Idalion : il s'agit de documents essentiellement en phénicien, datant de l'époque classique : cf. HADJICOSTI 1997.

65. L'expression est empruntée à IACOVOU 2002, p. 80-83.

66. L'hypothèse a été défendue dans plusieurs travaux récents : cf., en particulier, RUPP 1987 et 1998 ; PETIT 1991-1992.

67. En dernier lieu, IACOVOU 2007.

68. MITFORD 1971, p. 373-376, n° 217.

69. L'interprétation est celle d'HERMARY 2000.

La division du territoire est héritée de celle qui se met en place à la fin du Bronze Récent. La période de consolidation des royaumes entretient d'ailleurs de nombreux rapports avec leur période de formation⁷⁰. Dans les tombes de Palaepaphos-*Skalès*, datées du début de l'époque géométrique, comme dans celles de la nécropole royale de Salamine (VIIe s.), on retrouve un bon nombre d'importations et de matériel luxueux, ainsi qu'un équipement de banquet, fait de céramiques culinaires, de broches à rôtir et de chaudrons⁷¹. Les rois, qui portent un titre emprunté au vocabulaire des palais mycéniens⁷² et écrivent dans un syllabaire issu de l'écriture en usage dans l'île au IIe millénaire, recourent à une iconographie cohérente, souvent empruntée à celle des grands empires voisins, mais dont certains thèmes appartiennent déjà au répertoire iconographique de l'élite chypriote du IIe millénaire⁷³. De fait, si le VIIe siècle voit l'éclosion de productions différenciées, il est également marqué par le développement d'une idéologie royale panchyprite, qu'illustre un certain nombre de pratiques communes. L'exemple le plus spectaculaire est celui des nécropoles « royales », qui apparaissent au cours du Chypro-Archaique I. Si l'ensemble de Salamine est le mieux documenté, il n'est toutefois pas isolé et les découvertes tendent à montrer que ce type de tombe monumentale, avec *dromos* et chambre construite, sacrifice d'équidés dans le *dromos* et équipement luxueux⁷⁴, est attesté dans tous les royaumes chypriotes, même dans la phénicienne Kition⁷⁵. Malgré le peuplement cosmopolite de l'île, il n'existe pas des royautés « grecque », « autochtone » ou « phénicienne », mais un modèle royal chypriote, une *koinè* qui transcende les spécificités régionales.

Le circuit de circulation des richesses est d'ailleurs confiné à la sphère royale. Les ivoires levantins, les chaudrons de bronze, les coupes métalliques sont des objets personnels qui sont déposés dans les tombes et non pas dans les sanctuaires. En cela encore, le VIIe siècle chypriote se distingue du VIIe siècle grec, les royaumes des cités. Le mode de diffusion des importations égéennes est, à cet égard, particulièrement éclairant. À Amathonte, les céramiques grecques — vases à boire, amphores et rares cratères, liés au banquet — sont nombreuses dans les nécropoles et au palais et quasi absentes des offrandes du sanctuaire d'Aphrodite⁷⁶. Alors qu'en Grèce, les lieux de culte servent l'émulation entre élites, les pratiques royales sont, à Chypre, réservées au palais ou reflétées dans la tombe. Aucun roi chypriote ne fait de consécration dans

70. Pour reprendre l'expression de IACOVOU 2002, p. 83-85.

71. KARAGEORGHIS 1983 ; KARAGEORGHIS 1974.

72. IACOVOU 2005b.

73. Par exemple, la figure hathorique.

74. La tombe la plus fameuse est la n° 79, où tous les insignes de la royauté (lit d'ivoire, chars, équipement de banquet dont des services à boire importés, trônes) étaient mis en scène : KARAGEORGHIS 1974.

75. HADJISAVVAS à paraître.

76. FOURRIER ET HERMARY 2006, p. 95. Le dépôt de la terrasse Ouest (THALMANN 1977), qui renfermait de nombreuses importations grecques, provient, selon toute vraisemblance, d'une destruction du palais au moment de la révolte ionienne et non pas du sanctuaire. Sa composition est, en effet, très différente de celle des couches archaïques du sanctuaire mais semblable à celle d'un autre grand dépôt, découvert contre le rempart Nord, dont l'origine palatiale est prouvée par l'existence de raccords.

un sanctuaire chypriote hors de son royaume⁷⁷. Dans le monde grec, en revanche, les sanctuaires reçoivent des offrandes royales : le trépied consacré par Hermaïos à Delphes, au VIIe s., annonce l'évergétisme des souverains chypriotes d'époque classique à Délos ou à Delphes⁷⁸. L'architecture monumentale est, elle aussi, réservée au domaine royal (palais et tombes) : aucun temple n'est connu à Chypre au VIIe s.⁷⁹.

5.2.4. L'île en Méditerranée orientale : entre Iadnana et Kittim

Les textes orientaux qui évoquent Chypre au VIIe siècle le font sous deux termes distincts, qui renvoient à deux espaces géographiques différents et soulignent l'ambiguïté de la position de l'île et de son peuplement⁸⁰. Dans les textes assyriens précédemment cités, Chypre (*Iadnana*) est associée avec la côte syro-palestinienne. La liste d'Assarhaddon énumère les rois de l'île avec ceux de Phénicie et de Palestine. Si la stèle de Sargon est érigée à Kition, colonie tyrienne, ce n'est sans doute pas un hasard : les cités phéniciennes constituent les relais économiques vers l'Occident, le « Far West » de l'empire assyrien⁸¹. Les Kitiens représentent donc l'interlocuteur naturel du grand roi. Pourtant, ce n'est pas le terme de *Kittim*, bien attesté dans les textes hébreux contemporains, qui est utilisé, mais celui de *Iadnana*. Même si le toponyme ne signifie pas « pays des Danaoi », comme on l'a parfois proposé⁸², il montre en tout cas que les Assyriens ont privilégié une autre dénomination que celle qui était d'usage dans les textes nord-ouest sémitiques, bref qu'ils disposaient d'une autre source, indépendante, selon laquelle Chypre appartenait plutôt à la sphère occidentale, grecque. **Le nom de *Kittim* est, quant à lui, transparent et renvoie à la ville de Kition⁸³.** Mais son interprétation est, elle aussi, ambiguë. Dans les textes bibliques d'époque hellénistique et romaine, le terme désigne les conquérants macédoniens, puis même les Romains⁸⁴. Au VIIe s., l'ethnique a un sens plus restreint, même s'il est **difficile de décider s'il se rapporte à la seule ville de Kition, à une partie ou à l'ensemble de l'île de Chypre.** Dans l'oracle d'Isaïe sur Tyr (23, 1-14), datable de

77. Les deux seules exceptions sont une base de statue consacrée par le dernier roi de Paphos, Nicoclès, à Lédra (SEG XX, 114), et, peut-être, la sculpture du « prêtre à la tête de taureau » d'Athienou/Golgoi sur laquelle A. Hermary a lu le nom de Pnytagoras (HERMARY 2001). On remarquera toutefois que le sanctuaire de Lédra est consacré à l'Aphrodite Paphienne, ce qui suppose des liens étroits avec le royaume de Paphos. Quant à Golgoi, ce n'était certainement pas une capitale de royaume autonome au IV^e s. et rien n'interdit de penser que le sanctuaire était sous tutelle salaminienne.

78. MASSON ET ROLLEY 1971. Le statut d'Hermaïos n'est pas précisé dans l'inscription syllabique que porte le trépied, mais la qualité de l'offrande suppose que le personnage appartenait à l'élite chypriote.

79. À l'exception du temple monumental de Kition-*Kathari*, bâti au Bronze Récent et réoccupé à partir du VIII^e s. (KARAGEORGHIS 2005). En l'état actuel des publications, il n'est pas sûr que le temple du Bronze Récent de Palaepaphos ait connu une réoccupation semblable. Les seules constructions attestées, par exemple à Kition-*Bamboula*, méritent au mieux le nom de « chapelle ».

80. CANNAVO à paraître.

81. FRANKENSTEIN 1979.

82. Cf. MALBRAN-LABAT 2004, p. 352, n. 15, avec les renvois bibliographiques.

83. Cf. toutefois CASABONNE 2004, p. 80-89, qui propose que le terme dérive du toponyme *Qedi*, qui désigne une région d'Anatolie méridionale dans les textes égyptiens du I^{er} millénaire.

84. YON 2004, p. 14-15 ; DION 1992.

la fin du VIII^e s., le pays des *Kittim* apparaît comme une escale sur la route des navires phéniciens retournant à Tyr. Dans la *Génèse* (10, 4-5), élaborée au cours des VIII^e-VI^e s., les fils de *Yawan* se nomment *Elisha* et *Tarshish*, *Kittim* et *Dodanim*. L'identification exacte des ethniques suscite des difficultés, mais on remarquera que *Kittim* apparaît comme descendant de *Yawan*, terme générique qui doit désigner les Grecs, et qu'il est associé à *Donanim* (« Rhodiens » dans la traduction des Septante). Ce sont aussi des Chypriotes, plus vraisemblablement que des Kitiens seulement, qui sont enregistrés comme mercenaires *Ktym* sur des *ostraka* découverts à Arad (fin v VII^e-début VI^e s.), mais, comme dans les textes bibliques, l'ethnique paraît avoir eu essentiellement un sens géographique et non strictement ethnique : il est impossible de décider s'il s'agit de Phéniciens — ou plutôt de Chypriotes phénicophones — ou de Chypriotes hellénophones⁸⁵. Les sources orientales livrent donc une image contrastée, mais cohérente, qui associe Chypre aux cités phéniciennes de la côte levantine et à leurs entreprises commerciales, mais qui situe l'île dans la sphère géographique de l'Occident, dans le monde des Grecs.

Le ressort principal de la « conquête » assyrienne de Chypre est probablement économique, même s'il est sans doute exagéré de la définir comme un « economic agreement⁸⁶ » : entre autres tributs, les rois chypriotes devaient également fournir une flotte lors d'expéditions navales⁸⁷. Les textes orientaux soulignent l'importance économique de l'île, semblable à celle des cités phéniciennes de la côte levantine. Les rois chypriotes apportent à Babylone des matières premières et des produits manufacturés : or et argent, objets d'ébène et de buis sur la stèle de Sargon. Dans la prophétie d'Ezéchiel sur Tyr (22, 6-7, début du VI^e s.), le navire symbolisant Tyr possède un toit de cyprès incrusté d'ivoire, provenant des îles des *Kittim*. Il est remarquable qu'aucun de ces textes ne mentionne le cuivre, qui devait représenter la matière première chypriote la plus convoitée. Quant à l'artisanat de l'ivoire, il est plus généralement levantin que spécifiquement chypriote. On a donc l'impression que les textes assimilent en quelque sorte Chypre et les cités phéniciennes de la côte, que l'île partage avec ces dernières un même rôle dans le système économique inter-régional mis en place par l'empire assyrien, ce que souligne également la participation chypriote à l'expansion phénicienne en Occident que transcrit le mythe d'Elissa et de la fondation de Carthage⁸⁸. Comme les cités phéniciennes de la côte, Chypre exportait donc des matières premières (cuivre, bois), mais aussi des produits agricoles, que documente la large diffusion en Méditerranée orientale des amphores

85. DION 1992.

86. IACOVOU 2002, p. 83.

87. STYLIANOU 2000, p. 481-482.

88. YON 2004, p. 39-40, n° 20.

à anses de panier⁸⁹. L'île joue également le rôle de centre de redistribution et elle attire des produits de luxe manufacturés (ivoires et coupes métalliques phéniciennes, dont au moins certaines sont fabriquées sur commande puisqu'elles portent des inscriptions syllabiques, équipement de banquet importé de Grèce). La prospérité de l'île, qu'illustrent de manière saisissante les nécropoles « royales », montre que les royaumes chypriotes n'étaient pas seulement vecteurs des échanges, mais qu'ils en étaient aussi consommateurs.

Dans les relations avec le monde grec, le VII^e siècle connaît un changement des routes et des partenaires. Le matériel archéologique échappe souvent à une datation précise et rend difficile toute tentative de périodisation. Il est toutefois possible de brosser un tableau à grands traits, de cerner des évolutions.

Dès la fin du IX^e s. et surtout au VIII^e s., de nombreuses importations chypriotes sont attestées dans le Dodécannèse et en Crète, essentiellement sous la forme de cruchons de fabrique *Black-on-Red* I(III) et II(IV), destinés à conserver de l'huile parfumée ou des onguents⁹⁰. Ces formes suscitent des imitations locales. On a d'abord interprété ce matériel comme la preuve de l'installation en Grèce de communautés d'artisans et de marchands phéniciens, qui y auraient établi des fabriques d'onguents. Il est vrai que les lots d'importations comprennent, parmi les productions les plus anciennes, certains vases phéniciens⁹¹. Mais le gros des trouvailles est constitué de cruchons *Black-on-Red*, dont les analyses ont montré qu'ils étaient de production chypriote⁹². On a alors parlé d'entreprises « chyro-phéniciennes », ou suggéré la présence de parfumeurs phéniciens et de potiers chypriotes⁹³. Dans tous les cas, l'ethnicité de l'entreprise ne faisait pas de doute, et s'il fallait faire avec des Chypriotes, ce ne pouvait être que des Chypriotes de Kition, donc des Phéniciens. Mais l'apport récent de la thèse de N. Schreiber a été de montrer non seulement, de manière définitive, que le *Black-on-Red* était une production chypriote, mais également qu'il s'agissait plus spécifiquement d'une production de l'Ouest de l'île, vraisemblablement paphienne⁹⁴. Les vases *Black-on-Red* découverts à Kition sont en nombre réduit, et ils se distinguent nettement des importations mises au jour dans le monde grec, et notamment à Cos⁹⁵. Il n'est donc plus question de Phéniciens, même de Chypre, mais de Paphiens. Ce sont eux qui étaient surtout actifs sur cette route commerciale reliant Chypre à la Crète, en passant par le Dodécannèse.

Une autre route allait de l'Eubée à la Syrie du Nord. Des analyses ont montré

89. SALLES 1980 ; HUMBERT 1991.

90. Rhodes (*Ialysos*) : COLDSTREAM 1969. Cos : BOURGIANNIS 2000. Crète : COLDSTREAM 1984 ; COLDSTREAM, CATLING 1996.

91. Par exemple, certaines cruches à bobèche de fabrique *Bichrome* : COLDSTREAM 1969, pl. Ie.

92. BOURGIANNIS 2000, avec les renvois bibliographiques.

93. *Ibid.*, p. 20.

94. SCHREIBER 2003.

95. N. SCHREIBER, in KARAGEORGHIS 2004, p. 382-386.

que les *skyphoi* de type grec, que J. Boardman interprétait comme la preuve de l'installation de potiers grecs à Al Mina au VIIIe s., étaient en réalité des productions chypriotes⁹⁶. Le site a, par ailleurs, livré une grande quantité de céramique chypriote⁹⁷. Il est difficile de définir plus précisément le ou les royaumes chypriotes impliqués dans ces échanges. On notera toutefois que, pour la période qui va du Xe au VIIIe s. av. J.-C., le lot le plus important de céramique égéenne découvert à Chypre a été mis au jour à Amathonte⁹⁸, et que le faciès de ces importations, qui comprennent pour l'essentiel des fabriques eubéennes et, à un moindre degré, attiques, est comparable à celui des importations grecques de Tyr⁹⁹. Contrairement aux importations chypriotes du Dodécanèse et de Crète, les importations grecques de Chypre sont avant tout constituées de formes ouvertes (vases à boire), liées à la pratique du banquet. C'est surtout d'Eubée et d'Attique que proviennent les *skyphoi* grecs géométriques que les potiers chypriotes intègrent à leur répertoire de formes, en les transposant dans les fabriques traditionnelles de l'île (*White Painted* et *Bichrome*)¹⁰⁰.

Une rupture a lieu à la fin du VIIIe siècle. La mainmise assyrienne sur les différents États du Levant n'y est sans doute pas étrangère, même si des facteurs internes au monde grec peuvent y avoir contribué. L'empire assyrien avait tout intérêt à réorienter à son profit le commerce maritime des États levantins. L'occupation d'Al Mina connaît une brève interruption. La datation de la céramique chypriote est encore largement incertaine et les fourchettes chronologiques de chaque classe trop larges pour saisir des évolutions fines. Les importations de vases chypriotes en Crète paraissent toutefois confinées au VIIIe siècle¹⁰¹. De même, les importations grecques à Chypre cessent, pour ne reprendre qu'à partir du milieu du VIIe siècle¹⁰². Les vases proviennent alors, en grande majorité, de Grèce de l'Est. Ce sont, de fait, des Grecs de l'Est qui profitent, dans la seconde moitié du siècle, de l'ouverture de nouveaux réseaux d'échanges, en particulier avec l'Égypte saïte. Parallèlement, de nombreuses consécration de petite plastique chypriote (de calcaire et de terre cuite) sont déposées dans des sanctuaires de Grèce de l'Est¹⁰³. Les figurines de terre cuite proviennent majoritairement de Salamine (**Fig. 31**), qui connaît alors une période de grande prospérité. Le royaume salaminien, qui a vraisemblablement absorbé les territoires de Chytroi et, peut-être, de Lédra, englobe sans doute à cette époque une grande partie de l'Est de l'île, depuis la pointe

96. JONES 1986, p. 694-696.

97. GJERSTAD 1974, avec une datation bien trop basse.

98. COLDSTREAM 1986.

99. COLDSTREAM 1988.

100. COLDSTREAM 1979.

101. COLDSTREAM, CATLING 1996, p. 406-408.

102. Pour l'exemple d'Amathonte : THALMANN 1977 ; COLDSTREAM 1987.

103. FOURRIER 2001.

du Karpas jusqu'aux plaines de la Mésoaria¹⁰⁴.

Le VIII^e siècle marque une période de prospérité dans l'histoire chypriote. La mainmise assyrienne conforte la place de l'île dans les échanges et pousse à la consolidation, territoriale et politique, des royaumes. Face à l'empire, dont les besoins exacerbent la compétition entre royaumes, notamment pour la maîtrise de l'exploitation du cuivre et de son acheminement maritime, les royautés chypriotes affirment leur identité. Parallèlement, se met en place un modèle royal panchypriote qui s'inspire, en partie, de l'image du grand roi.

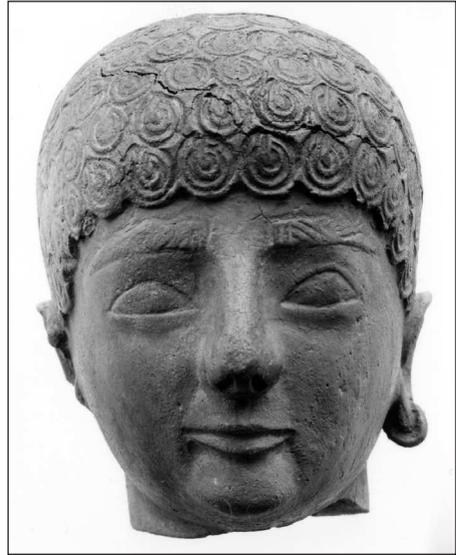


Fig. 31 - Tête chypriote de Samos

Bien des évolutions, amorcées au VII^e siècle, se poursuivent au cours des siècles suivants. La période chyro-archaïque II connaît, de fait, moins d'innovations que de continuités. Dans la topographie de l'île, de nouveaux royaumes côtiers naissent : Lapithos et, peut-être, Marion. Mais le mouvement de disparition des royaumes de l'intérieur (Idalion, Tamassos) ne s'achève qu'à l'époque classique, avec la compétition entre les rois de Salamine et de Kition pour la maîtrise de la Mésoaria. De même, les spécificités régionales des productions artisanales s'accroissent, les tendances stylistiques, déjà en place au VII^e s., s'exacerbent. En parallèle, le répertoire iconographique témoigne de la profonde cohérence du système de références de l'élite, d'un royaume à l'autre : les figures héroïques de Persée et d'Héraklès occupent une place de choix sur les sceaux et les sculptures¹⁰⁵. L'affirmation d'identités s'inscrit dans un cadre résolument original, celui des royaumes chypriotes, dans une tension constante entre particularismes et *koinè*.

Entre grands empires orientaux et cités de Grèce, Chypre occupe un monde de marges, confins de l'Orient pour les uns, de l'Occident pour les autres. En cela, les royaumes chypriotes ne sont guère différents des cités de Grèce de l'Est, posées sur des îles ou sur la côte, aux bords du monde oriental. Chypriotes et Ioniens partagent des réseaux commerciaux, participent à des entreprises communes¹⁰⁶, accumulent des richesses, qui dans leurs tombes et leurs palais, qui dans les sanctuaires de leurs cités, et s'engagent comme mercenaires en Égypte. C'est sans doute à cause de cette

104. FOURRIER 2007b, p. 114.

105. HERMARY 2002.

106. Dont Naucratis, dans le Delta égyptien : FOURRIER 2001.

expérience partagée, plutôt qu'en raison d'un sentiment commun d'appartenance à l'hellénisme, que la plupart des royaumes chypriotes participent à la révolte ionienne. Le personnage d'Onésilos n'est pas sans ressembler à Aristagoras de Milet et il annonce d'autres rois salamiens, notamment la figure ambiguë d'Évagoras¹⁰⁷.

5.3. LA CRÈTE AU VII^E S.

J. WHITLEY

5.3.1. Introduction

Crete is something of an oddity in the Mediterranean in the seventh century BC. Elsewhere the Mediterranean world exhibits all the features of a restless mobility of people and ideas; Greek and Phoenician settlements were being established in the Central and West Mediterranean; there was an unprecedented borrowing of ideas and technologies in everything from pot decoration to alphabetic scripts; from all this Crete, despite its position midway between Egypt, the Levant and the Aegean, and despite having played the role of a stopping point for Levantine shipping (in Knossos and Kommos), stood aloof¹⁰⁸.

Or, at least, so it seems, judging by Cretans' minimal involvement in colonization (Gela only, and that half-heartedly) and in external trade (virtually no identifiable Cretan products finding homes abroad). This raises two questions: is this picture of seventh-century Crete accurate? And, if so, what factors might have contributed to Crete's relative isolation, or aloofness?

These questions are further complicated by two historiographical factors. First, Crete in the seventh century is a truly proto-historic period. We lack anything resembling a continuous historical narrative; the references to Crete from other Greek (non-Cretan) writers are late and sparse; and the archaeological record is only loosely tied in to the principal archaeological sequences of Athens and Corinth. Dating is more often stylistic than stratigraphic, and for Crete we lack any horizon or event (such as a precisely datable destruction) that might link the archaeological with the literary record.

Second, seventh-century Crete is caught between three, contradictory, art-historical and political-historical narratives. The first narrative derives from our, much later, Athenian sources, which see Crete as a conservative society that had somehow managed to maintain ancient, Dorian institutions more or less unchanged over several centuries – the platonic Crete of *the Laws* and Aristotle's *Politics*. The second narrative is art-historical, which sees Crete as a precociously early player in the general processes of Orientalization and 'Mediterraneanization' which were underway

107. YON 1981.

108. For this phenomenon, see MORRIS 2003; WHITLEY 2001, 102-133.

as early as the ninth century BC. Levantine contacts are in evidence both in Knossos and Kommos by around 850, and the early effects of ‘Orientalization’ manifest in the Protogeometric B style of North Central Crete. Crete continues on this path until the end of the seventh century, when (around 630 or 600 BC) the early Orientalizing efflorescence is cut off by a sudden catastrophe, leading to the ‘Archaic Gap’¹⁰⁹. There is a third meta-narrative, which combines elements of the first, and that is one that sees both Crete’s early promise and later distinctive conservatism as a product of its ‘Minoan’ inheritance. Though none of these narratives is without some merit, all are to some degree romantic. The first scholar to grapple with their contradictions was Pierre Demargne in his *La Crète Dédalique*, who attributed the end of Cretan efflorescence around 600 to ‘la lutte entre l’élément Dorien et l’étéocrétois’¹¹⁰. Demargne’s answer cannot be ours – but it does inadvertently draw attention to Crete’s distinctiveness within the seventh-century Mediterranean¹¹¹. Geography; settlement pattern; the political community; epigraphic habits; ethnic and linguistic diversity; cult practice; the Cretan ‘Orientalizing’; commensality and the nature of Cretan elites; all may be factors here, and it is worth considering each in turn.

5.3.2. *Geography, Environment and Archaic Settlement*

Crete is a long, mountainous island. There are few lowland plains apart from the Mesara, though a number of upland ones. The massifs of Thriphte, Dicte, Ida and the White Mountains divide the island into natural regions, between which communication is not easy, except along the coast. The environmental diversity characteristic of the Mediterranean in general and the Aegean in particular is, in Crete, exaggerated even further. There is, in particular, a stark contrast between the well-watered highlands and the arid coastlands, a contrast most marked in the NE of the island in the near-desert around Itanos. The coasts however are better for communication, if one wants to ‘stay connected’ to the rest of the island or the Mediterranean; the inlands better for the kind of mixed ‘risk-buffering’ farming in small plots characteristic of much of the Aegean. The costs and benefits of staying inland or on the coasts then almost balance one another out. Coastal settlements are likely to be better connected, but are more dependent on external links to supply themselves with food, and in unsettled times vulnerable to piracy. Inland settlements probably find it easier to support themselves, and are safer, but have weaker links to the wider Aegean and Mediterranean. So, perhaps unsurprisingly, Cretan settlement history is punctuated by extremes, changing abruptly from the strongly coastal (in neopalatial, Roman and modern times) to the

109. For the phrase, see COLDSTREAM, HUXLEY 1999.

110. DEMARGNE 1947, p. 353. The full quote runs, « Si l’art crétois défaille, c’est peut-être qu’il est rongé par un mal intérieur, par cette lutte entre l’élément dorien et l’étéocrétois qui le rend incapable de dépasser une certaine forme d’archaïsme orientalisant ».

111. For Crete’s distinctiveness within the Archaic Aegean, see MORRIS 1998.

strongly inland (in Final Neolithic, Early Iron Age and early Medieval times).

By the early seventh century, most of the Early Iron Age ‘refuge settlements’, which represent the extreme ‘inland’ position of the Cretan settlement pendulum, had been abandoned. So, for example, by 700 BC the major settlement of Kipia had been replaced by the three acropoleis of Praisos as the major inland focus for settlement in the Sitia peninsula¹¹². Praisos is, in its topography, strikingly similar to Eleftherna, and fairly similar of many acropolis sites located around the 300m contour (such as Azoria, Malla, Lato, Dreros, Papoura, Lyktos, Afrati, Prinias (Rhizenia), Axos, Sybrita, Lappa and Polyrrhenia)¹¹³. The major communities of the Mesara plain – Gortys and Phaistos – have some kind of low hill or acropolis as their focus. Major communities situated actually on the coast (Itanos, Kydonia and perhaps Hierapytna and Rethymnon) are very much the exception, and even Knossos is situated inland from the sea and has a low acropolis.

It is difficult to judge the size of these settlements, but by 700 BC it is likely that most of those listed above would have exceeded 10 ha. Archaic Azoria was arguably as large as 16ha, as was Archaic Praisos¹¹⁴. Knossos and Gortys must have been even bigger¹¹⁵. These sites are then more or less double the size of the ‘refuge settlements’ they often replace (which were no larger than 6ha). How many of them were there?

Paula Perlman lists 49 known epigraphically or textually attested *poleis* for Archaic and Classical Crete¹¹⁶. Though not all of these would have been inhabited at the same time, there are indications that, in the seventh century, that there were more political communities than this. Some Archaic communities do not ‘make it’ into Classical times – clearly so in the case of Prinias (Rhizenia), less clearly in the case of Azoria (destroyed around 470 BC), whose ancient name we do not know. So there may have been as many as sixty autonomous political communities, of varying size, but with none pre-eminent, in the seventh century BC. What were these communities like?

5.3.3. *Political Communities and Their Epigraphic Habits*

In their excavations of the 1930s, French and Greek archaeologists revealed two remarkable things about the ancient city of Dreros. One was the hearth temple found in the saddle between the ‘double acropolis’ of the site. This hearth temple, constructed in the 8th century BC, had several bronze sculptures that used the *sphyrrelata* technique¹¹⁷. Nearby was an agora, and in this area, close to the temple, the excavators found a

112. NOWICKI 2000 ; for Praisos, see WHITLEY *et al.* 1999 ; WHITLEY 2006.

113. For the topography of Praisos and Eleftherna, see WHITLEY *et al.* 1999, p. 218-221 ; SCHNAPP 1994. For the topography of Cretan cities generally, see SJÖRGEN 2003.

114. For the size of Archaic Azoria, see HAGGIS 2005, p. 131-33 (no. 71).

115. For the size of Archaic Knossos, see WHITELAW 2004.

116. PERLMAN 2004a.

117. MARINATOS 1936; BEYER 1976.

number of inscriptions whose letter forms indicated a seventh-century date. These inscriptions were uniformly public in character. One sheds direct light on the political arrangements of this small community, detailing the terms of office of the *kosmoi* ('regulators'), the officials who were in charge of these small Cretan republics¹¹⁸. The inscription is specifically concerned with limiting the term of office for the *kosmos* to one year, and ensuring that the office cannot be held continuously (once held, it cannot be held for another ten years). At least seven other fragments, of roughly the same date, were found in the area, one of which may be concerned with the regulation of the *agelai* ('herds' of young men).

At first sight, these inscriptions seem to confirm that many features of the 'Cretan constitution' as described by Aristotle (writing in the fourth century) were in place as early as the seventh. Certainly, Dreros seems to conform to a wider Cretan pattern. Later, sixth-century public inscriptions are also to be found close to the seventh-century hearth temples of Prinias (Rhizenia), which also has an agora; at Gortys, legal inscriptions are incorporated into the walls of the temple of Apollo Pythios (dating to around 600 BC or later); and public inscriptions are to be found the principal sanctuary of Praisos, on the third acropolis or altar hill¹¹⁹. Slightly later Archaic inscriptions, mentioning another Cretan institution, the *andreion* or 'men's club' (known this time from Strabo, a source even later than Aristotle) seem to confirm this hypothesis: the political communities of seventh-century Crete, male-dominated, age-graded and oligarchic, were essentially the same of Aristotle's time¹²⁰. If so, then Cretan polities must be accounted the most conservative in the whole Greek world. Is this so? And is there any other construction we can put on this evidence?

First, this picture of conservatism, if true, can only be true for later periods. The Dreros inscriptions themselves are an innovation in the seventh century – nothing like them had ever been created before amongst Greek-speaking peoples. Indeed, nothing like them – public monumental inscriptions regulating a *power sharing* regime – had ever been created anywhere. The earlier Babylonian and Assyrian law codes, such as the Code of Hammurabi, for example, are best seen not as 'law codes' which survive the term of office of the individual king, but as royal promises of just rule, monumentalised in stone. It is the impersonal as much as the legal or monumental character of these inscriptions that is innovative. Second, the Dreros inscription clearly sets a trend. Public inscriptions, normally legal in character, normally set up in or near temples or open-air sanctuaries, proliferate in the sixth century on Crete¹²¹.

118. DEMARGNE, VAN EFFENTERRE 1937, p. 333-348 = JEFFERY 1990, 315 no. 1a. For the *kosmoi*, see Aristotle *Politics* 1272a, 1-12.

119. For Prinias, see *J.Cret* I.xxviii. 2-15; for Gortys, see *J.Cret* IV.1-40; PERLMAN 2002; for Praisos, see *J.Cret*. III.vi. 1 and 4. See also JEFFERY 1990, p. 315.

120. Strabo, *Geography* 10.4.16; 4.18; 4.20; 4.21, quoting Ephorus on the *andreion*. For early epigraphic evidence, see Guarducci *J.Cret* I.10.2 (Elitynia), *J.Cret* II.4.1 (Axos) and *J.Cret* IV.4 (Gortyn).

121. WHITLEY 1997; 2005.

At the same time, Crete diverges more and more from the epigraphic habits of most other Greek communities.

What then were these habits? To take one example, in the nearby ‘Doric’ island of Thera, on the approach to the main city site of Sellada, can be found at least six seventh-century graffiti inscribed on the rock¹²². Though their letter forms are similar to the Cretan, their content is utterly different to the Dreros inscriptions, for they are essentially homoerotic boasts, naming the boys who had given them pleasure (here!). This emphasis on the personal in inscriptions (onomastic) is exactly the quality that Crete begins to lose after 600 BC. There are a fair number of onomastic graffiti from late eighth and seventh century Crete, as well as what amounts to a hoard of commercial graffiti from Kommos, but these all but disappear by circa 550 BC¹²³. Remarkably too, there are few, if any, dedicatory or funerary inscriptions. With the exception of the names from the Afrati armour, the bulk of Cretan inscriptions in the sixth century are legal, public and impersonal. In Crete at least, the personal definitely was not the political.

5.3.4. *Ethnic and Linguistic Diversity*

It is not obvious why this emphasis on the political over the personal should be so. One possible answer is that group identity trumped individual identity, and certainly Crete appears to be more than usually ethnically heterogeneous. Homer may provide some clues. Whether or not we take the Homeric epics to have been composed as early as 750 or as late as 550 BC, Homer deals not in historical realities but in convenient stereotypes, and his Cretan ones are telling. First, the kingdom of Idomeneus is very limited – it does not extend over either West or East Crete¹²⁴. Second are words put in to the mouth of Odysseus when he arrives on Ithaca and is pretending to be a Cretan – that there are five peoples on the island, Achaeans, Dorians, Pelasgians, Kydonians and ‘great-hearted’ Eteocretans¹²⁵. Both the Achaeans and the Dorians are Greeks (or Greek speakers); no-one has quite decided who the Pelasgians are; but the Kydonians and Eteocretans probably belong to the far West and East of the island respectively. The evidence here is twofold: first, is the account of the depopulation of Crete which, Herodotus tells us, was told to him by the people of Praisos – only the Praisioi (Eteocretans?) and the Polichnitai (Kydonians?) were left on the island after the disaster of King Minos’ expedition to Sicily, after which Greek speakers came to the island¹²⁶. Strabo later identifies the Praisioi with Homer’s Eteocretans, and this

122. JEFFERY 1990, p. 318-319 and p; 323 1a ; extensively discussed by POWELL 1991, p. 171-180.

123. For the Kommos inscriptions, see CSAPO *et al.* 2000. The other information is summarised in WHITLEY 1997.

124. *Iliad* 2.645-50.

125. *Odyssey* 19. 175-7.

126. Herodotus, *Histories*, 7.170-71.

leads on to our second piece of evidence¹²⁷. In the 1880s, first Italian then British archaeologists found a number of Archaic inscriptions, written in Greek letters but not in the Greek language, around the principal sanctuary of Praisos. Further ‘Eteocretan’ inscriptions were later found at Dreros¹²⁸.

Two points should be emphasised here: first, at least two languages were being spoken and written on Crete in Archaic times, Greek (in its largely Doric form) and Eteocretan. Second, in at least one case, linguistic difference correlates with both ethnic and political difference. Praisos was both a polis and an ethnos, a political community whose identity was reinforced both by a myth of shared ancestry and a public display of linguistic difference¹²⁹. Moreover, both Herodotus and Homer hint at greater ethnic and linguistic diversity than this. Archaeology too may point to an even greater degree of ‘multiculturalism’ on the island. In both Knossos and Kommos, there are material features which point to North Syria and Phoenicia respectively (see below), suggesting that significant minorities of Semitic-speaking Levantine craftsmen and traders had established themselves by 700 BC at the latest¹³⁰. One could argue that such factors may have inhibited the easy display of personal qualities in writing that is so evident from other parts of seventh-century Greece. But this can hardly be the whole of the story – there are good reasons for thinking that eighth-century Pithekoussai was an equally multicultural community, and this in no way inhibited the man who wrote on ‘Nestor’s cup’. **Other reasons for ‘Cretan exceptionalism’ need to be found.**

5.3.5. *Cult Practice*

Another area where Crete diverges from a mainland (or Central Greek) norm is in cult practices. There are four dimensions to this difference. First, it is not at all clear to what extent the deities worshipped in Crete during the seventh century can be identified with those of the standard Olympian pantheon. The earliest votive inscription that gives the name of a deity (a silver ring from Knossos dedicated to Demeter) dates to around 450 BC¹³¹, and clearly some Cretan deities (Cretan Zeus in particular) were Olympians in name only, and some female deities (Diktynna for example) are to be found only on Crete. Second, the topography of Cretan sanctuaries diverges sharply from that prevalent in either central Greece or the Peloponnese. Though Zeus was a pre-eminently Cretan deity, and though ‘peak sanctuaries’ are a significant feature of Cretan Bronze Age religion, there are no peak sanctuaries to Zeus in the Iron Age as there are, for example, in Attica. Instead, Zeus is worshipped in caves, certainly on Mt Ida and probably on Mt Dicte at Psychro.

127. Strabo, *Geography* 10.4.6; 10.4.12.

128. DUHOX 1982.

129. WHITLEY 2006; 2008.

130. SHAW 1989; KOTSONAS AND STAMBOLIDIS 2006.

131. COLDSTREAM 1973a, p. 131-133 no. 14, fig. 29.

Third, the politics of cult are harder to discern on Crete than on the mainland. There are few acropolis shrines to patron deities. Athena may be worshipped at the acropolis of Gortyn, and perhaps also at the third acropolis of Praisos (if this is not to Zeus). There are strikingly few sanctuaries of Hera, and none that conform to the pattern discerned by François de Polignac for the Samian, Argive or Corinthian Heraia (Perachora). There are no ‘border sanctuaries’ in Crete whose use and political affiliation can be securely dated to the seventh century – both Kommos and the temple of Dictaeon Zeus at Palaikastro fail this test¹³². Moreover, it seems that no one polis had control over the major cave sanctuaries to Zeus – they seemed to have been, in some sense, pan-Cretan.

Lastly, Cretan votive practices seem to develop in a direction opposite to that on the mainland. On the mainland, the deposition of metal (especially bronze) votives in particular takes off only from about 700 BC, and peaks at some point in the Archaic period, usually at some point in the sixth century. In Crete, deposition of metal votives peaks in the eighth century (or earlier) and thereafter simply declines. There is no general transition from bronze to terracotta votives, nor from ‘raw’ to ‘converted’ offerings¹³³. The most characteristic Cretan bronze offering – the tympana or shields found in the Idaean cave and the temple of Dictaeon Zeus at Palaikastro – are products of the eighth century BC¹³⁴. Statistics compiled from the most completely published sanctuary – the shrine to Hermes and Aphrodite at Kato Symi Viannou, excavated by Angeliki Lebessi – indicate a peak in deposition sometime around 750, and a steady decline during the 7th century¹³⁵ [TABLE 1]. In their votive as in their epigraphic habits Cretans are already diverging from the rest of the Greek world by the end of the seventh century BC.

5.3.6. *The Cretan Orientalizing and External Relations*

In Crete, what is commonly referred to as the Orientalizing begins early and lasts long. The picture is clearest at Knossos. Here, from about 850 BC, the style of painted fineware pottery makes an abrupt shift to the so-called Protogeometric B style, which combines Protogeometric, Orientalizing and ‘Minoanizing’ elements in a radically eclectic manner¹³⁶. This shift coincides with the appearance of new forms of metalwork (in gold and bronze) executed in a manner which has clear affinities with North Syria. This metalworking tradition persists into the eighth century, with the

132. See DE POLIGNAC 1984 ; 1995. For a discussion as to how his ideas apply to Crete, especially Kommos (SHAW AND SHAW 2000) and the temple of Dictaeon Zeus at Palaikastro (BOSANQUET 1905), see PRENT 2005, p. 523-610.

133. For these terms (and this transition), see SNODAGRASS 2006, p. 258-68; WHITLEY 2001, p. 311-313.

134. KUNZE 1931.

135. LEBESSI 1985 ; 2002 ; SCHÜRMANN 1996.

136. For the original definition of Protogeometric B, see BROCK 1957, p. 143. For the Geometric Knossian sequence as a whole, see COLDSTREAM 1968, p. 233-255 ; COLDSTREAM 1996. For Protogeometric B as a ‘Minoanizing’ rather than an ‘Orientalizing’ style, see COLDSTREAM 1998.

workshop that produced the bronze tympana found in the Idaean cave and Palaikastro; at the same time, curious rosette motifs (apparently derived from metalwork) continue to appear on Knossian Early, Mature and Late Geometric vessels¹³⁷.

But why does the Orientalizing matter? In older literature, the stimulus from the East is what is needed to transform the indigenous, non-figurative, non-narrative Geometric styles into the wonders of late Archaic Greek art. The East is something to be first encountered and then transcended. More recently, Ian Morris has argued that the East and its objects were valued differently within the Aegean according to one's stance within a particular kind of cultural politics. While those of the 'middling sort' tended to favour group solidarity and the polis, the emerging international aristocrat of the late eighth and seventh century BC sought to validate their position by links to the exotic East¹³⁸. The Orient and its objects are thereby entangled within, not only cultural politics, but actual politics, in debates about what kind of social order is to be preferred.

For Cretans at least, the practice of selective adoption of what the Near East had to offer was, by 700 BC, nothing new. Indeed, in the years around or after 700 BC several Late Geometric or Early Orientalizing styles had developed on various parts of the island: a so-called 'Eteocretan' workshop in the far East of Crete¹³⁹; a school around Afrati and the Mesara¹⁴⁰; at least one Orientalizing workshop centred on Eleftherna¹⁴¹; and of course the Knossian Orientalizing workshop¹⁴². This now produced large numbers of vessels in both a polychrome and a plainer style. Most of what we have were the pithoi used to contain the cremated ashes of the dead. The polychrome style sees the introduction of more conventionally Orientalizing motifs, such as the lotus palmette and guilloche.

There are other signs of continued links to the Levant. The so-called Astarte figurine type, small terracottas of a naked woman often with a high polos or hat whose prototypes are to be found in Phoenicia and North Syria, turn up all over Crete in the seventh century BC (with published examples from Praisos, Gortyn and Knossos)¹⁴³. The adoption of the alphabet is itself an 'Orientalizing' feature, more clearly so in Crete where a scribe is referred to as a 'poinikastas' (a 'phoenizianizer')¹⁴⁴. In the seventh century, Cretans also established connections with other areas of the Mediterranean; they were, with the Rhodians, involved in the colonisation of Gela

137. This remains the argument of BOARDMAN 961, p. 129-159; 1968. For criticisms, see HOFFMAN 1997.

138. MORRIS 2000.

139. TSIPOPOULOU 1992; 2005.

140. COLDSTREAM 1968, p. 255-257; LEVI 1931.

141. STAMBOLIDIS 1994.

142. MOIGNARD 1996; 1998.

143. CASSIMATIS 1982.

144. JEFFERY AND MORPUGO-DAVIS 1970.

in Sicily (Thuc. 6.4.3), as well as in the process by which Greek communities from Thera were established in Cyrenaica in modern Libya (whichever story of Herodotus (4.150-160) you believe)¹⁴⁵.

With all these connections, neither the fact of Cretan Orientalizing nor its duration is particularly surprising. What is surprising is its limited extent compared to, say, Corinth. In the Corinthia, there are few signs of links either with the Levant or communities to the West much before 750 BC. After 750, external links multiply in Corinthian sanctuaries such as Perachora; Corinthians take the lead in the colonization of Sicily; and Early Protocorinthian pots turn up all over Southern Italy and Sicily. After 700 BC, the Orientalizing process takes a more radical turn. Corinthian vase-painters not only adopt motifs from Oriental metalwork (as Attic and Cretan pot painters had already done) but adopt the metalworking technique of incision to create the first black-figure style, fully developed by 650 BC in the middle Protocorinthian painted pots such as the Chigi vase. In the latter half of the seventh century, Corinthians take the lead in that most radical synthesis of East and West, the development of the symposium, which combines the Levantine practice of dining on couches with the Greek practice of male drinking around the krater¹⁴⁶. Many scholars have argued that it is the symposium that provides both the occasion and the context for the development of narrative and mythological scenes on painted pottery, first in the Corinthia and then in Attica. The complex scenes we see on dinoi by Sophilos and on the Francois vase would not have been possible without the symposium¹⁴⁷.

By comparison, the Cretan Orientalizing looks timid. In some respects, the art of seventh-century Crete seems to go backwards compared to other regions of Greece. The complex scenes on many of the eighth-century bronzes from the Idaean cave, in particular the 'Hunt Shield', hint at some kind of narrative (though we cannot be sure, as we cannot identify the story). But this narrative complexity is never realized on the surfaces of painted pots, which remain wedded to simple scenes of birds or animals.¹⁴⁸ By the end of the seventh century, the antithetical scenes on the Afrati armour certainly indicate a high level of technical skill, but also a low degree of artistic ambition. Antithetical pairs of horses, even if winged, cannot be interpreted as narrative. As Hoffmann rightly points out they are heraldic. They tell no story.¹⁴⁹

How can we explain this want of artistic ambition, this apparent failure to develop artistically from such a promising start? Is this because the Cretans, having experienced over two centuries of what the Levant had to offer, had become almost blasé, blind

145. As evidenced by finds of Cretan pottery at Tocra in Cyrenaica; see BOARDMAN AND HAYES 1966, p. 78-80; BOARDMAN AND HAYES 1973, p. 36-38; BOARDMAN AND SCHWEIZER 1973, p. 280.

146. For my thoughts on this, see WHITLEY 2001, p. 102-33, 204-211.

147. See argument in WHITLEY 2001, p. 195-213; LISSARRAGUE 1990.

148. For the Hunt Shield, Heraklion Museum 7, see KUNZE 1931, p. 8-12 (no. 6); see also discussion in BLOME 1982.

149. HOFFMAN 1972

to the Orient's full potential? Perhaps – but this explanation seems too glib. Cretans showed themselves to be innovative in some areas – in the development of law codes for example. Other social and cultural processes were at work, clues to which can be found in deposits from the North Cemetery at Knossos.

5.3.7. *Cretan Commensality, the Political Community and the Cretan Aristocracy*

The Orientalising tombs of the seventh-century cemeteries of Knossos are dominated by the funerary pithos; most of these are polychrome, but some are plain. Other shapes, which had hitherto dominated the Knossian funerary assemblage, were clearly on their way out. One such shape was the krater, which had hitherto been an integral part of the Cretan fineware assemblage from LMIIIC to the late ninth century. But the bell krater disappears in the eighth century, which is marked attempts to copy bronze cauldrons in clay. Only three kraters are known from the seventh century, two being not kraters proper but dinoi. One from tomb 34 is an East Greek import in the 'Wild Goat' style, the other a local imitation thereof. Both dinoi are accompanied by small 'symposium' assemblages; local one-handled cups (more elaborately decorated than most), imported Corinthian kotylai and imported East Greek oinochoai. At least two of the more prominent families in seventh-century Knossos were this new form of male dining, being developed in Corinth and Ionia¹⁵⁰.

This experiment however was still born. In the sixth century, Cretans stopped producing elaborately decorated drinking vessels and kraters, and did not make up the difference with imports. A Sophilan dinos from Gortyn and a late black-figure column krater from Knossos are the only significant Attic imports; Cretans had, by this time, come to prefer the plain Laconian stirrup krater which (more often than not) had no decoration at all¹⁵¹. And the Cretan one-handled cup reverts to its usual black monochrome¹⁵². While kraters, krater stands and other drinking vessels have been found in reasonably large numbers at Azoria, nothing like an Attic- or Corinthian-style 'symposium' assemblage develops on Crete in Archaic times.

This does not quite mean that Cretans had no use for male commensality, or even for kraters – the recent evidence from Azoria suggests that they had use for both in the sixth century. It does however mean that Cretans had a choice in this matter – to adopt or not to adopt the symposium package which came from Corinth (as the Athenians, East Greeks, Spartans and even Etruscans were all to do). The form that male commensality took in Crete quite clearly differed from the majority of Greek communities. Later literary and epigraphic evidence suggests that this Cretan

150. As argued in WHITLEY 2004. For a discussion of the Cretan Geometric to Orientalizing krater, see COLDSTREAM 1996, p. 368-376; MOIGNARD 1996, p. 451.

151. For the Sophilan dinos, see JOHANNOWSKY 1956. For the late sixth-century deposits from Knossos, containing one Attic krater and several Laconian stirrup kraters, see COLDSTREAM 1973b, p. 48-63.

152. On the Cretan cup, see CALLAGHAN 1978.

form of commensality can be identified with the *andreion* or ‘men’s club’ (though finding an actual building we can identify with this institution has proven frustratingly elusive)¹⁵³.

All this is to suggest that, while all plain or monochrome drinking vessels may not be directly related to the *andreion*, the two are at least indirectly connected. In the sixth century BC, Cretan forms of commensality were notably more austere than those practised in Attica, the Corinthia, Laconia or East Greece. Until recently, this more ‘austere’ sixth century pattern has been seen as a catastrophic break with what was seen as the flourishing ‘Orientalizing’ culture of seventh-century Crete. The apparent break in the Knossian sequence, first in the cemetery record around 630 BC and then in domestic deposits around 600, has been seen as being caused by some external catastrophe, perhaps linked to the drought that impelled so many Therans to Cyrenaica¹⁵⁴. This is not the only drought that has been brought in to explain a century-long gap or trough in the archaeological record, and it has always struck me as implausible that any drought’s effects could have first have been so catastrophic and second so long-lasting, especially on an island such as Crete whose size and high relief guarantees much better rainfall than any Cycladic island.

There are alternative explanations on offer. First, recent scholarship has emphasised that there is not, throughout the island, a complete break around 630 or 600 BC, as Demargne and others thought. Local production of fineware pottery continues, with the emphasis on the monochrome one-handled drinking cup¹⁵⁵. Major inland settlements, such as Praisos, show no break in occupation¹⁵⁶. And the Cretan habit of inscribing laws on stone in public places near temples becomes more elaborate as the sixth century progresses¹⁵⁷. Indeed, the ‘austere’ Crete of the sixth century can, in many respects, be seen as simply continuing trends already well established in the seventh century. One of these trends was a marked decline votive display in sanctuaries from a peak around 800 BC. – as the data from Kato Symi show, the deposition of bronzes declines to almost nothing in the sixth century, and this trend is well established in the sixth [TABLE 1]. Whatever measure you take, Crete was well set on the path towards austerity in the seventh century.

These patterns can be explained in a number of ways, though I would rule out a simple ecological explanation that emphasises ‘droughts’. Demargne’s explanation was endemic ethnic strife. Certainly Cretans were no less war-like than other Greeks, but there is no positive evidence for a greater degree of ‘ethnic’ animosity in Crete

153. For the latest discussion of this institution, see PRENT 2005, p. 441-476.

154. COLDSTREAM AND HUXLEY 1999; for my views see WHITLEY 2001, p. 243-252.

155. As argued by ERICKSON 2002, building on CALLAGHAN 1978.

156. WHITLEY 2006.

157. WHITLEY 1997 ; 2005.

than elsewhere; and there is much to recommend the notion that ethnic and linguistic identities only hardened from the late sixth century onwards¹⁵⁸. There may be an economic dimension – both Knossos and Kommos had profited from the Cyprus-Sardinia trade axis in the earlier part of the Iron Age, and this may have become less significant during the latter part of the seventh and sixth centuries BC. But relative economic isolation alone would not, I think, explain either Cretan austerity or the Cretan propensity for inscribing laws in stone. Indeed, recent studies of sixth and fifth century inscriptions from Eleftherna, Gortyn and Lyktos underscore the economic and social complexity of Crete in this period, a complexity that is apparent nowhere else in the material record (except in the size of Cretan cities)¹⁵⁹.

By the middle of the fifth century, as we can see from the Gortyn law code, Cretan society was not merely hierarchical but stratified into several classes. At the bottom were slaves or serfs, then the semi-free ‘*apetairoi*’ (those outside the club) and then the fully free citizens. Fines and punishments were graded accordingly. The other major obsession of the code is with heirs, heiresses and property. The provisions seem to favour the retention of property within the family¹⁶⁰. The retention of landed property is probably the *sine qua non* for a stratified social order, as it keeps wealth within certain kin groups which can transmit down the generations. In this respect, as in many others, Crete was unusual.

One of the more interesting debates that have grown up in recent years is the debate about the Greek ‘*aristocracy*’. Once it was thought that groups such as the Bacchiads of Corinth were clearly clan-based aristocracies, where wealth, power and good birth all went together. More recent scholarship has emphasised the instability of Greek aristocracies. Aristocracies in Corinth, Megara, Attica and Samos were not closed, kin groups securely established at the top of other social strata and bolstered by hereditary privileges and landed wealth, but merely the top ranks of an inherently unstable social order. Status, in Attica and Samos in particular, had to be performed and re-enacted to be made in any way secure, and power and wealth could be both won and lost with quite remarkable rapidity¹⁶¹. The status anxiety of these aristocracies, their agonistic spirit and competitiveness, led to quite remarkable forms of display. Attica and Samos are the home of giant *kouroi* in the late seventh and early sixth centuries BC, a practice continued throughout the sixth century in Attica in the *korai* from the Athenian Acropolis. The greater the status anxiety, the less secure one’s position, the greater the need for votive display. And the connection between the object displayed and the person displaying must be made clear and unambiguous. So, in Attica and Samos, the

158. HALL 2002, p. 125-205; WHITLEY 2008.

159. PERLMAN 2002 (for Gortyn); PERLMAN 2004b (for Eleftherna); VAN EFFENTERRE ET VAN EFFENTERRE 1985 (Lyktos).

160. WILLETTS 1967.

161. DUPLOUY 2006.

personal is clearly the political, as attested by the numerous inscriptions with names on gravestones, votives and other graffiti. And it was in Corinth and Athens that the symposium, with its close link between narrative art and literacy, spread across the Mediterranean.

It was exactly these aspects of the mainland, agonistic and aristocratic culture, which Cretans were beginning to shun by the end of the seventh century BC. There is a social dynamic behind this cultural process. A stratified social order does not have the same need for display as a ranked one. It has nothing to prove, only something to maintain. Indeed, display can be a threat to the social order, as they provide opportunities for those outside the group to compete and so undermine established hierarchies. The material practices of the more austere Crete of the end of the seventh and beginning of the sixth century BC are those, not of an egalitarian, but a stratified social order.

Table 1: Bronzes from the Sanctuary of Kato Symi, Viannou (information from LEBESSI 1985 ; 2002 ; SCHÜRMAN 1996)

| Period (BCE) | Bronze plaques | Anthropomorphic Figurines | Animal Figurines | Total |
|-----------------------------|----------------|---------------------------|------------------|-------|
| 10 th cent. (PG) | 0 | 2 | 30 | 32 |
| 9 th cent. | 0 | 2 | 135 | 137 |
| 8 th cent. | 1 | 8 | 281 | 290 |
| 7 th cent. | 51 | 13 | 86 | 150 |
| 6 th cent. | 13 | 3 | 0 | 16 |
| 5 th cent. | 2 | 0 | 0 | 2 |
| Total | 67 | 28 | 532 | 627 |

5.4. LES ÉTRUSQUES AU VII^E S.

5.4.1. *Le aristocrazie etrusche in periodo orientalizzante: cultura, economia, relazioni*

A. NASO

5.4.1.1. *Le origini*

Malgrado i primi segnali sulla formazione di gruppi egemoni nell'Italia medio-tirrenica si colgano già nella tarda età del Bronzo, all'epoca delle *long-houses* (abitazioni lunghe) riservate ai clan allargati di Luni sul Mignone (Blera) e di Monte Rovello (Allumiere), l'esistenza di un'aristocrazia emerge compiutamente nell'età del Ferro. Indicatori di *status symbol* affiorano nella documentazione archeologica di natura per lo più funeraria nel IX e si intensificano nell'VIII sec. a.C.: le necropoli di Veio, che costituiscono un osservatorio privilegiato per la messe e la qualità dei dati,

rivelano la presenza di una ristretta *élite* di personaggi di sesso maschile, connotati come guerrieri da intere panoplie metalliche. L'elmo con cresta altissima (64 cm), il grande scudo circolare e la lancia in bronzo, la spada in ferro e il carro a due ruote rinvenuti nella tomba 871 nella necropoli di Grotta Gramiccia a Veio spettano a un personaggio di rango regale o principesco, i cui onori e ricchezze sono ostentati dalle armi difensive in sottile lamina metallica. Queste, che non si prestano a un uso effettivo, ma sono riservate alla parata, insieme alle suppellettili bronzee (tripode, incensiere su ruote, patera baccellata, ecc.) riflettono i contatti di varia natura che l'Etruria e Veio intrattenevano con altri ambienti: l'elmo crestato riprende fogge elaborate dai metallurghi dell'Europa centrale nella tarda età del Bronzo e il tripode dipende da modelli introdotti nel Mediterraneo orientale da officine forse cipriote.

Tombe di tale fasto segnano il termine di un lungo processo di articolazione sociale, innescato già nella tarda età del Bronzo, nel quale un ruolo di rilievo era stato giocato dall'acquisizione della proprietà privata della terra, forse il primo bene a essere soggetto a trasmissione ereditaria. Illumina in proposito il confronto con la legislazione romana di età romulea (753-716 a.C. secondo la cronologia tradizionale), che permetteva al signore (*herus*) di lasciare ai discendenti (*heredes*) la proprietà di un appezzamento di due iugeri (*heredium*). L'indicatore storico di questo processo è il nome gentilizio, che suggellava i lasciti: la sua introduzione in Etruria risale almeno all'VIII sec. a.C., se i testi epigrafici della prima metà del VII sec. a.C. accolgono formule onomastiche già compiute (G. Colonna).

Grazie al possesso del principale mezzo di produzione, che in zone diverse era integrato dalla proprietà del bestiame e da forme di prelievo intese come pedaggi per il transito lungo itinerari obbligati o per l'accesso a determinate risorse (si pensi al ruolo giocato nei rapporti tra Veio e Roma dalle saline alla foce del Tevere, che porteranno alla distruzione della città etrusca), singoli gruppi parentelari riuscirono a emergere nel tessuto sociale dei clan tribali. Le cessioni del *surplus* consolidarono la posizione di queste *élites* all'interno delle comunità, che nell'età del Ferro comprendevano già migliaia di individui. In Etruria meridionale i profondi mutamenti sociali furono sottolineati dal rinnovamento delle forme di popolamento del territorio: dalla fittissima maglia di insediamenti dell'età del Bronzo finale, impiantati su rocche isolate vaste alcuni ettari, si passa nell'età del Ferro a una rete di pochi centri protourbani, che occupano pianori estesi decine di ettari.

La costante dislocazione dei centri protourbani (Vulci, Tarquinia, Caere ecc.) nell'immediato entroterra, a 5-6 km dal litorale, sottolinea l'importante funzione svolta dagli scambi marittimi nell'economia degli insediamenti; proiettate sul mare, le comunità etrusche entrarono presto in contatto con le popolazioni che erano attratte dalle risorse naturali reperibili nella Toscana e nel Lazio settentrionale, in

particolare i metalli. La propensione degli Etruschi per le attività marittime non si può disgiungere dalla fama di pirati che nutrono nell'antichità; dall'esercizio della pirateria venivano tratte ricchezze e risorse, con particolare riferimento agli schiavi, come mostra il significativo esempio delle società descritte nei poemi omerici, nelle quali il commercio aristocratico (*prexis*) era alimentato in massima parte dai traffici di schiavi ottenuti con le azioni piratesche (A. Mele).

Grande interesse ha suscitato in proposito una notizia di Eforo, secondo cui i Greci non intrapresero commerci in Sicilia per dieci generazioni dopo la guerra di Troia a causa della paura che incutevano i pirati tirrenici; le prime colonie greche in Sicilia vennero fondate solo in seguito (ap. Strab. VI, 2, 2). Calcolando tre generazioni per secolo e adottando anche la data più bassa tra quelle che nell'antichità venivano attribuite alla conquista di Troia (1208, 1183 o 1136 a.C., preferita ai tempi di F. Jacoby), il momento definito dallo storico di Cuma eolica cade al più tardi all'inizio dell'VIII sec. a.C., attorno al 790/89 a.C., prima delle date di fondazione delle più antiche colonie greche in Sicilia, che oscillano tra 750 e 730 a.C. E' stato quindi concluso che al più tardi all'inizio dell'VIII sec. a.C. pirati tirreni infestassero i mari della Sicilia orientale (M. Torelli).

Se l'esercizio della pirateria spinse gli Etruschi in aree geografiche anche distanti, lo sfruttamento delle risorse minerarie dell'Etruria attrasse sulle coste medio-tirreniche genti originarie di varie regioni del Mediterraneo.

Rapporti con la Sardegna sono riflessi dalle importazioni, isolate o concentrate in contesti significativi come la tomba «dei bronzetti nuragici», relativa con ogni probabilità a una donna di origini sarde sepolta a Vulci nella seconda metà del IX sec. a.C.; come è stato più volte suggerito, l'incinerazione potrebbe riferirsi a un vincolo matrimoniale che suggellava un'alleanza tra gruppi emergenti etruschi e sardi, secondo un'usanza la cui frequenza viene rivelata appieno dalla comparazione antropologica. Le relazioni tra Sardegna ed Etruria dovrebbero essere legate alla diffusione del *know-how* necessario per espletare le complesse operazioni richieste dalle metallurgie del bronzo e del ferro, che si era formato precocemente sull'isola ricca di giacimenti. Al ruolo guida assunto nel Mediterraneo occidentale dalle maestranze sarde non erano stati estranei i metallurghi di Cipro, l'isola situata all'estremità opposta del grande bacino, che anche nel coronimo conserva il riferimento al rame; l'intensità dei contatti tra Cipro e Sardegna è indicata da una cospicua documentazione archeologica, risalente almeno all'avanzata età del Bronzo.

A prescindere dalla mediazione sarda, relazioni tra l'Etruria e le regioni del Mediterraneo orientale sono documentate già alla fine del IX-inizi dell'VIII sec. a.C. dagli *orientalia* dell'Italia centrale, tra i quali spiccano per antichità due pendagli in faïence e uno scarabeo in steatite di produzione egizia, rinvenuti a Tarquinia, e

una patera bronzea egeo-cipriota deposta nel primo quarto dell'VIII sec. a.C. nella tomba 132 di Castel di Decima, nel Lazio, per la quale manca sinora un *pendant* proveniente dall'Etruria. Le importazioni orientali furono veicolate in Occidente entro una corrente commerciale che gli studi tendono a considerare mista, tenendo conto dei molteplici apporti riconosciuti e delle diverse origini delle merci confluite in area medio-tirrenica: se per il Levante sono state distinte componenti fenicie, cipriote e rodie (Strab. XIV, 2, 10), la più tarda partecipazione della Grecia non dovette essere limitata agli Euboici, ma includere forse pure i Corinzi. L'ampio *range* dei prodotti comprende ornamenti personali riservati al *mundus muliebris* (sigilli, scarabei, collane, pendagli) e vasellame anche prezioso come la coppa bronzea fenicia restituita da una sepoltura di Vetulonia del terzo venticinquennio dell'VIII sec. a.C. (M. Martelli).

La presenza a Tarquinia di una fibula a quattro spirali originaria della Lucania o della Calabria nello stesso contesto dello scarabeo summenzionato potrebbe indicare che le importazioni orientali in area medio-tirrenica vennero filtrate anche attraverso la distribuzione secondaria operata dai circuiti di scambio indigeni. La diffusione delle fibule di questa foggia rinvenute in Etruria insieme a vasellame fittile dipinto «a tenda» della medesima provenienza è concentrata in area medio-tirrenica nelle località del settore meridionale e del distretto tiberino, che si configurano come le aree più pronte ad accogliere ed elaborare i nuovi fermenti (F. Delpino).

Nel corso dell'VIII sec. a.C. accanto agli *orientalia*, il cui afflusso viene incrementato, compaiono anche le ceramiche depurate di produzione greca, come gli *skyphoi* dipinti con semicerchi penduli e quelli lievemente più recenti a *chevrons*, restituiti specie dai corredi funerari di Veio, il cui inquadramento cronologico divide ancora gli studiosi. A coloro che hanno attribuito questi reperti alla prima metà dell'VIII sec. a.C., riportandoli a un periodo precedente la colonizzazione greca in Italia, si è contrapposta l'opinione di chi li ha datati alla seconda metà dell'VIII sec. a.C., annullando la fase dei contatti precoloniali. Il dibattito, in cui occorre versare i risultati provenienti dall'elaborazione delle sequenze culturali delle necropoli veienti di Casale del Fosso e di Grotta Gramiccia, ancora *in fieri*, e delle analisi dendrocronologiche, che hanno apportato notevoli cambiamenti al sistema di date sinora adottato per l'età del ferro in Italia (A.M. Bietti Sestieri), è al momento lontano da una soluzione unanime. Accantonando per il momento la definizione della cronologia, pure essenziale, preme sottolineare che nel vasellame greco di destinazione simposiaca si possono riconoscere i doni cerimoniali offerti dai coloni greci alle *élites* indigene per intraprendere relazioni e accedere alle risorse che queste detenevano, come documenta nell'ultimo quarto dell'VIII sec. a.C. il monumentale cratere euboico da Pescia Romana (Gr). Il vasellame importato annovera non solo pezzi di questo prestigio, ma anche esemplari più modesti, la cui distribuzione coincide spesso con gli sbocchi a mare dei bacini

metalliferi, dove si poteva affettuare l'approvvigionamento dei metalli semilavorati: esemplari in tal senso sembrano i frammenti di ceramica euboica dall'abitato costiero de La Castellina (Civitavecchia), situato alla foce del Marangone, la via naturale di penetrazione al bacino metallifero di Allumiere. Verifiche in tal senso potrebbero derivare dall'esplorazione dei litorali di Tarquinia, ricchi di sabbie ferrifere, e in specie di Populonia, scalo naturale per il distretto delle Colline Metallifere.

Il ritrovamento delle importazioni in Etruria sottintende scambi diretti o mediati con le culture che li avevano prodotti: i contatti non si limitarono alla cessione di beni, ma compresero anche quei modelli ideologici e culturali, che nella documentazione archeologica lasciano tracce non meno evidenti degli oggetti. In questa prospettiva, se è stato ipotizzato con cautela che i Fenici abbiano introdotto in Occidente le nozioni di prestito e di interesse (M. Hudson), la contestuale diffusione del consumo di vino, che nel corso del tempo si radicherà profondamente in Etruria, è acclarata dal vasellame simposiaco importato dalla Grecia.

L'usanza di consumare in comune vino e carni fu trasmessa alla penisola italiana dal Mediterraneo orientale, in particolare dalle regioni del Vicino Oriente e dalla Grecia, i cui singoli tratti distintivi non sono ancora stati isolati con certezza (A. Rathje): se in passato è stato privilegiato il ruolo della componente greca, gli studi più recenti rivalutano l'apporto del Vicino Oriente. Corredi funerari dell'Etruria e del Lazio databili a partire dall'ultimo quarto dell'VIII sec. a.C. accanto alle anfore vinarie contengono tripodi fittili di una forma caratteristica (*tripod-bowl*) con tracce di usura sul fondo interno, che ne indicano l'uso come mortai per ridurre in polvere le sostanze aromatiche da miscelare al vino per esaltarne il gusto; le caratteristiche tipologiche di questi contenitori rimandano alla Siria settentrionale e alle colonie fenicie del Mediterraneo centrale (M. Botto). Nell'iconografia etrusca del VII sec. a.C. è stata riconosciuta la raffigurazione di una cerimonia diffusa in area siro-palestinese, definita *marzeah* nelle fonti bibliche, nel corso della quale personaggi di altissimo rango sociale consumavano vino in comune (M. Menichetti). D'altro canto le grattugie metalliche in bronzo o eccezionalmente in argento, che almeno dalla prima metà del VII sec. a.C. vengono deposte nei corredi funerari etruschi insieme al vasellame potorio, seguono l'usanza, documentata in Grecia sin dal IX sec. a.C., di mescolare formaggio grattugiato al vino per aumentarne la sapidità (D. Ridgway).

La vivacità del mondo etrusco nella seconda metà dell'VIII sec. a.C., evidente nelle relazioni intrattenute con ambiti esterni, si riverbera sull'intera penisola italiana, nella quale tracce del passaggio di personaggi di origine etrusca sono documentate al di fuori dell'Etruria propria (compresa tra l'Arno e il Tevere) e dei territori etruschizzati (estesi dal Po al Sele). A vecchie scoperte di interpretazione non univoca, come l'elmo cretato in bronzo restituito dal letto del Tanaro nei pressi di Asti, le ricerche recenti

hanno affiancato ritrovamenti di maggiore evidenza, come la tomba 600 della necropoli di Osteria dell'Osa, nel Lazio. Nel territorio che sarà della città di Gabii sono stati recuperati i resti di una sepoltura del terzo quarto dell'VIII sec. a.C., comprendente armi difensive (elmo crestato, due scudi, pettorale quadrangolare) e offensive (spada con fodero, lancia, giavellotto, ascia), nonché vasellame in lamina bronzea (anfora biconica, quattro patere baccellate, bacile a orlo perlato). La fattura squisitamente etrusca delle armi e delle suppellettili induce a identificare in questa deposizione la testimonianza di un episodio di mobilità geografica, legato a un aristocratico etrusco di origini forse veienti sepolto con le insegne del suo rango insieme ai membri della comunità nella quale si era integrato, nonostante fosse di cultura e lingua differenti.

Al ceto aristocratico è connessa anche la recente scoperta effettuata in un antico specchio d'acqua non lontano dal sito di Vulci, in località Banditella, dove vennero accumulati oggetti votivi nell'VIII, se non già nel IX sec. a.C. Il deposito votivo della Banditella, il più antico per il momento in Etruria, conferma che anche in questa regione le prime testimonianze relative alla religiosità sono intimamente connesse a fenomeni naturali; lo scarso numero di tali contesti sinora identificati non dovrebbe corrispondere a una rarità di culti, quanto alle caratteristiche dei riti stessi, che, effettuati all'aperto o in grotta, lasciano tracce labili e di non facile rinvenimento. Tra gli *anathemata* vulcenti, costituiti per lo più da ceramiche miniaturizzate, spicca un problematico bronzetto a fusione piena (h cm 9) riproducente un cavallo bardato, forse residuo di un gruppo più complesso, che non sembra databile oltre un momento avanzato dell'orientalizzante, quando cessò la frequentazione dell'area. La contrazione delle zampe e il particolare rapporto proporzionale tra le parti anatomiche dell'animale, sbilanciato in favore del muso e del treno anteriore, indicano una datazione alta (fine dell'VIII-VII sec. a.C.?). La scelta dell'animale, il cui possesso indicava grande prestigio sociale, rimanda agli ideali aristocratici che sin dal IX sec. a.C. venivano affermati in Grecia dalle dediche bronzee o fittili di soggetto analogo deposte nei santuari. L'adesione a questa cultura in area medio-tirrenica almeno negli anni finali dell'VIII sec. a.C. è segnalata da una coppia di maschere equine da parata (*prometopidia*) in lamina bronzea, rinvenuta nella tomba 4461 di Pontecagnano (Sa), di produzione etrusca, ma con chiari influssi nord-siriani.

5.4.1.2. *L'orientalizzante*

Il flusso di uomini e idee proveniente dal Mediterraneo orientale, con particolare riferimento alle ondate della colonizzazione intrapresa dalle città greche dall'VIII sec. a.C. in Italia meridionale e in Sicilia, introdusse fermenti nuovi e fecondi nella società etrusca, ancora in corso di strutturazione. Il livello culturale dell'Etruria consentì infatti la diffusione di stimoli e spunti, che vennero recepiti e rielaborati in modo

spesso autonomo, con dinamiche ed esiti che la ricerca ha cominciato a differenziare per fasi cronologiche e aree geografiche (B. d'Agostino); dall'Etruria vennero a loro volta trasmessi ad altre regioni dell'Italia. Luoghi naturali di incontro furono gli scali costieri, che in base agli scavi sinora effettuati risultano attivi solo dopo il 600 a.C. (Gravisca, Pyrgi): è probabile però che sin dalle epoche più antiche appositi spazi fossero deputati agli scambi e alla residenza dei mercanti e degli stranieri, secondo il modello del *port of trade* (K. Polanyi). I legami di ospitalità e solidarietà privilegiavano le relazioni individuali, come sembrano indicare il circuito dei doni cerimoniali, attestato dalle iscrizioni già nel VII sec. a.C. (M. Cristofani), o le alleanze commerciali, note per ora solo più tardi, all'epoca delle *tesserae hospitales* eburnee identificate a Roma e a Cartagine.

In Etruria meridionale e nel Lazio la connotazione guerriera per i personaggi maschili, esclusiva nella tarda età del Ferro, viene superata per divenire un segno di *status* dei principi, eredi delle *gentes* emerse in precedenza: nella loro cultura l'ideologia del convivio assume una preminenza sempre più netta, come indicano i sontuosi servizi potori in argento depositi nelle tombe Bernardini di Palestrina e Regolini-Galassi a Caere.

Come è noto, questi contesti hanno numerosi punti in comune tra loro e con altre sepolture principesche identificate nell'Italia centrale: i principi investivano il *surplus* delle proprie risorse nell'acquisizione di beni sontuari, per imitare il *way of life* in voga presso le corti della Ionia asiatica e del Vicino Oriente, basato sulla *tryphé* e sull'*habrosyne*. Di questi modelli, filtrati dai centri dell'interno -Hama e Zinçirli- e dagli *emporìa* della Siria -Al-Mina, Ras el Bassit, Tell Sukas- con il tramite di Cipro, furono veicolati in Occidente l'ideologia e gli attributi più immediati -i beni sontuari- e fu mutuato l'assetto monumentale delle residenze -palazzi e tombe. I puntuali confronti individuati per numerose classi di oggetti di lusso (ori, bronzi, avori, uova di struzzo, vetri) e per emergenze monumentali (tumuli, statuaria) hanno convinto già dalla metà degli anni Settanta numerosi studiosi a supporre che la diaspora degli artigiani orientali responsabili di queste produzioni, favorita dal crollo dell'impero assiro, raggiunse anche l'Occidente e l'Etruria. Il *corpus* iconografico formato nei fertili ambienti delle corti orientali (in specie egizia e assira) ispirò l'elaborazione di motivi nuovi, come ha dimostrato B.B. Shefton per un caratteristico trofeo floreale (*paradise flower*). Questi spunti vennero largamente impiegati nei beni di lusso che riproducevano i momenti qualificanti delle attività degli *aristoi*, come le coppe fenicio-cipriote in metalli preziosi. Questi e gli altri *keimelia*, ricercati anche in Occidente, venivano tesaurizzati prima di essere immessi nelle sepolture, in stretta analogia con i costumi propri delle società descritte nei poemi omerici (B. d'Agostino). La documentazione sinora nota indica infatti che i cimeli di provenienza orientale, quali i

calderoni su sostegno in lamina bronzea, nell'Italia medio-tirrenica erano deposti nei corredi tombali, mentre in Grecia venivano dedicati nei grandi santuari, in rispetto alle diverse norme ideologiche e religiose seguite nei due ambiti (I. Strøm).

Il costante progresso degli studi consente di ampliare il *range* delle produzioni, destinate non solo a *principes*, ma anche a *dominae*: il valore dei beni pertinenti al *mundus muliebris*, evidente da scoperte di vecchia data come il corredo da Tarquinia comprendente pure la situla egizia in faïence con il cartiglio del faraone Bocchoris (720-715 a.C.) e la *parure* aurea della principessa inumata nella tomba Regolini-Galassi a Caere, è stato confermato da recenti acquisizioni della ricerca. Da una tomba a fossa di Vulci proviene una pisside in frittta egiziana (un composto ottenuto da sabbia, carbonato di rame e altri minerali), prodotta nella seconda metà dell'VIII sec. a.C. in area nordsiriana (A. Rathje); a Caere è stata localizzata l'attività di artigiani orientali (siriani o fenici), che dalla seconda metà del VII sec. a.C. produssero portaunguenti e strumenti per la filatura in pasta vitrea con la tecnica del nucleo friabile, di tradizione mesopotamica (M. Martelli). A Vulci andrà localizzata una manifattura di reperti esotici quali le uova di struzzo, che in seguito a un complicato processo di lavorazione basato sull'intaglio e la pittura costituivano il corpo di raffinate *oinochoai* polimeriche: l'esemplare assemblato con ogni probabilità a Vulci e finito nella tomba 14 di Pitino di San Severino Marche (Mc) è integrato da un'ansa e un'imboccatura eburnee rivestite in lamina aurea. Alla responsabilità femminile era affidato l'intero ciclo di lavorazione della lana, con la quale venivano confezionati anche i tessuti preziosi e le vesti raffinate ricordate da Timeo di Tauromenio per il VI sec. a.C. (FGH 566 F 50), ma il cui rilievo nell'economia del VII sec. a.C. è esaltato dalla documentazione dell'Etruria padana, comprendente preziosi cimeli quali il tintinnabulo bronzeo dalla tomba degli Ori di Bologna e il trono ligneo con intagli da Verucchio (M. Torelli). Alle donne di ceto elevato era infine riservata la somministrazione del vino, come dichiarano le iscrizioni di possesso graffite sulle olle destinate a contenere la preziosa bevanda.

Nell'Etruria settentrionale viene invece affermato il modello sociale del guerriero di alto rango: i corredi funerari di Vetulonia comprendono una vasta gamma di armi, che a differenza delle panoplie in lamina dell'VIII sec. a.C. si prestano all'uso effettivo per essere in pesante bronzo fuso. Le fogge, spesso nuove, rimarranno in uso a lungo. A una bottega attiva nella prima metà del VII sec. a.C. si deve per esempio l'elaborazione dell'elmo a calotta con borchie, attestato a Vetulonia nelle deposizioni più significative del periodo (tombe del Duce, del Secondo Circolo delle Pellicce, della buca della Sagrona ecc.); le borchie, terminazioni dei ribattini destinati a trattenere l'imbotitura interna in pelle e vegetali palustri, incontrarono grande favore nel Piceno, dove rimasero in voga sino al VI sec. a.C. La concentrazione di armi nelle sepolture dei principi di Vetulonia e dell'Etruria settentrionale, che a giudicare

dall'immagine incisa sulla stele funeraria di Avele Feluske prosegue per l'intero arco del VII sec. a.C., è ancora da valutare a fondo; in linea di massima potrebbe riferirsi alla *virtus* bellica necessaria a questi *reguli* per difendere le risorse sulle quali basavano la propria ricchezza, con particolare riferimento ai giacimenti metalliferi.

Particolare importanza viene annessa alle forme monumentali delle sepolture. In Etruria meridionale le tombe a camera sono contenute entro giganteschi tumuli, che con diametri sino a 50-60 m costituiscono il vistoso *sema* del possesso della terra: il loro uso, destinato in origine a un singolo personaggio, viene in seguito esteso alla stirpe. Sembra fuori dubbio che la concezione del tumulo monumentale derivi dal Levante, forse dall'Anatolia; esclusive dell'Etruria sono invece la realizzazione di una crepidine litica e la decorazione esterna di questa, costituita da una successione di fasce e tori rilevati in progressivo ritiro verso l'alto. G. Colonna l'ha attribuita a un architetto attivo a Caere all'inizio del VII sec. a.C., proveniente forse dalla Siria settentrionale, l'unico ambiente che allo stato attuale delle conoscenze offra termini di confronto per questi elementi architettonici. L'architettura funeraria riflette gli spiccati caratteri originali dei singoli centri etruschi e le diverse soluzioni elaborate in ognuno per soddisfare le esigenze in materia di culti funerari: tipiche di Caere sono per esempio le rampe addossate ai tumuli, che permettevano di guadagnarne la sommità. A Tarquinia incontrò invece favore l'usanza, documentata a Salamina, di anteporre alle camere funerarie estesi piazzali a cielo aperto, che a Cipro erano riservati alla deposizione di cavalli e in Etruria alle cerimonie che accompagnavano le esequie.

Il desiderio di autorappresentazione (*Selbstdarstellung*) delle aristocrazie sollecitò l'origine di generi artistici del tutto nuovi in Occidente, come la pittura parietale e la statuaria monumentale, in voga nei palazzi delle corti orientali. A Caere ogni sepoltura monumentale della prima metà del VII sec. a.C. (tombe del Sorbo, Mengarelli, della Nave, degli Animali Dipinti, ecc.) viene impreziosita da dipinti parietali, le cui immagini, dominate dalle belve simbolo della morte esiziale, sottolineano la destinazione funeraria degli ambienti. Dal punto di vista tecnico il carattere sperimentale di queste antichissime testimonianze viene esplicitato dal mancato uso dell'intonaco, che ne ha ostacolato la conservazione, impedendo di apprezzarne le condizioni originarie.

Anche le origini della statuaria sono legate all'ideologia funeraria e ispirate al repertorio orientale: nel vestibolo della tomba delle Statue di Ceri (un minuscolo *pagus* del territorio di Caere) sono riprodotti due personaggi assisi in trono, due dignitari maschili (G. Colonna) o una coppia coniugale (Fr. Prayon), da considerare comunque gli antenati dei defunti, come insegnano anche le statuette fittili della tomba delle Cinque Sedie a Caere. Le statue di Ceri seguono a tal punto lo stile dell'arte nord-

siriana da farle attribuire a uno scultore proveniente da quell'area attivo attorno al 680 a.C., che avrebbe lasciato tracce della propria attività anche nelle monumentali stele funerarie di Felsina (G. Colonna). L'Etruria settentrionale conoscerà la diffusione della scultura nella generazione successiva, come insegnano le scoperte della coppia di statue a tutto tondo da Casale Marittimo nel territorio di Volterra (650 a.C. circa) e il ciclo scultoreo del tumulo della Pietrera a Vetulonia (630-620 a.C. circa). Dalla statuaria in pietra, che ritrae esclusivamente gli antenati, occorre distinguere le immagini che riproducono i defunti, documentate precocemente nei territori di Vulci e di Chiusi con le rispettive serie dei busti aniconici in lamina bronzea e dei canopi fittili, attestati ora anche in contesti risalenti con certezza al VII sec. a.C. grazie alle recenti scoperte nella necropoli di Tolle (G. Paolucci). Oltre che con il bronzo e l'argilla, la fisicità dei defunti veniva recuperata anche con materiali deperibili conservati solo di rado, come la testa forse femminile in legno di pero pervenuta alle Civiche Raccolte di Milano, attribuita a Vulci (Fr. Prayon). Queste immagini venivano utilizzate nelle cerimonie rituali che precedevano la deposizione delle salme nei sepolcri, articolate in numerose fasi, tra le quali particolare importanza assumono sin dal VII sec. a.C. il *Totenmahl* o pasto funebre, riprodotto sul cinerario da Montescudaio, e il compianto delle prefiche, al quale sono da riportare le statuette fittili della tomba Regolini Galassi e la più tarda fiancata di letto tufaceo da Cortona.

Il rango degli aristocratici è sottolineato dalle insegne del potere: le raccolte di questi cimeli, essenziali per definirne le caratteristiche, sono state appena avviate. I flabelli bronzei, adottati dall'Oriente in Etruria e da qui trasmessi al territorio a nord delle Alpi e alla Slovenia (P. Guldlager Bilde) lungo itinerari seguiti anche dai carrelli cultuali in bronzo (M. Guggisberg), dichiarano l'alto rango sociale di alcuni personaggi femminili, ai quali spettano anche le riproduzioni in pasta vitrea degli strumenti per la filatura. I modelli in lamina bronzea di troni, litui e scettri (noto nella tomba delle Statue di Ceri e da esemplari in metallo) sono appannaggio frequente, ma non esclusivo delle sepolture maschili; numerosi anche i carri a due ruote deposti in corredi funerari di pertinenza sia maschile sia femminile, comunque legati alla distinzione dello strato sociale. Gli scudi metallici e fittili deposti nelle sepolture acquistano in questo periodo la funzione, conservata sino all'età ellenistica, di indicatori del ruolo sociale. Di derivazione egea e di pertinenza rigorosamente maschile sono invece le asce, note in Etruria da modelli metallici e talora fittili; il manico ricurvo esibito da esemplari dell'area settentrionale contraddistingue anche la scure impugnata dal principe che compie una libagione, raffigurato sul minuscolo bronzetto a figura umana dedicato nel santuario di Cupramarittima (AP).

Meno note sono le residenze degli aristocratici, specie per la fase cronologica più antica: se possediamo dati sui palazzi di età tardo-orientalizzante e arcaica dei

potentati minori dell'interno, come Murlo sui colli senesi, non conosciamo ancora i modelli delle *regiae* degli *aristoi* sepolti nei tumuli monumentali dei grandi centri costieri, paragonabili grosso modo alle *long-houses*, le regge dell'età del bronzo; né soccorre il confronto con la Grecia e l'Anatolia, dove è noto un numero esiguo di residenze della società dei vivi e della comunità dei morti.

Per il momento non resta che immaginare le abitazioni etrusche sulla base della documentazione fornita dall'architettura funeraria, la cui sostanziale attendibilità è ribadita dai numerosi confronti istituibili tra le tombe ceretane della prima metà del VII sec. a.C. da un lato e le capanne intagliate sulla spalliera del trono di Verucchio dall'altro. Nel grande atrio rettangolare, previsto nella tomba della Capanna di Caere o nella casa I dell'acropoli di San Giovenale, venivano forse ricevuti i personaggi di rango minore, paragonabili ai *clientes* della società romana, la cui esistenza anche in epoca orientalizzante si ravvisa pure nella particolare disposizione delle tombe a tumulo nel Nuovo Recinto della necropoli della Banditaccia a Caere, forse il sepolcreto monumentale più vasto nel Mediterraneo per il VII-VI sec. a.C.: attorno ai grandi tumuli, talvolta disposti a coppie, si addensano fitti nuclei di tumuli minori, rispecchiando forse l'articolazione sociale della città dei vivi.

I nessi individuati tra la pianta quadrangolare porticata dei palazzi di tipo bitiliani, spettanti a personaggi di rango reale in Siria settentrionale e in Anatolia nell'VIII sec. a.C., con gli edifici di Murlo e di Acquarossa da un lato, e del Cancho Roano (Badajoz) nella penisola iberica dall'altro, indicano che i modi di vita orientali si diffusero nell'intero bacino del Mediterraneo: l'inserimento delle aristocrazie iberiche nelle rotte mediterranee già nel VII sec. a.C. è confermato da reperti quali il letto funerario con *appliques* bronzee di tradizione fenicia proveniente da Torrejón di Abajo (Cáceres). I contatti diretti o mediati tra ambiente locale e cultura fenicia in una regione così radicata all'interno del paese quale l'Estremadura spagnola si potrebbero forse mettere in relazione ai giacimenti feriferi del bacino di Merida, accessibile dalla costa tramite la valle del fiume Guadiana.

I modelli orientali vennero adattati alle differenti esigenze di ogni ambiente culturale; preminente nelle residenze etrusche risulta per esempio la funzione sacrale, evidente nell'edificio rettangolare inserito all'interno della corte di Murlo, a Acquarossa e nel palazzo-santuario di Montetosto presso Caere. Anche nell'edilizia domestica la valenza sacra assunse un ruolo di primo piano, come indica la decorazione fittile degli stessi edifici, che, sebbene risalente al periodo arcaico, è ancora strettamente legata alla figura del dinasta, connesso alla divinità con una concezione di stampo orientale. I lunghi fregi fittili, la cui successione ripeteva un medesimo soggetto in modo parossistico, esaltavano pubblicamente la figura aristocratica, con una forte carica ideologica (M. Torelli), derivata da modelli micro-asiatici (B. d'Agostino). L'afflusso

di beni e artigiani dal Mediterraneo orientale proseguirà ancora nel VI sec. a.C., come indica anche lo stringente confronto tra i bracciali di pasta vitrea con terminazioni auree da Monte Aùto (Vulci) e dal tumulo di Toptepe (Güre) in Lidia: ma il clima storico è del tutto diverso.

Le origini

Sull'età del Bronzo finale: F. DI GENNARO, *Protovillanoviano*, in *Enciclopedia dell'Arte Antica classica e orientale*. Secondo Supplemento 1971-1994 (Roma 1996), IV, 488-496. Per Veio e le sepolture di alto rango: *Le necropoli arcaiche di Veio*, a cura di G. BARTOLONI, Roma 1997, con particolare riferimento ai contributi di F. DELPINO e A. RATHJE; U. PUTZ, *Gesellschaftlicher Wandel in Mittelitalien im Spiegel villanovazeitlicher Prunkgräber*, in *Archäologische Untersuchungen zu den Beziehungen zwischen Altitalien und der Zone nordwärts der Alpen während der frühe Eisenzeit Alteuropas*. Ergebnisse eines Kolloquiums, Bonn 1998, 49-68 (incompleto); *Volterra. La tomba del Guerriero di Poggio alle Croci*, a cura di G. CATENI, Firenze 1998. Per i tripodi metallici: G. BIEG, *Studien zu griechischen und etruskischen Bronzekesseln und Stabdreifüßen archaischer Zeit*, Diss. Tübingen 1995. Per le datazioni calibrate con la dendrocronologia: A. M. BIETTI SESTIERI, *Italy in Europe in the Early Iron Age*, in *ProcPrehSoc* 63, 1997, 371-402 (= *L'Italia in Europa nella prima età del Ferro: una proposta di ricostruzione storica*, in *ArchCl* 50, 1998 [1999], 1-67). Per l'onomastica: G. COLONNA, *Nome gentilizio e società*, in *StEtr* 45, 1977, 176-192. Sulla pirateria tirrenica e sul passo di Eforo: M. TORELLI, *Il commercio greco in Etruria tra l'VIII e il VI secolo a.C.*, in *Il commercio greco nel Tirreno in età arcaica*. Atti del Seminario in memoria di Mario Napoli, Salerno 1982, 67-82 (= M. TORELLI, *La società etrusca. L'età arcaica, l'età classica*, Roma 1987, 145-160); M. CRISTOFANI, *Nuovi spunti sul tema della talassocrazia*, in *Xenia* 8, 1984, 3-5 (= *Saggi di storia etrusca arcaica*, Roma 1987, 51-53); F. CORDANO, *Antiche fondazioni greche*, Palermo 1986, 28-48.

Per i bronzi nuragici: F. LO SCHIAVO, D. RIDGWAY, *La Sardegna e il Mediterraneo occidentale allo scorcio del II millennio*, in *La Sardegna nel Mediterraneo tra il secondo e il primo millennio a.C.* Atti del II convegno di studi, Cagliari 1987, 392-400.

Per la presenza fenicia: M. MARTELLI, *I Fenici e la questione orientalizzante in Italia*, in *Atti del II Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici*, Roma 1991, 1049-1072; M. BOTTO, *Anfore fenicie dai contesti indigeni del Latium Vetus nel periodo orientalizzante*, in *RivStFen* 21, Suppl. 1993, 15-27; M. BOTTO, *I commerci fenici nel Tirreno centrale: conoscenze, problemi e prospettive*, in *I Fenici: ieri, oggi domani. Ricerche, scoperte, progetti*, Roma 1995, 43-53; G.M. MARKOE, *In Pursuit of*

Silver: Phoenicians in central Italy, in *HamBeitr* 19-20, 1992-1993 [1996], 11-31.

Per la nozione di interesse: M. HUDSON, *Did the Phoenicians introduce the Idea of interest to Greece and Italy- and if so, when?* in *Greece between East and West: 10th-8th Centuries BC*, ed. G. KOPCKE, I. TOKUMARU, Mainz am Rhein 1992, 128-143.

Banchetto: M. CRISTOFANI, *Il banchetto in Etruria*, in *L'alimentazione nel mondo antico. Gli Etruschi*, catalogo della mostra, a cura di G. BARBIERI, Roma 1987, 123-132; A. RATHJE, *The Adoption of the Homeric Banquet in Central Italy in the Orientalizing Period*, in *Symptica. A Symposium on the Symposion*, ed. O. MURRAY, Oxford 1990, 279-288; A. RATHJE, *Il banchetto in Italia centrale: quale stile di vita?*, in *In vino veritas*, ed. O. MURRAY, M. TECUSAN, London 1995, 167-175. Mortai litici e fittili: M. BOTTO, *Tripodi siriani e tripodi fenici dal Latium Vetus e dall'Etruria meridionale*, in *La ceramica fenicia di Sardegna*. Atti del I Congresso Internazionale sulcitano, in stampa. Cerimonia del marzeah: M. MENICETTI, *Il vino dei principes: aspetti iconografici*, in *Ostraka*, in stampa. Grattuge: D. RIDGWAY, *Nestor's cup and the Etruscans*, in *OxJournArch* 16, 1997, 325-344; in area egea si aggiungano almeno Efeso, Mileto (inediti) e Samos (PH. BRIZE, *Archaische Bronzevotive aus dem Heraion von Samos*, in *Scienze dell'Antichità* 3-4, 1989-1990 [1991]), 323, Abb. 3).

Mobilità geografica: A. DE SANTIS, *Contatti fra Etruria e Lazio antico alla fine dell'VIII sec. a.C.: la tomba di Guerriero di Osteria dell'Osa*, in *Settlement and Economy in Italy 1500 BC - AD 1500*. Papers of the Fifth Conference of Italian Archaeology, ed. N. CHRISTIE, Oxford 1995, 365-375; G. COLONNA, *Etruschi a Pithecusa nell'orientalizzante antico*, in *L'incidenza dell'antico*. Studi in memoria di Ettore Lepore I, ed. A. STORCHI MARINO, Napoli 1995, 325-342.

Deposito votivo della Banditella: V. D'ERCOLE, F. TRUCCO, *Canino (Viterbo). Località Banditella. Un luogo di culto all'aperto presso Vulci*, in *BARcheologia* 13-15, 1992 [1995], 77-84; V. D'ERCOLE, F. TRUCCO, *Nuove acquisizioni sulla protostoria dell'Etruria meridionale*, in *Settlement and Economy in Italy 1500 BC - AD 1500*. Papers of the Fifth Conference of Italian Archaeology, ed. N. CHRISTIE, Oxford 1995, 348-351. Sui cavalli votivi in Grecia: J.-L. ZIMMERMANN, *Les chevaux de bronze dans l'art géométrique grec*, Mayence 1989.

L'orientalizzante

Aristocrazie etrusche: *Aspetti delle aristocrazie fra VIII e VII sec. a.C.*, in *Opus* 3, 1984; M. CRISTOFANI, M. MARTELLI, *Lo stile del potere e i beni di prestigio*, in *Storia d'Europa II.2 (Preistoria e antichità)*, a cura di J. GUILAINE, S. SETTIS, Torino 1994, 1147-1166; FR.-W. v. HASE, *Ägäische, griechische und vorderorientalische Einflüsse auf das tyrrhenische Mittelitalien*, in *Beiträge zur Urnenfelderzeit nördlich und südlich der Alpen. Ergebnisse eines Kolloquiums* (RGZM Monographien 35), Bonn 1995, 239-

285; M. MARTELLI, *Circolazione dei beni sontuari e stile del potere nell'orientalizzante*, in *Viaggi e commerci nell'antichità*, a cura di B.M. GIANNATTASIO, Genova 1995, 9-26; *Interactions in the Iron Age: Phoenicians, Greeks and the indigenous Peoples of the western Mediterranean*, Akten des internationalen Kolloquiums, in *HamBeitr* 19-20, 1992-1993 [1996]; H.C. WINTHER, *Princely Tombs of the Orientalizing Period in Etruria and Latium Vetus*, in *Urbanization in the Mediterranean in the ninth to sixth centuries BC* (Acta Hyperborea 7), Copenhagen 1997, p. 423-446; B. D'AGOSTINO, *I principi dell'Etruria tirrenica in epoca orientalizzante*, in *Les princes de la protohistoire et l'émergence de l'état*, Actes de la table ronde internationale, Naples-Rome 1999, 81-88. Aristocrazie italiche: M. TORELLI, *Le popolazioni dell'Italia antica: società e forme del potere*, in *Storia di Roma I* (Roma in Italia), Torino 1988, p. 53-76; M. CRISTOFANI, *Italica, arte*, in *EAA Secondo Suppl. III*, 1995, 136-147; A. BOTTINI, *Principi e re dell'Italia meridionale arcaica*, in *Les princes de la protohistoire et l'émergence de l'état*, Actes de la table ronde internationale, Naples-Rome 1999, 89-96. Ideologia funeraria e concezioni etiche: B. D'AGOSTINO, *Tombe «principesche» dell'orientalizzante antico da Pontecagnano*, *MALinc* s. misc. II.1 (1977); N. SPIVEY, *Ajax in Etruria*, in *Omaggio a Paola Zancani Montuoro*. Atti del convegno, *AttiMemMagnaGrecia* 3 s., 1, 1992, 233-242. Doni cerimoniali: M. CRISTOFANI, *Il «dono» nell'Etruria arcaica*, in *ParPass* 30, 1975, 132-152; M. CRISTOFANI, *Iscrizioni e beni sontuari*, in *Opus* 3, 1984, 319-324. Tesserae hospitales: G. MESSINEO, *Tesserae hospitales?*, in *Xenia* 5, 1983, 3-4.

Architettura domestica: M. TORELLI, in *Case e palazzi d'Etruria*, a cura di S. STOPPONI, Milano 1985, 21-32; G. COLONNA, *Architettura e urbanistica*, in *Rasenna. Storia e civiltà degli Etruschi*, Milano 1986, 373-530; FR. PRAYON, *Ostmediterrane Einflüsse auf der Beginn der Monumentalarchitektur in Etrurien?*, in *Jahrbuch RGZM* 37, 1990 [1995], 501-519. Architettura funeraria: A. ZIFFERERO, *Forme di possesso della terra e tumuli orientalizzanti nell'Italia centrale tirrenica*, in *The Archaeology of Power*. Papers of the Fourth Conference in Italian Archaeology, ed. E. HERRING, R. WHITEHOUSE, J. WILKINS, Londra 1991, 107-134; A. NASO, *Osservazioni sull'origine dei tumuli monumentali nell'Italia centrale*, in *OpRom* 20, 1996, 69-85; A. NASO, *I tumuli monumentali in Etruria meridionale: caratteri propri e possibili ascendenze orientali*, in *Archäologische Untersuchungen zu den Beziehungen zwischen Altitalien und der Zone nordwärts der Alpen während der frühe Eisenzeit Alteuropas*, Ergebnisse eines Kolloquiums, Bonn 1998, 117-157. Statuaria: G. COLONNA, FR.-W. V.HASE, *Alle origini della statuaria etrusca: la tomba delle Statue presso Ceri*, in *StEtr* 52, 1984 [1986], 13-59; I. STRØM, in *Le necropoli arcaiche di Veio*, a cura di G. BARTOLONI, Roma 1997, 245-247, fig. 1; FR. PRAYON, *Die Anfänge großformatiger Plastik in Etrurien*, in *Archäologische Untersuchungen zu den Beziehungen zwischen Altitalien und der*

Zone nordwärts der Alpen während der frühe Eisenzeit Alteuropas, Ergebnisse eines Kolloquiums, Bonn 1998, 191-207; *Principi guerrieri. La necropoli etrusca di Casale Marittimo*, a cura di A.M. ESPOSITO, Milano 1999; G. PAOLUCCI, *Prime considerazioni sulla necropoli di Tolle*, in *AnnFaina* 7, in stampa; Pittura parietale: A. NASO, *Alle origini della pittura etrusca: decorazione parietale e architettura funeraria in Etruria meridionale nel VII sec. a.C.*, in *Jahrbuch RGZM* 37, 1990 [1995], 439-499.

Orientalia in Grecia: I. STRØM, *Evidence from the Sanctuaries*, in *Greece between East and West: 10th-8th Centuries BC*, ed. G. KOPCKE, I. TOKUMARU, Mainz am Rhein 1992, 46-60; M. MARTELLI, *Il prestigio del Levante*, in *Storia d'Europa II.2 (Preistoria e antichità)*, a cura di J. GUILAINE, S. SETTIS, Torino 1994, 1149-1153; J.C. WALDBAUM, *Early Greek Contacts with the Southern Levant, ca. 1000-600 B.C. The Eastern Perspective*, in *BASOR* 29.3, 1994, p. 53-66.

Orientalia e orientali in Italia: A. RATHJE, *Oriental Imports in Etruria in the Eight and Seventh Centuries B.C.: Their Origin and Implications*, in *Italy Before the Romans. The Iron Age, Orientalizing and Etruscan Periods*, ed. D. e F.R. RIDGWAY, London, New York, San Francisco 1979, 145-185; A. RATHJE, *I keimelia orientali*, in *Opus* 3, 1984, 341-354; A. RATHJE, *Five Ostrich Eggs from Vulci*, in *Italian Iron Age Artefacts in the British Museum. Papers of the 6th British Museum Classical Colloquium*, ed. J. SWADDLING, London 1986, 397-404; B.B. SHEFTON, *The Paradise Flower; a 'Court Style' Phoenician Ornament: its History in Cyprus and the Central and Western Mediterranean*, in *Cyprus and the East Mediterranean in the Iron Age. Papers of 7th BM Classical Colloquium*, ed. V. TATTON BROWN, London 1989, 97-117; A. RATHJE, *An exotic Piece from Vulci: the Egyptian Blue Pyxis in Berlin*, in *Stips votiva. Papers presented to C.M. Stibbe*, Amsterdam 1991, 171-175; M. MARTELLI, *Sulla produzione di vetri orientalizzanti*, in *Tyrrhenoi philotechnoi. Atti della giornata di studio*, a cura di M. MARTELLI, Roma 1994, 75-98; F.-W. v. HASE, *The ceremonial Jewellery from the Regolini-Galassi Tomb at Cerveteri. Some Ideas concerning the Workshop*, in *Prehistoric Gold in Europe. Mines, Metallurgy and Manufacture (NATO ASI Series, Serie E, vol. 280)*, ed. G. MORTEANI, J.P. NORTHOVER, Dordrecht, Boston, London 1995, p. 533-559; M. MARTELLI, *Bronzi ciprioti dall'Etruria*, in *Studi in memoria di Lucia Guerrini (StMisc 30)*, a cura di M.G. PICOZZI e F. CARINCI, Roma 1996, 47-60; FR. PRAYON, *Phöniker und Etrusker. Zur Goldlaminiierung in der frühetruskischen Kunst*, in R. ROLLE, K. SCHMIDT (Hrsg.), *Archäologische Studien in Kontaktzonen der antiken Welt*, Göttingen 1998, 329-341.

Flabelli: P. GULDLAGER BILDE, *Ritual and Power: The Fan as a Sign of Rank in Central Italian Society*, in *AnRom* 22, 1994, 7-34. Carrelli culturali: M. GUGGISBERG, *Eine Reise von Knossos nach Strettweg. Tiergefäße und Kesselwagen als Ausdruck religiöser Kontakte zwischen der Ägais und Mitteleuropa im frühen 1. Jahrtausend v.*

Chr., in *AA* 1996, 175-195; M. EGG, *Das hallstattzeitliche Fürstengrab von Strettweg bei Judenburg in der Obersteiermark*, RGZM Monographien 37, Mainz am Rhein 1996. Carri: *Carri da guerra e principi etruschi*, catalogo della mostra, a cura di A. EMILIOZZI, Roma 1997. Scudi: G. BARTOLONI, A. DE SANTIS, *La deposizione di scudi nelle tombe di VIII e VII secolo a.C. nell'Italia centrale tirrenica*, in *Preistoria e protostoria in Etruria*. Atti del Secondo Incontro di Studi, a cura di N. NEGRONI CATAACCHIO, Milano 1995, 277-290. Trono di Verucchio: M. TORELLI, "Domiseda, lanifica, univira". *Il trono di Verucchio e il ruolo e l'immagine della donna tra arcaismo e repubblica*, in M. TORELLI, *Il rango, il rito e l'immagine. Alle origini della rappresentazione storica romana*, Milano 1997, 52-86.

Ceramiche dipinte: P. KRANZ, *Zu den Anfängen der Vasenmalerei in Caere*, in *NAC* 27, 1998, 13-45. Fregi fittili: B. D'AGOSTINO, *Dal palazzo alla tomba. Percorsi della imagerie etrusca arcaica*, in *ArchCl* 43.1, 1991 [1992], 223-235 (= B. D'AGOSTINO, L. CERCHIAI, *Il mare, la morte, l'amore. Gli Etruschi, i Greci e l'immagine*, Roma 1999, 3-12); M. TORELLI, *I fregi figurati delle regiae latine ed etrusche. Immaginario del potere arcaico*, in *Ostraka* I.2, 1992, 249-274 (= M. TORELLI, *Il rango, il rito e l'immagine. Alle origini della rappresentazione storica romana*, Milano 1997, 87-121).

Penisola iberica: M. ALMAGRO GORBEA ET ALII, *Cancho Roano. Un palacio orientalizante en la Península Ibérica*, in *MadrMitt* 31, 1990, 251-308; V.M. GUERRERO, *El palacio-santuario de Cancho-Roano (Badajoz) y la comercialización de ánforas fenicias indígenas*, in *RivStFen* 19.1, 1991, 49-82; A. RUIZ, *Los príncipes iberos: procesos económicos y sociales*, in *Los Iberos, príncipes de Occidente*, Congreso Internacional, Madrid 1996, 289-300; A. RUIZ, *Orígen y desarrollo de la aristocracia en época ibérica, en el alto Valle del Guadalquivir*, in *Les princes de la protohistoire et l'émergence de l'état*, Actes de la table ronde internationale, Naples-Rome 1999, 97-106; J. JIMÉNEZ ÁVILA, *El lecho funerario de época orientalizante de «El Torrejón de Abajo» (Cáceres)*, in *MadrMitt* 39, 1998, p. 67-98. Bracciali in pasta vitrea con terminazioni auree: I. ÖZGEN, J. ÖZTÜRK, *Heritage recovered. The Lydian Treasure*, Istanbul 1996, 52, 160-161, n. 111 (del terzo quarto del VI sec. a.C.).

5.4.2. Écriture, bucchero, royauté

J.-P. THULLIER

5.4.2.1. *Pour un « vrai » VII^e siècle étrusque, de 700 à 600 avant notre ère ?*

Parler du VII^e siècle avant notre ère en Etrurie, c'est apparemment renvoyer pour cette civilisation à la période dite orientalisante : mais celle-ci, sans même s'interroger

sur les spécificités locales qu'il est toujours obligatoire d'envisager pour cette région, déborde en fait sur la fin du VIII^e, vers 720 et le début du VI^e, autour de 580. Une approximation qui n'a certes rien de dramatique, mais on peut pourtant s'approcher sans grandes difficultés encore plus près des strictes limites du siècle. Il y a peu de temps, 700 était déjà un jalon essentiel dans le monde étrusque, puisque c'est alors que les Etrusques commençaient à écrire : et on va voir toute l'importance de ce phénomène qui n'a pas été sans influence sur notre propre alphabet¹⁶².

Mais depuis 2006, nous savons que la peinture funéraire étrusque monumentale prend aussi son envol dès cette date : la mise au jour à Véies de la Tombe dite des Lions Rugissants a fait remonter en effet d'une vingtaine d'années l'apparition de cette technique de décoration, qui trouvera son épanouissement à Tarquinia surtout autour des années 500, pour devenir en quelque sorte le principal attrait touristique de l'Etrurie¹⁶³. Jusqu'alors, c'était toujours Véies, avec la Tombe des Anatre, des Canards, datée des années 680-670, qui marquait les grands débuts de cet art de la peinture funéraire, juste avant qu'elle ne soit aussi utilisée dans les chambres de certains tumulus de Caéré, dans un état de conservation presque toujours médiocre aujourd'hui. Écriture, peinture naissent donc en Etrurie presque au même moment, et précisément en 700. Cela n'a sans doute rien de surprenant, vu la proximité de ces deux techniques, et les hellénistes savent depuis toujours que le verbe « graphein » s'emploie aussi bien pour la peinture que pour l'écriture à proprement parler : c'est le verbe par excellence dans les signatures de « peintres » sur les vases attiques à figures.

Comme cela a été bien montré par G. Colonna ou F. Boitani, l'inventrice de la tombe, c'est la technique dite de la *pictura linearis*, selon l'expression de Pline l'Ancien (*HN*, 35, 16), de la ligne de contour, qui est ici mise en œuvre : et les premiers éditeurs de s'interroger sur la « formation » de ces premiers peintres qui pourraient en effet être des peintres de vases passant alors à un stade différent, « supérieur », celui de la peinture murale. Cette dernière découverte confirme en tout cas de façon éclatante la puissance et le développement de Véies dès le début du VII^e siècle, et l'on comprend bien que le conflit avec sa voisine romaine ne pouvait tarder, même s'il ne trouvera son épilogue que trois siècles après. On ne peut qu'évoquer ici le décor figuré utilisant le noir, le rouge et le jaune pour deux séries d'animaux : les lions à la gueule ouverte qui ont donné son nom à la tombe, et qui, par leur aspect terrifiant, renvoient sans doute à la mort, et les oiseaux aquatiques, symboles d'un voyage vers les Enfers (?).

Il n'y a donc aucune difficulté pour illustrer en Etrurie cette année 700, mais en

162. Pour la présentation d'ensemble de cette période orientalisante en Etrurie, nous renvoyons à la synthèse faite ici-même par A. Naso : nous nous contenterons pour notre part de développer les trois points indiqués en titre.

163. Voir par exemple BOITANI 2007, p. 30-33.

est-il de même pour 600 ? Là, c'est une date qui nous renvoie plutôt à priori à la Grèce, avec bien évidemment la fondation de Marseille. Uniquement à la Grèce ? Non, car la Rome des Tarquins, ces rois étrusques de l'Urbs, n'est pas restée à l'écart de cette histoire. A en croire l'historien Justin (43, 4), qui écrivait au III^e siècle de notre ère, il y aurait eu en effet une rencontre des plus amicales, sous le règne de Tarquin l'Ancien, entre la jeunesse phocéenne en route pour Massalia, et les Romains déjà présents à l'embouchure du Tibre, sur le site qui sera celui d'Ostie¹⁶⁴. Une rencontre qui serait le premier témoignage de la grande amitié entre Marseille et Rome, mais qui soulève le vaste problème des origines d'Ostie. En tout cas, les Romains de Tarquin ne devaient pas être les seuls sur ces côtes tyrrhéniennes : sans parler des échanges commerciaux, la grande rivale de l'Urbs, Véies, ne lui laissait certainement pas exploiter le précieux sel à sa guise. On sait que par la suite, le sel, ce « pétrole de l'Antiquité », sera à l'origine de plusieurs guerres entre les deux cités, et qu'il fera peut-être bien en définitive la fortune de Rome, comme il fera encore plus récemment celle de Venise.

5.4.2.2. *De l'écriture*

L'adoption de l'écriture est fondamentale puisqu'elle fait passer les Etrusques de la protohistoire à l'histoire. A la fin du VIII^e s., les Etrusques adoptent un alphabet grec, dit rouge ou occidental, qui est celui des premiers colons eubéens venus s'installer vers 770 dans les îles Pithécousses, puis fonder Cumes au milieu du VII^e s. au nord du golfe de Naples¹⁶⁵. Ces colons venus en particulier de Chalcis recherchent dans le bassin occidental de la Méditerranée non seulement de riches terres agricoles mais surtout des métaux, et d'abord le fer de l'île d'Elbe et les autres métaux du district minier qui va de Populonia à Vétulonia : le fait que l'on ait découvert au cours des fouilles menées à Ischia de l'hématite provenant directement de l'île d'Elbe est tout à fait révélateur, et on comprend alors pourquoi ces tout premiers colons grecs ont poussé leur voyage aussi loin vers le nord, en suivant les côtes italiennes. Ils voulaient en effet s'approcher au plus près de cette zone si riche en métaux –les autres colonies grecques de ce qui va devenir la Grande Grèce sont en effet fondées plus au sud– mais les Etrusques tenaient déjà suffisamment leur territoire pour qu'il ne fût pas question pour des étrangers d'aller encore plus loin. Et ce seul point suffirait, si besoin était, à éliminer la théorie d'une arrivée tardive en Italie d'un « peuple » étrusque vers 700 avant notre ère, comme on l'a parfois suggéré en s'appuyant, de manière tout aussi superficielle et abrupte, sur un changement de rite funéraire à cette date : et si des Etrusques étaient alors passés dans le détroit de Sicile, on en aurait certainement conservé le témoignage.

164. Zevi 1996, p. 87-88.

165. Pour une présentation générale de cette question, voir par exemple Briquel 2004, p. 192-208 ; Thullier 2006, p. 37-57.

Pour des raisons sans doute essentiellement commerciales, les échanges avec les Eubéens s'intensifiaient comme on le voit par les trouvailles de céramique, les Etrusques éprouvent donc le besoin de passer de l'oralité à l'écriture, comme l'écrit G. Colonna¹⁶⁶. On a aussi évoqué le rôle qu'ont pu jouer des prêtres et certains sanctuaires dans un tel processus. Toujours est-il que les Etrusques mènent à bien cette opération après un demi-siècle de contacts avec ces Eubéens, temps bien nécessaire pour réussir un tel passage qui implique l'existence d'individus bilingues des deux côtés. On constate en tout cas dès l'adoption de ce nouvel instrument et son adaptation à une langue très différente un véritable engouement du peuple toscan pour l'écriture. Les Etrusques se mettent à écrire vers 700 et commencent tout de suite à écrire beaucoup, si on les compare à d'autres peuples contemporains. Si la « doyenne » des inscriptions (*ET. Ta.3.1*)¹⁶⁷, gravée sur une kotylè protocorinthienne, est originaire de Tarquinia (Poggio del Cavaluccio), c'est alors Caeré qui fournit presque la moitié des inscriptions étrusques du VIIe siècle, celles-ci atteignant presque la centaine : sans surprise, Chiusi, Tarquinia, Vulci et Véies forment ensuite les gros contingents de ces textes les plus anciens. On pourrait d'ailleurs noter que cet intérêt étrusque pour l'écriture ne se dément pas par la suite, et que, même si cela paraît surprenant, le corpus épigraphique étrusque est bien supérieur à celui de Rome, si l'on prend bien sûr la seule période de comparaison possible, les inscriptions étrusques disparaissant au début de l'Empire : entre 700 et le changement d'ère, on connaît en effet environ 3000 inscriptions latines, cependant que l'Etrurie peut en offrir largement plus de 10000. C'est donc bien le corpus épigraphique le plus important de l'Italie ancienne.

Plus surprenant peut-être, les deux « provinces » de l'Etrurie ne sont pas en reste avec des inscriptions également du VIIe siècle et pour certaines d'entre elles assez longues. Pour l'Etrurie padane, on connaît en effet l'inscription gravée sur une amphorette en impasto de la fin du VIIe qui provient de la nécropole Melenzani de Bologne et qui nous fournit même le nom du support, avec le mot *zavenuza*, diminutif de *zavena* qui correspond en effet à « amphore ». Et au nord-ouest de Bologne, entre Parme et Modène, deux cippes-colonnes trouvés à Rubiera et ornés de frises d'animaux appartenant au répertoire orientalisant portent des inscriptions de la fin du VIIe s. également, sur lesquelles figure même le terme de *zilath*¹⁶⁸ : ce mot qui apparaît surtout dans des textes nettement plus tardifs pour désigner un magistrat « républicain » de haut niveau doit renvoyer ici sans doute à un chef militaire qui pouvait aussi bien entendu être doté de pouvoirs politiques –le terme latin de *praetor* donnant là un bon parallèle.

166. « una tipica fase di transizione : dalla protostoria alla storia, dall'oralità alla scrittura, dalla « protocittà » alla città arcaica. » (COLONNA 2000, p. 55).

167. *ET* = H. Rix et al., *Etruskische Texte*, ed. minor, Tübingen, 1991.

168. DE SIMONE 1992.

Si dans les siècles suivants, et à vrai dire surtout à l'époque hellénistique – le cas d'Orvieto à l'époque archaïque reste exceptionnel – la grande majorité de ces inscriptions étrusques sera composée d'épithètes, renvoyant à des milieux sociaux divers, ce n'est pas le cas au VII^e

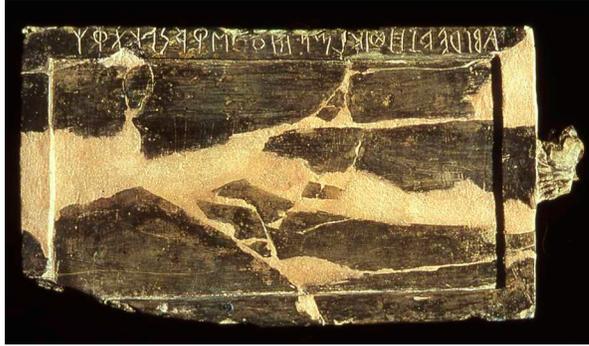


Fig. 32 - Tablette à écrire de Marsiliana d'Albegna

siècle où l'épigraphie est réservée assez nettement à cette aristocratie que décrit A. Naso : cette caste dont la richesse et la domination s'expriment d'abord à travers ces orgueilleux tumulus qui écrasent le paysage . La maîtrise de l'écriture et la possession des instruments liés à celle-ci ont alors une signification idéologique très marquée : le cas le plus frappant est celui de la tablette à écrire en ivoire de Marsiliana d'Albegna (Fig. 32) , mise au jour avec tout un petit « nécessaire à écrire » (stylets, raclours également en ivoire) et d'autres objets précieux dans une tombe à fosse appelée justement le « Cercle des Ivoires » et datée des années 675-650 avant notre ère (nécropole de Banditella). En-dehors même du mobilier funéraire, le matériau utilisé pour ces objets est révélateur du statut de son propriétaire. Il en est de même pour un « encrier » en bucchero, plus récent de quelques décennies, et découvert dans un grand tumulus de la nécropole du Sorbo à Cerveteri (Fig. 33) : même si l'interprétation de ce vase allongé comme un encrier est aujourd'hui remise en cause, le fait qu'il porte gravés sur ses parois un syllabaire et un alphabet montre là encore toute l'importance que le riche titulaire de cette tombe accordait à l'écriture dans le dernier quart du VII^e siècle¹⁶⁹. Plus tard, lorsque l'écriture se sera largement diffusée en Etrurie, comme nous l'avons indiqué plus haut, le scribe étrusque gardera un statut social de haut niveau qui est comme un écho de cette valorisation de l'écrit à l'époque orientalisante : c'est un fait que G. Colonna a bien mis en évidence à partir d'un



Fig. 33 - «Encrier» de Cerveteri

169. Voir *Principi Etruschi*, p. 318-320.

texte de Tite-Live (2,12) et d'un relief archaïque de Chiusi mettant sur le même plan roi ou magistrats d'un côté, scribe au diptyque de l'autre, tous ces personnages étant vêtus d'identique façon (*scriba cum rege sedens pari fere ornatu*, selon l'expression de l'historien latin en 2,12,7)¹⁷⁰.

Quant aux inscriptions elles-mêmes, au VIIe siècle elles ne sont donc pas funéraires, mais elles sont surtout utilisées pour apposer des marques de propriété, et parfois dans le cadre d'échanges aristocratiques : elles traduisent souvent alors les dons d'objets précieux entre grandes familles. Comme inscriptions de propriété, on peut par exemple citer ce calice du Louvre datant des années 670, sur lequel D. Briquel a reconnu récemment le texte « mi laucies mezenties », ce dernier mot évoquant le nom de Mézence, l'affreux roi mythique de Caeré, la ville où a été précisément produite la coupe en question¹⁷¹. Mais c'est parfois tout un service à vin, si important dans l'idéologie aristocratique, qui porte la marque de son propriétaire : ainsi à Cerveteri toujours, ce sont un calice d'impasto et deux oenochoés italo-géométriques peintes (*qutum*), datées de la seconde moitié du VIIe siècle, qui sont gravés au nom de la famille « Karkana »¹⁷².

Dans cette société princière, la pratique du don et du contre-don est un moment essentiel des relations¹⁷³. Le plus bel exemple de ces coutumes est fourni sans aucun doute par la fibule « a drago » en or de Castelluccio di Pienza, près de Chiusi, conservée aujourd'hui au Louvre après être passée évidemment par la collection Campana. Son caractère exceptionnel vient de ce qu'elle porte une inscription réalisée grâce à la technique de la granulation, ce qui a aussi conduit à la disparition de petites boules d'or et partant à beaucoup de difficultés de lecture... Mais, après de nombreuses hésitations, on pense lire aujourd'hui le texte suivant sur cette fibule de la fin du VIIe siècle : « mi arathia velavesnas zamathi mamurke mulvenike tursikina ». Inscription « parlante » où l'objet déclarerait donc : « je suis la fibule (ou l'or) d'Arath Velavesna. Mamurke Tursikina m'a offert (à lui).¹⁷⁴ » On abandonne en effet l'idée longtemps défendue qu'un des personnages pourrait être l'artisan de cette précieuse fibule : le fait que les deux aient prénom et nom ne s'accorde guère avec cette hypothèse pour cette date en tout cas – et c'est l'occasion de rappeler que cette appellation bimembre, avec un prénom et un nom de famille, ce système gentilice, qui nous paraît aujourd'hui si banal, nous le devons sans doute aux Etrusques qui nous le révèlent dès le VIIe siècle. Quant à la fibule, dont la valeur est incontestable, elle aurait donc été l'objet d'un

170. COLONNA 1976, p. 187 sq. Pour un nouvel exemple de scribe sur un relief clusien, J.-P. THULLIER 1997, p. 243-260.

171. BRIQUEL 1999, p. 26 et 84.

172. Cf. par exemple PALLOTTINO 1968, n° 63 : « mi qutum karkanas » (le mot étrusque *qutum* renvoyant bien sûr au grec *kothon*).

173. CRISTOFANI 1975. Cf. en dernier lieu BRIQUEL 2008, p. 126 : « Les nobles Toscans procédaient à des échanges ostentatoires de cadeaux, que l'inscription sur l'objet venait commémorer. Il y a là en effet une signification sociale de l'écriture, qui en fait une marque de prestige, utilisée par ces princes comme connotant leur rôle dans la société. »

174. SASSATELLI dans *Principi Etruschi*, p. 315-316 (n° 439 du catalogue).

don entre membres éminents de deux familles aristocratiques : l'un d'eux, Tursikina, porte même le nom (en latin) du peuple étrusque lui-même dont c'est la mention la plus ancienne.

5.4.2.3. *Du bucchero*

La liaison entre l'écriture et cette céramique « nationale » des Etrusques apparaît évidente lorsqu'on regarde les premières inscriptions et graffiti étrusques qui sont en effet souvent portés sur des vases en bucchero (on cite plus de 70 exemples)¹⁷⁵. Le bucchero est donc un des supports privilégiés de l'écriture à ses débuts et on ne peut que constater la quasi concomitance de leur apparition : le bucchero est en effet connu dès les débuts de ce qu'on appelle l'orientalisant moyen, autour de 680, et si Cerveteri est sans doute la cité qui voit les tout premiers exemplaires, les fouilles récentes montrent bien que Tarquinia et Véies ne sont pas longtemps en reste : là aussi les trois cités d'Etrurie méridionale sont à la pointe du combat.

La thèse de doctorat d'Etat qu'a consacrée Jean Gran Aymerich à cette catégorie de vases si typiquement étrusques, et dont on attend la publication, permet de faire le point sur ces « vases noirs », ou de terre noire, comme on les appelés pendant longtemps avant de leur appliquer à la fin du XIXe siècle ce terme de bucchero curieusement emprunté à l'espagnol¹⁷⁶. Il s'agit de vases tournés, noirs ou gris à cœur, finement lustrés, sans vernis ni peinture. Le technique de fabrication de ces vases noirs qui, du fait même de leur couleur, ont beaucoup intrigué et qui ont peut être aussi un peu contribué au « mystère » étrusque, est aujourd'hui assez bien connue : le bucchero est obtenu grâce à une préparation soignée de l'argile et surtout à un procédé de cuisson réductrice à température basse, avec fumigation et imprégnation d'éléments carbonneux dans la pâte. La phase de polissage est très importante, et viennent ensuite les diverses techniques de décor, parmi lesquelles on peut par exemple citer le recours à la roulette et au sceau-cylindre, ce dernier étant surtout utilisé vers la fin du VIIe siècle.

Les tout premiers exemplaires sont parmi les plus beaux pour ce qui est de la pureté de l'argile et du brillant des surfaces : ils font partie du bucchero dit sottile qui sera remplacé plus tard par le bucchero pesante plus grossier et donnant lieu à des productions standardisées –premier exemple de ce type de production pour la céramique de Méditerranée occidentale avant la céramique « campanienne » et la céramique arétine. Reprenant en partie les formes de l'impasto villanovien (amphores à spirale, canthares) mais empruntant aussi beaucoup à la Grèce (la kotylé protocorinthienne) et à l'Orient (certaines oenochoés) pour celles-ci et les décors, les plus anciennes productions de bucchero sont en fait des vases de prestige qui

175. BAGNASCO GIANNI 1996.

176. On pourra aussi se reporter aux deux articles suivants de GRAN AYMERICH 1995, p. 45-76.

se retrouvent dans toutes les tombes princières du deuxième quart du VIIe siècle comme la célèbre tombe Regolini-Galassi de Caeré, exposée aujourd'hui au musée Grégorien Etrusque du Vatican. Par leur aspect brillant, ces bucchero de luxe ont souvent été considérés comme des ersatz de vases métalliques et on ne manque pas de mettre l'accent sur le goût « toreutique » qui présiderait à leur fabrication – mais dans quelques cas il est aussi des imitations en métal de vases de bucchero.

Dans les débuts mêmes de la production, on voit des bucchero revêtant des formes exceptionnelles, uniques, ainsi dans la tombe Calabresi de Cerveteri (660-650), avec en particulier un étonnant « askos-ampollo » : ce sont bien sûr des vases de prestige faits pour cette société princière que décrit ici même A. Naso¹⁷⁷. Mais il est aussi certaines séries qui apparaissent comme particulièrement luxueuses : c'est le cas des bucchero incisés figurés dont la production correspond pour l'essentiel au dernier tiers du VIIe siècle¹⁷⁸. Ainsi, une olla trouvée à Véies au siècle dernier et aujourd'hui perdue présentait-elle dans sa décoration structurée en métopes toute une série d'animaux réels ou fantastiques typiques du répertoire orientalisant traditionnel¹⁷⁹ : on peut reconnaître un cerf couché, un cheval peut-être ailé, un sphinx barbu, des griffons et des félins, lions et panthères, tenant dans leur gueule des dépouilles humaines (une jambe) ou animales – la panthère dévorant un petit quadrupède serait même une sorte de « motivo-firma » des bucchero véiens. Mais la quatrième métope de cette olla, qui est la seule à ne pas être divisée en deux parties par un trait horizontal, est plus originale en ce sens qu'elle nous montre deux pugilistes affrontés de part et d'autre d'un objet qui doit constituer la récompense du vainqueur : cette scène qui nous renvoie sans doute à des jeux funéraires ne peut pas ne pas être mise en relation avec un passage de Tite-Live (1, 35) indiquant que le roi Tarquin l'Ancien avait, à la fin du VIIe siècle, organisé des jeux somptueux à Rome en faisant venir des chevaux ... et des pugilistes d'Etrurie. Et l'on doit alors se souvenir que Véies était bien la cité étrusque la plus proche de Rome.

Mais dans les productions exceptionnelles de bucchero, il faut aujourd'hui citer une découverte récente à Cerveteri : dans la tombe 2 du tumulus de San Paolo, datant du début du dernier tiers du VIIe siècle, tumulus qui avait été pillé, on a cependant retrouvé une olpè fragmentaire de bucchero, décorée à la fois en relief et avec des incisions, ce qui est rare (**Fig. 34**). Rare mais pas unique puisqu'on connaît un ensemble de quatre vases sortis du même atelier. Ce qui est unique en revanche, c'est que figurent dans le décor de ce bucchero des inscriptions et en particulier les noms de deux personnages appartenant à une scène mythologique. On reconnaît en effet, sous une frise zoomorphe avec lion et panthères traités dans un style syro-phénicien, Médée

177. SCIACCA 2004, p. 29-42.

178. BONAMICI 1974.

179. THUILLIER 1974, p. 41-78.

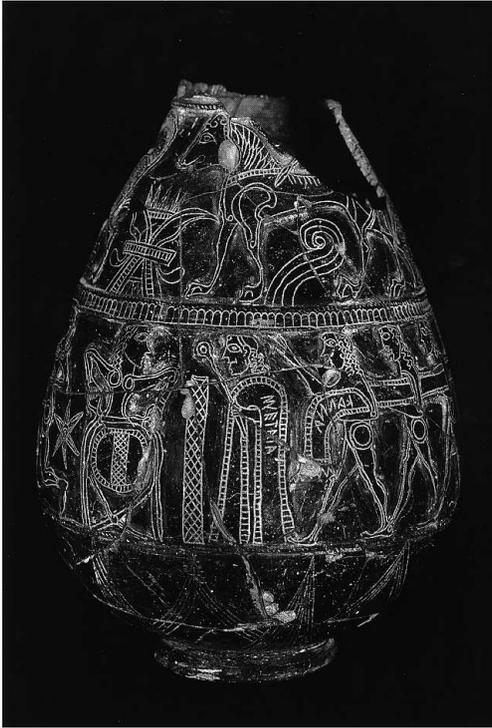


Fig. 34 - Olpè de bucchero représentant Médée

(en étrusque Metaia) et Dédale (en étrusque, Taitale) : la magicienne, vêtue d'un splendide manteau et tenant un emblème de pouvoir, est placée devant un chaudron d'où sort un jeune homme (Jason) et l'on pense bien sûr à une de ces opérations de rajeunissement dont elle était capable. Si Dédale est représenté avec ses ailes, on voit aussi six jeunes hommes portant un riche vêtement (appelé en étrusque kanna), qui pourrait être la récompense du vainqueur au pugilat figuré un peu plus loin sur la frise. L'interprétation générale de ces scènes reste ouverte à la discussion, même si l'on a songé avec vraisemblance à divers épisodes de la légende des Argonautes et en particulier aux jeux de Lemnos¹⁸⁰ (. Toujours est-il que

rencontrer une telle scène mythologique et en particulier le personnage de Médée en Etrurie vers 630 avant notre ère a quelque chose d'assez surprenant et montre en tout cas la rapidité et l'enthousiasme avec lesquels les Etrusques ont accueilli les grands mythes de la Grèce, quitte à leur donner une signification toute particulière en liaison avec le contexte politique et social.

Le bucchero est enfin un bon témoin du dynamisme économique de l'Etrurie et de sa puissance dans la seconde moitié du VII^e siècle. Même si c'est le siècle suivant qui verra la masse des exportations de cette céramique en particulier vers le Midi de la France (un site comme Saint-Blaise a livré plusieurs milliers de tessons – et le cas de Lattes/Lattara fondée comme « comptoir » étrusque à la fin du VI^e siècle seulement soulève un problème particulier), le bucchero est diffusé très rapidement dans la péninsule italique, en Sicile, en Sardaigne, à Carthage qui reçoit les productions parmi les plus anciennes de Cerveteri¹⁸¹. Et bien qu'il y ait quelques polémiques à ce sujet, il semble que sur les côtes françaises ce soit les amphores vinaires étrusques qui arrivent en premier, accompagnées de quelques vases de bucchero, et cela dès la fin du VII^e siècle (canthares dans la nécropole de Saint-Julien à Pézenas, mobilier étrusque dans l'oppidum de La Liquière à Calvisson). Il y a eu une « première phase d'importation

180. RIZZO ET CRISTOFANI 1993, p. 7-47 ; avec des conclusions différentes, MASSA-PAIRAULT 1994, p. 437-468.

181. THULLIER 1985, p. 155-163.

d'amphores et de bucchero étrusques en Languedoc oriental, dans les dernières années du VIIe s...¹⁸²». Ainsi, la diffusion méditerranéenne de cette céramique nationale est-elle bien la marque de ces siècles d'or étrusques et déjà du VIIe siècle¹⁸³.

5.4.2.4. *Des rois étrusques*

Parmi les inscriptions portées sur du bucchero, il arrive qu'on rencontre parfois une inscription latine : c'est le cas pour une coupe de bucchero fragmentaire de la seconde moitié du VIe siècle, trouvée à Rome¹⁸⁴. Sur le fond interne de la vasque, on lit en effet très nettement le mot *rex* ; et comme cette coupe a été mise au jour dans la Regia, on a supposé qu'elle appartenait de fait à un roi, lequel s'il était étrusque ne dédaignait donc pas le latin, et qu'elle aurait pu être utilisée pour des actes cultuels. Pour J. Gran Aymerich, qui pense plutôt en l'occurrence à un *rex sacrorum* des débuts de la République, le bucchero aurait d'ailleurs gardé plus tard des liens particuliers avec la royauté. C'est aussi l'occasion de signaler qu'une quantité importante de bucchero a été mise au jour sur différents sites de l'*Urbs* : ainsi, du bucchero sottile incisé de belle facture, daté de la fin du VIIe siècle, a été trouvé près du Latran, au pied des pentes du Caelius, une colline que la tradition mettait en relation avec la présence étrusque, puisque son nom aurait été donné à cette colline par Caelius Vibenna, le compagnon ou plutôt le chef de Macstarna, futur Servius Tullius¹⁸⁵.

En tout cas, l'exemple de la tradition historiographique romaine met en lumière la présence de trois rois étrusques sur le trône de l'*Urbs* dès la fin du VIIe siècle. Ce point soulève un grand nombre de questions que nous ne pouvons pas discuter en détail ici. Cette liste canonique de trois rois seulement, Tarquin l'Ancien, Servius Tullius, Tarquin le Jeune, pour une période de plus d'un siècle, entre 615 et 509, a quelque chose d'absurde et l'empereur Claude savait bien qu'elle avait fait l'objet de manipulations, puisque Servius Tullius (Macstarna de son nom étrusque) avait été, selon lui, « inséré » entre les deux Tarquins¹⁸⁶. Les Anciens disputaient déjà du caractère étrusque ou non de l'*Urbs*, et les historiens modernes sont en désaccord sur les modalités de la présence certes incontestable des Etrusques à Rome.

L'opinion dominante refuse aujourd'hui l'idée d'une conquête et d'une occupation

182. PY 2003, p. 27. Mais *contra* Bats 2003, p. 23-24, à propos de Saint-Blaise et du site de La Liquière : « les niveaux VII de Rolland ou IIIa de Bouloumié, datés du dernier quart du VIIe siècle, sont strictement théoriques et reconstitués à partir des éléments les plus anciens du mobilier : amphores et bucchero étrusques! J'ai essayé de montrer ailleurs qu'il fallait rabaisser en bloc la chronologie de La Liquière d'un quart de siècle et que le début de la fréquentation du site était à situer autour de 600. »

183. Il faut cependant rappeler que le bucchero n'est pas la seule céramique produite en Etrurie pendant cette période, et qu'en particulier la seconde moitié du VIIe siècle voit une importante production de céramique étrusco-corinthienne qui se prolongera pendant un siècle (le bucchero quant à lui étant même toujours présent au IVe siècle). Sur la céramique étrusco-corinthienne, GAULTIER 2000, p. 426-430.

184. *Naissance de Rome*, Paris, Petit Palais 1977, catalogue n° 709.

185. BURANELLI ET LE PERA BURANELLI 1997, p. 79-115.

186. Voir pour l'ensemble des documents (Tombe François de Vulci, Table claudienne de Lyon, etc...) BURANELLI 1987, où l'on trouvera aussi une bibliographie très complète, avec en particulier l'article de F. Coarelli dans les *Dialoghi di Archeologia* de 1983 : COARELLI 1983, p. 43-69.

militaires de la ville latine par une succession de cités étrusques, pour privilégier une arrivée plus pacifique de groupes étrusques formés par exemple d'artisans et de commerçants¹⁸⁷ : en témoigne la découverte au Forum Boarium d'une *tessera hospitalis* datant de la seconde moitié du VI^e siècle et portant l'inscription étrusque « *araz silqetenas spurianas* », ce qui montre que la grande famille tarquinienne des Spurinna, connue aussi bien à l'époque étrusque qu'à l'époque romaine, était présente à Rome¹⁸⁸. Et l'on ne saurait négliger le fait qu'une grande mobilité des personnes est bien attestée à cette époque, que Rome et les cités étrusques baignent dans une même ambiance culturelle. Mais par ailleurs l'analyse des fresques de la Tombe François de Vulci, sur lesquelles on voit Maxtarna et les frères Vibennae de Vulci combattre les armes à la main un Tarquin de Rome, conduit à ne pas rejeter aussi vite une version moins idyllique qui prenne en compte ces violences fratricides entre Etrusques – même si on n'ira pas jusqu'à accepter l'idée que de nombreuses cités toscanes aient pu « s'emparer » de l'*Urbs*. Malgré l'autorité de G. Colonna, il paraît difficile de ne pas mettre en relation la présence étrusque à Rome et l'existence de la Campanie étrusque : même si d'autres voies, en particulier maritimes, étaient normalement utilisées, tenir cette position stratégique sur le Tibre était sans doute une nécessité pour les cités étrusques qui avaient des intérêts dans la région de Capoue¹⁸⁹.

En tout cas, les institutions des cités étrusques ne devaient guère différer de ce schéma romain qui voit donc des républiques aristocratiques succéder à une période royale. Si ce changement s'est sans doute produit comme à Rome à la fin du VI^e siècle, nous en avons surtout le témoignage plus tardif pour la Véies des années 400 : mais c'est le moment où elle va être conquise par Rome, et nos sources, Tite-Live en l'occurrence, sont alors plus loquaces. Celui-ci nous indique en effet que les Véiens vivaient alors une restauration monarchique, lassés qu'ils étaient des campagnes électorales annuelles. Mais cette décision politique leur vaut l'hostilité des autres cités étrusques qui du coup refusent toute aide à Véies, d'autant que cette opposition politique se doublait d'une méfiance à l'égard de la personne même du roi de Véies. Nous connaissons par ailleurs le nom d'un roi un peu plus ancien (en 432) de Véies qui s'appelait donc Lars Tolumnius, nom attesté également sur le plan épigraphique. On pourrait encore citer Properce pour évoquer des rois de Véies, puisque, jouant sur le thème poétique des villes abandonnées qui deviennent des déserts, des *solitudines*, il écrit : « Hélas, antique Véies, toi aussi tu as eu alors des rois/ Et sur ton forum

187. ALFOLDI 1965 ; *Gli Etruschi e Roma* 1981.

188. THUILLIER 2006, p. 130.

189. Voir le titre au point d'interrogation révélateur de la communication de C. Ampolo lors du colloque 2008 de la Fondation Claudio Faina à Orvieto portant sur « Gli Etruschi e Roma. Fasi monarchica e alto-repubblicana » : « Presenze etrusche, koinè culturale o dominio etrusco a Roma e nel Latium vetus in età arcaica ? ».

était posé un siège en or... »¹⁹⁰. Et, en-dehors de Véies, il est facile de citer d'autres rois étrusques, comme Porsenna à Chiusi¹⁹¹ ou les Cilnii à Arezzo, les ancêtres de Mécène.

Si, avec ces deux derniers exemples, nous sommes dans des périodes plus tardives, l'existence de rois étrusques n'est cependant guère douteuse pour le VIIe siècle non plus – d'ailleurs le passage de Properce pourrait déjà s'appliquer à ce temps. On ne s'attardera pas sur un passage d'Hésiode où il est question de deux rois, Agrios et Latinos, fils d'Ulysse et de Circé, qui ont régné sur « tout le pays des illustres Tyrrhéniens »¹⁹² : il est difficile en effet de savoir s'il est question ici des « vrais » Etrusques (Tyrrhéniens) et non pas des Latins (Latinos). En revanche, le passage suivant de Pausanias sur le temple de Zeus à Olympie est très instructif : « Parmi toutes les consécrationes qu'il y a à l'intérieur du temple, ou dans le pronaos, il y a un trône d'Arimestos, qui régna sur les Tyrrhéniens et fut le premier des Barbares à offrir un présent au Zeus d'Olympie. »¹⁹³ Avec cette référence concernant un personnage qui porte certes un nom grec, - mais ce nom pourrait bien reposer sur une racine étrusque (arim- : cf. Ariminum, Rimini...) -, nous sommes cette fois renvoyés au VIIe siècle. D'ailleurs, parmi les bronzes étrusques de prestige offerts en ex-voto dans les sanctuaires grecs, I. Ström a identifié récemment un fragment d'un grand trône travaillé au repoussé et gravé, et datant du milieu du VIIe siècle¹⁹⁴. Et on ne peut que citer la conclusion d'I. Ström : « ...fragmentary back of an Etruscan barrel-shaped bronze throne dedicated in Olympia around on shortly before 650 B.C. by a South Etruscan king of the locality where it was produced, presumably the king of Veji. »¹⁹⁵. A moins que ce trône n'ait été en bois, comme ces extraordinaires exemplaires sculptés qu'on a mis au jour à Verucchio, ... tout près de Rimini (en latin Ariminum...) : l'un d'eux, qui a la même forme que les trônes de bronze (siège arrondi, grand dossier convexe) de tradition villanovienne, et qui date aussi du milieu du VIIe siècle, présente dans son décor le cycle entier du travail de la laine et accorde déjà à la femme étrusque un rôle de premier plan¹⁹⁶.

En tout cas, en bronze ou en bois, le trône est bien un insigne royal par excellence,

190. *Heu ! Vei veteres et vos tum regna fuistis / Et vestro posita est aurea sella foro* (Élégies, 4, 10, 27-28).

191. La figure de ce roi, qui aurait eu un mausolée-labyrinthe exceptionnel selon Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, 36, 91, va devenir essentielle au moment de la redécouverte des Etrusques. En effet, lorsque le pouvoir des Médicis va prendre des couleurs de plus en plus monarchiques, c'est Porsenna qui apparaît alors comme la seule référence, l'ancêtre par excellence : les cités « républicaines » sont oubliées et la royauté étrusque est désormais le support idéologique du pouvoir des Médicis qui sont de fait à l'égal des familles régnautes européennes, même si le titre de roi leur échappe. Cf. CIPRIANI 1980.

192. *Théogonie*, v. 1011-1016 : il s'agit sans doute d'une interpolation du VIe siècle.

193. Pausanias, 5, 12, 5.

194. *A fragment of an early Etruscan bronze throne in Olympia ?* dans *Proceedings of the Danish Institute at Athens*, 3, Athens, 2000, p. 67-95. Ce fragment était interprété auparavant comme celui d'un grand bouclier rond, ex-voto étrusque souvent offert en effet dans les sanctuaires grecs. Seul G. Colonna voudrait abaisser la datation de ce don au début du Ve siècle : COLONNA 1993, p. 43-68.

195. *Ibid.*, p. 78.

196.. VON ELES 2002.

et cela nous conduit à évoquer tous ces *insignia imperii*, tous ces emblèmes de pouvoir qu'une tradition unanime faisait venir à Rome d'Etrurie, et qui impliquait directement la phase royale¹⁹⁷. On se contentera de citer ici Tite-Live, 1,8, 3-4 : « Je n'hésite pas pour ma part à me rallier à l'opinion d'après laquelle l'institution d'appariteurs de ce genre (les licteurs) fut empruntée à l'Etrurie, notre voisine, comme la chaise curule, comme la toge prétexte, et non seulement ce genre d'appariteurs, mais aussi leur nombre ; et il en était ainsi en Etrurie parce que douze peuplades y élisaient le roi en commun et lui fournissaient chacune un licteur. » Laissons de côté la question de la dodécapole, mais qui dit licteurs dit faisceaux, et une autre tradition (Silius Italicus, *Punica*, 8, 483-485) en attribuait l'invention à la cité de Vetulonia : or, on croit avoir trouvé dans une tombe de Vetulonia datée de 630 un faisceau, ou en tout cas un modèle réduit de faisceau avec des verges en fer et une double hache¹⁹⁸. Cette interprétation a été contestée (la tombe a été mise au jour en 1898), mais l'existence de nombreux insignes de pouvoir de type royal, d'attributs de la royauté ne saurait être mise en doute sur le plan archéologique¹⁹⁹.

On a en effet mis au jour dans plusieurs tombes « princières » au mobilier fastueux des attributs de pouvoir dont certains ont incontestablement un caractère royal. Des haches de cérémonie ont été découvertes, isolées ou non, à Chiusi, Bologne ou Tarquinia, et on peut faire un sort particulier à celles de Casale Marittimo au long manche recourbé et décoré, qui ont un caractère évidemment symbolique (700-650) ; dans le tumulus de Poggio Gallinara à Tarquinia (milieu du VIIe siècle), ce sont même des maquettes de double hache, des bipennes en bucchero imitant le bronze qui ont été mises au jour. Il faudrait aussi citer d'éventuels sceptres (Palestrina, Véies), des éventails (Populonia), des tridents qui sont certes des instruments de pêche mais également des symboles de royauté (Poséidon) : si c'est un trident de fer qui a été trouvé à Marsiliana d'Albegna ainsi que dans le grand cénotaphe de San Iacopo à Pise, Vetulonia a livré en revanche un trident monumental en bronze, haut de 1m. Pour ne pas insister sur les tombes à char²⁰⁰, - ce char qui permettait au seigneur de parcourir facilement son domaine, base de sa richesse -, on terminera par une allusion aux découvertes récentes concernant l'habitat de Tarquinia. Au cœur de la cité, un dépôt rituel de fondation daté du premier quart du VIIe siècle a en effet livré trois objets de bronze : une hache décorée de motifs villanoviens, un bouclier de près d'un mètre de diamètre, et une trompette du type *lituus*, longue de 1,35m, repliée en trois parties et ainsi rendue inutilisable. On s'accorde pour considérer qu'un tel dépôt

197. D'ailleurs, certains de ces *insignia*, couronne d'or, sceptre sommé d'un aigle, que mentionne par exemple Denys d'Halicarnasse, *Ant. Rom.*, 3, 61, ne seront pas conservés dans l'appareil des magistrats républicains : cf. BRIQUEL 1999, p. 150.

198. TASSI SCANDONE 2001.

199. Voir en particulier DELPINO 2000, p. 223-225 (et n° 268-284 du catalogue).

200. COLONNA 1997, p. 15 sq.

n'a pu être fait que par un personnage de haut rang, exhibant ses pouvoirs politique, militaire, judiciaire : un roi ?²⁰¹

On peut donc supposer, d'après les sources littéraires, archéologiques et iconographiques (la plaque Campana du Louvre, certes plus récente), qu'il y avait un roi parmi tous ces « princes » étrusques qui fondaient leur fortune sur l'exploitation de grands domaines agricoles -les prospections ont par exemple montré la densité des fermes sur le territoire de Caeré²⁰²- mais aussi sur les richesses minières et le sel, véritable or blanc de l'Antiquité. Ces princes qui exhibaient dans leurs tombes de somptueuses richesses, - la tombe Bernardini de Préneste a livré 15 objets en or, 26 en argent, 43 en bronze, 33 en ivoire...)²⁰³ -, avaient-ils au-dessus d'eux un lucumon ? On aimerait employer ce terme qui donne tout de suite un côté mystérieux et romantique au monde étrusque. Las, il semble bien que cette tradition soit inconsistante et ne repose que sur le témoignage de Servius, le commentateur de Virgile, qui aurait pris un nom propre pour un nom commun²⁰⁴ : parce que Lucumo était le nom ou plutôt le prénom latinisé d'un Etrusque Lauchumes²⁰⁵ devenu roi de Rome sous le nom de Lucius Tarquinius Priscus, le mot lucumon a été interprété comme désignant le roi, le chef de la communauté étrusque.

201. BONGHI JOVINO 1997. BARTOLONI 2003, p. 179 sq.

202. Cf. aussi la production céramique de pithoi et de braséros en impasto rouge et décorés au cylindre : si, du point de vue religieux, ces objets placés dans la tombe contribuent à la survie du défunt en lui apportant nourriture, éclairage, chauffage, ils traduisent aussi la prospérité agricole de grands propriétaires terriens. Sur les braséros, voir récemment PIERACCINI 2003.

203. CINCIANI, VON HASE 1979.

204. Voir par exemple Servius, *ad Aen.*, 2, 278 : « (*populi Tusciae*) *duodecim enim Lucumones, qui reges sunt lingua Tuscorum, habebant.* »

205. Sur cette forme de prénom, PAOLUCCI 1997, n.9 (à propos d'une nouvelle inscription de la région de Chiusi) et AGOSTINIANI 2003, p. 21-32.

BIBLIOGRAPHIE 4.5.1

- ABAD CASAL L. et SALA SELLES F. (1993), *El poblado ibérico de El Oral (San Fulgencio, Alicante)*, Valence, (*Servicio de Investigación Prehistórica. Serie de Trabajos Varios*, 90).
- ABAD CASAL L. et SALA SELLES F. (2001), *Poblamiento ibérico en el Bajo Segura, El Oral (II) y La Escuela*, Madrid, (*Bibliotheca Archaeologica Hispana*, 12).
- ARANEGUI C., éd., (2004), *Lixus, Colonia fenicia y ciudad Púnico-Mauritana*, Valence, (Saguntum, extra, 4).
- ARANEGUI C., éd., (2005), *Lixus 2, Ladera sur*, Excavaciones arqueológicas marroco-españolas en la colonia fenicia, Valence, (Saguntum, extra, 6).
- ARRUDA A. M. (1999-2000), *Los Fenicios en Portugal*, Barcelone (*Cuadernos de Arqueología Mediterránea*, 5-6).
- ARRUDA A. M. (2005), « Orientalizante e pós – orientalizante no sudoeste peninsular : geografias e cronologias », in CELESTINO PÉREZ et JIMENEZ AVILA, éd., p. 277-303.
- AUBET M. E. (1982), « Zur Problematik des orientalisierenden Horizontes auf der Iberischen Halbinsel », in NIEMEYER H. G., éd., *Phönizier im Westen*, Mayence, p. 309-332 (*Madridrer Beiträge*, 8).
- AUBET M. E. (1984), « La aristocratie tartésica durante el periodo Orientalizante », *Opus*, III, p. 445-468.
- AUBET M.E. (1994), *Tiro y las colonias fenicias de Occidente. Edición ampliada y puesta al día*. (2^e ed.), Barcelone.
- AUBET M. E. (2000), « *Arquitectura colonial e intercambio* », in GONZALEZ PRATS A., éd., *Fenicios y territorio, Actas del II seminario internacional sobre temas fenicios*, Alicante, p. 13-45.
- AUBET M.E. (2005), « El “orientalizante” : un fenómeno de contacto entre sociedades desiguales », in CELESTINO PÉREZ et JIMENEZ AVILA, éd., p. 117-128.
- BADRE L. (2007), « Un entrepôt de commerce phénicien à Beyrouth », in *La Méditerranée des Phéniciens de Tyr à Carthage*, Paris, p. 102.
- BELARTE M.C. (1997), *Arquitectura domèstica i estructura social a la Catalunya protohistòrica*, Barcelone (*Arqueo Mediterrània*, 1).
- BERNARDINI P. (1988), « Sant’Antioco : area del Cronario (campagne di scavo 1983-1986). L’insediamento fenicio », *RSF*, XVI, p. 75-89.
- BERNARDINI P.(2005), « L’orientalizante in Sardegna : modelli, cifrari, ideologie », in CELESTINO PÉREZ et JIMENEZ AVILA, éd., *El Periodo orientalizante*, Madrid, p. 75-96 (*Anejos de AEspA*, XXXV).
- BOTTO M. 2002, « Rapporti fra Fenici e indigeni nella Penisola iberica (VIII-VI A.C.) », in *Hispania Terris Omnibus Felicio*, Pise, p. 9-62.
- BRAEMER F. (1982), *L’architecture domestique du Levant à l’Âge du Fer*, Paris.
- BRIESE Ch. et DOCTER R. (1992), « Der phönizische Skyphos : adaptation einer griechischen Trinkschale », *Madridrer Mitteilungen*, 33, p. 25-69.
- CELESTINO PÉREZ S. et JIMENEZ AVILA J., éd. (2005), *El Periodo orientalizante*, Madrid, (*Anejos de AEspA*, XXXV).
- CÓRDOBA ALONSO I. et RUIZ MATA D. (2005), « El asentamiento fenicio arcaico de la calle Cánovas del Castillo (Cádiz). Un análisis preliminar », in CELESTINO PÉREZ et JIMENEZ AVILA, éd., p. 1269-1322.
- DRIDI H. (2006), *Carthage et le monde punique*, Paris.
- FREYER-SCHAUENBURG B. (1966), *Elfenbeine aus dem samischen Heraion, Figürliches, Gefässe*

und Siegel, Hambourg.

- GÓMEZ BELLARD C., éd. (2003), *Ecohistoria del paisaje agrario. La agricultura fenicio-púnica en el Mediterráneo*, Valence.
- GRAS M., (2002), « Périples culturels entre Carthage, la Grèce et la Sicile au VIII^e siècle av. J.-C. », in MÜLLER Ch. et PROST F., éd., *Identités et cultures dans le monde méditerranéen antique*, Paris, p. 183-198.
- GRAS M., ROUILLARD P. et TEIXIDOR J. (1995), *L'Univers phénicien*, Paris, (2^e éd.).
- JIMÉNEZ AVILA J. (2002), *La toréutica orientalizante en la Península Ibérica*, Madrid (*Biblioteca Archaeologica Hispana*, 16).
- JIMÉNEZ AVILA J. (2005), « De los bronceos tartésicos a la toréutica orientalizante. La bronceística del hierro antiguo en el mediodía peninsular », in CELESTINO PÉREZ et JIMÉNEZ AVILA, éd., p. 1089-1116.
- KARAGEORGHIS V. (1974), *Excavations in the Necropolis of Salamis, III*, Londres.
- LE MEAUX (s.p.), *Les répertoires iconographiques à la période orientalisante, mise en évidence d'échanges : le cas de la péninsule Ibérique*.
- MAASS-LINDEMANN G. (1988), *Forschungen zur Archäologie und Geologie im Raum von Torre del Mar 1983/1984*, Mayence, (Madrider Beiträge, 14).
- MAASS-LINDEMANN G. (1995a), « La necrópolis de Jardín (Vélez-Málaga, Málaga). III. Los materiales », in SCHUBART H. et MAASS-LINDEMANN G., éd., *La necrópolis de Jardín*, Barcelone, p. 121-213 (*Cuadernos de Arqueología Mediterránea*, 1).
- MAASS-LINDEMANN G. (1995b), « Zur Gründungsphase der phönikischen Niederlassung auf dem Morro de Mezquitilla », *Madrider Mitteilungen*, 36, p. 241-245.
- MATTHÄUS H. (2007), « Art phénicien-art orientalisant », in *La Méditerranée des Phéniciens de Tyr à Carthage*, Paris, p. 126-132.
- MAYET F. et TAVARES da SILVA C. (2000), *L'établissement phénicien d'Abul, Portugal*, Paris. *La Méditerranée des Phéniciens de Tyr à Carthage*, Paris, 2007.
- NEGUERUELA et alii (2000), « Descubrimiento de dos barcos fenicios en Mazarrón (Murcia) », in *Actas del IV congreso internacional de estudios fenicios y púnicos*, IV, Cadix, p. 1671-1679.
- NIEMEYER H. G. dir (1982), *Phönizier im Westen*, Actes du colloque, Cologne (24-27 avril 1979), Mayence, (Madrider Beiträge, 8).
- NIEMEYER H. G., DOCTER R. F., SCHMIDT K. et BECHTOLD B. (2007), *Karthago, Die Ergebnisse der hamburger Grabung unter dem decumanus maximus*, Mayence.
- NIEMEYER H. G. et SCHUBART H. (1969), *Toscanos, Die altpunische Faktorei an der Mündung des Río de Vélez, I, Grabungskampagne 1964*, Berlin, (Madrider Forschungen, 6, 1).
- NIEMEYER H. G. et SCHUBART H., (1975), *Trayamar, die phönizischen Kammergräber und die Niederlassung an der Algarrobo-Mündung*, Mayence, (Madrider Beiträge, 4).
- NIVEAU de VILLEDARY, A. M. (2008), « Estado de la cuestión y nuevas perspectivas de la arqueología punica en la Península Ibérica : el caso de la Bahía de Cádiz », *Cuadernos de Arqueología Mediterránea*, 18, p. 81-127.
- ROLDAN BERNAL B., MARINI CAMINO M., PÉREZ BONET M. A. (1995), « El yacimiento submarino del Bajo de la Campana (Cartagena, Murcia). Catalogo y estudio de los materiales arqueológicos », *Cuadernos de arqueología marítima*, 3, p. 11-61.
- ROUILLARD P. (1990), « Note sur quelques vases d'inspiration gréco-géométrique de Toscanos (1967) », *Madrider Mitteilungen*, 31, p. 178- 185.
- ROUILLARD P. et alii (2007), *Fouilles de la Rábita de Guardamar II, L'établissement protohistorique de La Fonteta (fin VIIIe – fin VIe siècle av. J.-C.)*, Madrid, (Coll. de la

Casa de Velázquez, 96).

- SCHUBART H., Morro de Mezquitilla, *El asentamiento fenicio-púnico en la desembocadura del Río Algarrobo*, Malaga, (*Anejos de la Revista Mainake*, 1)
- SCHUBART H. et MAAS-LINDEMANN G. (2007), *Toscanos, Die phönizische Niederlassung an der Mündung des Río de Vélez, II, Grabungskampagnen 1967-1976*, Berlin, (*Madridrer Forschungen*, 6, 2).
- STAGER L. E. (2003), « Phoenician Shipwrecks in the Deep Sea », in STAMPOLIDIS N. Ch. et KARAGEORGHIS V. dir., *Sea Routes Interconnections in the Mediterranean 16 th-6th c. BC*, Athènes, p. 233-247.
- TAVARES da SILVA C. (2005), « A presença fenícia e o processo orientalização nos estuários do Tejo e Sado », in CELESTINO PÉREZ et JIMENEZ AVILA, éd., p. 749-765.
- TORRES M. (1999), *Sociedad y mundo funerario en Tartessos*, Madrid (*Bibliotheca Archaeologica Hispana* 3).
- TORRES M. (2005), « Las necrópolis orientalizantes del suroeste de la Península Ibérica », in CELESTINO PÉREZ et JIMENEZ AVILA, éd., p. 423-440.
- VITA J. P. et ZAMORA J. A. dir (2006), *Nuevas perspectivas I : la investigación fenicia y púnica*, Barcelone, (*Cuadernos de Arqueología Mediterránea*, 13).
- VITA J. P. et ZAMORA J. A. dir (2008), *Nuevas perspectivas II : la investigación fenicia y púnica en la Península Ibérica*, Barcelone, (*Cuadernos de Arqueología Mediterránea*, 18).
- WAGNER C. G. (1995), « Fenicios y autóctonos en Tartessos. Consideraciones sobre la relaciones coloniales y la dinámica de cambio en el Suroeste de la Península Ibérica », *Trabajos de Prehistoria*, 52, 1, p. 106-126.
- WAGNER C. G. (2001), « Los asentamientos y el comercio fenicio en Málaga », in WULFF ALONSO F. et alii, *Comercio y comerciantes en la Historia Antigua de Málaga*, Malaga, p. 35-67.
- WAGNER C. G. (2005), « Consideraciones sobre un nuevo modelo colonial fenicio en la Península Ibérica », in CELESTINO PÉREZ et JIMENEZ AVILA, éd., p. 149-165.
- WINTER I. J. (1976), « Phoenician and North Syrian ivory carving in historical context : questions of style and distribution », *Iraq* 38, p. 1-22.
- ZAMORA J. A. dir (2003), *El hombre fenicio. Estudios y materiales*, Rome.

BIBLIOGRAPHIE 4.5.2

- ALPE L. (2006), « Les groupes ethniques de Limassol dans l'Antiquité », in FOURRIER S., GRIVAUD G., éd., *Identités croisées en un milieu méditerranéen : le cas de Chypre (Antiquité-Moyen Âge)*, Rouen, p. 11-35.
- BOUROGIANNIS G. (2000), « The Black-on-Red Pottery Found in Cos: from Pots to Trade or Immigrants », *Annali di Archeologia e Storia Antica* 7, p. 9-23.
- BUITRON-OLIVER D. (1996), dir., *The Sanctuary of Apollo Hylates at Kourion: Excavations in the Archaic Precinct*, SIMA 109, Jonsered.
- CANNAVO A. (à paraître), « Between *Iadnana* and *Kittim*: Eastern Views of Archaic Cyprus », *Proceedings of the 2007 POCA Conference*, BAR suppl.
- CASABONNE O. (2004), *La Cilicie à l'époque achéménide*, Persika 3, Paris.
- COLDSTREAM J.N. (1969), « The Phoenicians of Ialysos », *BICS* 16, p. 1-8, pl. I-III.
- COLDSTREAM J.N. (1979), « Geometric Skyphoi in Cyprus », *RDAC*, p. 255-269, pl. XXIX-XXXI.
- COLDSTREAM J.N. (1984), « Cypriaca and Cretocypriaca from the North Cemetery of Knossos »,

- RDAC*, p. 122-137.
- COLDSTREAM J.N. (1986), « Kition and Amathus: Some Reflections on their Westward Links during the Early Iron Age », in KARAGEORGHIS V., éd., *Acts of the International Symposium "Cyprus between the Orient and the Occident"*, Nicosie, p. 321-329, pl. XXII-XXIII.
- COLDSTREAM J.N. (1987), « The Greek Geometric and Archaic Imports », in *La nécropole d'Amathonte, tombes 113-367, II. Céramiques non chypriotes*, *ÉtChypr* VIII, Nicosie, p. 21-31, pl. VIII-XVII.
- COLDSTREAM J.N. (1988), « Early Greek Pottery in Tyre and Cyprus: Some Preliminary Comparisons », *RDAC*, p. 35-44, pl. X-XIII.
- COLDSTREAM J.N., CATLING H.W. (1996), *Knossos North Cemetery. Early Greek Tombs*, *ABSA Suppl.* 28, Athènes.
- DION P.-E. (1992), « Les KTYM de Tel Arad : Grecs ou Phéniciens ? », *Revue Biblique* 99, p. 70-97.
- FOURRIER S. (2001), « Naucratis, Chypre et la Grèce de l'Est : le commerce des sculptures 'chypro-ioniennes' », in HÖCKMANN U., KREIKENBOM D., éd., *Naukratis. Die Beziehungen zu Ostgriechenland, Ägypten und Zypern in archaischer Zeit*, Möhnesee, p. 39-54, pl. 3-4.
- FOURRIER S. (2007a), « La constitution d'identités régionales à Chypre à l'époque archaïque », *Pallas* 73, p. 115-124, pl. XV-XVIII.
- FOURRIER S. (2007b), *La coroplastie chypriote archaïque. Identités culturelles et politiques à l'époque des royaumes*, *TMO* 46, Lyon.
- FOURRIER S., HERMARY A. (2006), *Amathonte VI. Le sanctuaire d'Aphrodite des origines au début de l'époque impériale*, *ÉtChypr* XVII, Athènes-Paris.
- FRANKENSTEIN S. (1979), « The Phoenicians in the Far West: a Function of Neo-Assyrian Imperialism », in *Power and Propaganda, Mesopotamia* 7, p. 263-294.
- GJERSTAD E. (1948), *The Swedish Cyprus Expedition IV/2. The Cypro-Geometric, Cypro-Archaic and Cypro-Classical Periods*, Stockholm.
- GJERSTAD E. (1960), « Pottery Types, Cypro-Geometric to Cypro-Classical », *Opuscula Atheniensia* 3, p. 105-122.
- GJERSTAD E. (1974), « The Stratification at Al Mina (Syria) and its Chronological Evidence », *Acta Archaeologica* 45, p. 107-123.
- HADJICOSTI M. (1997), « The Kingdom of Idalion in the Light of New Evidence », *BASOR* 308, p. 49-63.
- HADJICOSTI M. (1999), « Idalion before the Phoenicians: the Archaeological Evidence and its Topographical Distribution », in IACOVOU M., MICHAELIDES D., éd., p. 35-54.
- HADJISAVVAS S. à paraître, « The Phoenician Penetration in Cyprus as Documented in the Necropolis of Kition », *CCEC* 38 (Hommage à Annie Caubet).
- HERMARY A. (2000), « Déesse plutôt que reine ? À propos d'une coupe en argent de la collection Cesnola », *CCEC* 30, p. 67-78.
- HERMARY A. (2001), « Sculptures de la collection Cesnola : le cas du prêtre à la tête de taureau », in TAITON-BROWN V., éd., *Cyprus in the 19th Century AD. Fact, Fancy and Fiction*, Oxford, p. 153-159.
- HERMARY A. (2002), « Les ascendances légendaires des rois chypriotes. Quelques messages iconographiques », *CCEC* 32 (Hommage à Marguerite Yon), p. 275-288.
- HUMBERT J.-B. (1991), « Essai de classification des amphores dites "à anses de panier" », *Revue Biblique* 98, p. 574-590.
- IACOVOU M. (1999), « *Excerpta Cyprica Geometrica*. Materials for a History of Geometric Cyprus », in IACOVOU M., MICHAELIDES D., éd., p. 141-166.

- IACOVOU M. (2002), « From Ten to Naught. Formation, Consolidation and Abolition of Cyprus' Iron Age Polities », *CCEC* 32 (Hommage à Marguerite Yon), p. 73-87.
- IACOVOU M. (2005a), « Cyprus at the Dawn of the First Millenium BC: Cultural Homogenisation versus the Tyranny of Ethnic Identifications », in CLARKE J., éd., *Archaeological Perspectives on the Transmission and Transformation of Culture in the Eastern Mediterranean*, Oxford, p. 125-134.
- IACOVOU M. (2005b), « From the Mycenaean *Qa-si-re-u* to the Cypriote *Pa-si-le-wo-se*: the *Basileus* in the kingdoms of Cyprus », in DEGER-JALKOTZKY S., LEMOS I.S., éd., *Ancient Greece. From the Mycenaean Palaces to the Age of Homer*, Edinburgh Leventis Studies 3, Edimbourg, p. 315-335.
- IACOVOU M. (2007), « Advocating Cyprocentrism: An Indigenous Model for the Emergence of State Formation on Cyprus », in WHITE CRAWFORD S., éd., "Up to the Gates of Ekron". *Essays on the Archaeology and History of the Eastern Mediterranean in Honor of Seymour Gitin*, Jérusalem, p. 461-475.
- IACOVOU M., MICHAELIDES D., éd. (1999), *Cyprus. The Historicity of the Geometric Horizon*, Nicosie.
- JONES R.E. (1986), *Greek and Cypriot Pottery. A Review of Scientific Studies*, Athènes.
- KARAGEORGHIS V. (1974), *Excavations in the Necropolis of Salamis III*, Nicosie.
- KARAGEORGHIS V. (1983), *Palaepaphos-Skales. An Iron Age Cemetery in Cyprus*, Constance.
- KARAGEORGHIS V. (1993), *The Coroplastic Art of Ancient Cyprus II. Late Cypriote II-Cypro-Geometric III*, Nicosie.
- KARAGEORGHIS V. (2005), *Excavations at Kition, VI. The Phoenician and Later Levels*, Nicosie.
- MALBRAN-LABAT FL. (2004), « Inscription assyrienne (n° 4001) », in YON M., éd., p. 345-354.
- MASSON O. (1983), *Les inscriptions chypriotes syllabiques*, *ÉtChypr* I, 2° éd., Paris.
- MASSON O. (1992), « Encore les royaumes chypriotes dans la liste d'Esarhaddon », *CCEC* 18, p. 27-30.
- MASSON O., ROLLEY Cl. (1971), « Un bronze de Delphes à inscription chypriote syllabique », *BCH* 95, p. 297-304.
- MITFORD T.B. (1971), *The Inscriptions of Kourion*, Philadelphie.
- PETIT Th. (1991-1992), « L'origine des cités-royaumes chypriotes à l'Âge du Fer. Le cas d'Amathonte », *Études d'Histoire* (Université de Saint-Étienne), p. 5-17.
- PETIT Th. (1996), « Le palais », in AUPERT P. dir., *Guide d'Amathonte, Sites et Monuments XV*, Paris, p. 99-107.
- REYES A.T. (1994), *Archaic Cyprus. A Study of the Textual and Archaeological Evidence*, Oxford.
- RUPP D.W. (1987), « Vive le roi. The Emergence of the State in Iron Age Cyprus », in RUPP D.W., éd., *Western Cyprus: Connections*, *SIMA* 77, Göteborg, p. 147-168.
- RUPP D.W. (1998), « The Seven Kings of the Land of Ia', a District on Ia-ad-na-na: Achaean Bluebloods, Cypriot Parvenus or Both? », in HARTSWICK K.J., STURGEON M.C., éd., *STEFANOS. Studies in Honor of Brunilde S. Ridgway*, Philadelphie, p. 209-222.
- SALLES J.-Fr. (1980), « Le niveau 4 », in BRIEND J., HUMBERT J.-B., dir., *Tell Keisan (1971-1976). Une cité phénicienne en Galilée*, Paris, p. 131-156.
- SCHREIBER N. (2003), *The Cypro-Phoenician Pottery of the Iron Age, Culture and History of the Ancient Near East* 13, Leyde-Boston.
- SØRENSEN L.W., RUPP D.W. (1993), *The Land of the Paphian Aphrodite 2. The Canadian Palaipaphos Survey Project*, *SIMA* 104/2, Göteborg.

- STYLIANOU P. (2000), « *in* », Nicosie, p. 465-618.
- THALMANN J.-P. (1977), « Céramique trouvée à Amathonte », in GJERSTAD E., *Greek Geometric and Archaic Pottery Found in Cyprus*, Stockholm, p. 65-86, pl. I-XXII.
- YON M. (1981), « Chypre entre la Grèce et les Perses. La conscience grecque de Chypre entre 530 et 330 a. C. », *Ktéma* 6, p. 49-56, pl. I-II.
- YON M., éd. (2004), *Kition-Bamboula V. Kition dans les textes. Testimonia littéraires et épigraphiques et Corpus des inscriptions*, Paris.

BIBLIOGRAPHIE 5.3

- BLOME P. (1982) *Die figürliche Bildwelt Kretas in der geometrischen und früharchaischen Periode*, Mainz.
- BOARDMAN J. (1961), *The Cretan Collection in Oxford: The Dictaeon Cave and Iron Age Crete*, Oxford.
- BOARDMAN J. (1968), "The Khaniale Tekke tombs II", *ABSA* 62 (1967), p. 57-75.
- BOARDMAN, J. ET HAYES, J. (1966) *Excavations at Tocra 1963-65: The Archaic Deposits I (BSA Suppl. 4)*, Londres.
- BOARDMAN, J. ET HAYES, J. (1973), *Excavations at Tocra 1963-65: The Archaic Deposits II (BSA Suppl. 10)*, Londres.
- BOARDMAN, J. ET SCHWEIZER F. (1977), "Clay analyses of Archaic Greek pottery", *ABSA* 68, p. 267-283.
- BOSANQUET, R.C. (1905), "Excavations at Palaikastro IV: the temple of Dictaeon Zeus", *ABSA* 11, p. 298-308.
- BROCK, J.K. (1957), *Fortetsa: Early Greek Tombs Near Knossos (BSA Suppl. 2)*, Cambridge.
- CALLAGHAN, P.J. (1978), "KRS 1976: Excavations at a shrine of Glaukos, Knossos", *ABSA* 73, p. 1-30.
- CALLAGHAN, P.J. (1992), "Archaic to Hellenistic pottery", in SACKETT L. H., éd., *Knossos: From Greek City to Roman Colony*, p. 89-136.
- CALLAGHAN, P.J. ET JHONSTON, A.W. (2000). "The Iron Age pottery from Kommos 1: The pottery from the Greek temples at Kommos", in SHAW ET SHAW, p. 210-335.
- CASSIMATIS, H. (1982) « Figurines dédaliques de Gortyne: Essai de typologie », *BCH* 106, p. 446-464.
- CATLING, H.W. (1996), "Bronze", in COLDSTREAM J.N. et CATLING H.W., éd., *Knossos North Cemetery: Early Greek Tombs (BSA Suppl. 28)*, Londres, p. 543-574.
- CAVANAGH, W.G. (1996), "The burial customs" in COLDSTREAM J.N. et CATLING H.W., éd., *Knossos North Cemetery: Early Greek Tombs (BSA Suppl. 28)*, Londres, p. 651-675.
- CAVANAGH, W.G., CURTIS, M., COLDSTREAM, J.N. ET JOHNSTON, A.W., éd. (1998) *Post-Minoan Crete: Proceedings of the First Colloquium (BSA Studies 2)*, Londres.
- COLDSTREAM, J.N. (1968), *Greek Geometric Pottery: A Survey of Ten Local Styles and their Chronology*, Londres.
- COLDSTREAM, J.N. (1972), "Knossos 1951-61: Protogeometric and Geometric pottery from the town", *ABSA* 67, p. 63-98.
- COLDSTREAM, J.N. (1973a), *Knossos: The Sanctuary of Demeter (BSA Suppl. 8)*, Londres.
- COLDSTREAM, J.N. (1973b), "Knossos 1951-61: Orientalizing and Archaic pottery from the town", *ABSA* 68, p. 33-63

- COLDSTREAM, J.N. (1996) 'The Protogeometric and Geometric pottery,' in COLDSTREAM, J.N. et CATLING H.W., éd., *Knossos North Cemetery: Early Greek Tombs (BSA Suppl. 28)*, Londres, 19-420.
- COLDSTREAM, J.N. (1998) 'Minos Redivivus: some nostalgic Knossians of the ninth century BC,' in CAVANAGH, W.G., CURTIS, M., COLDSTREAM, J.N. ET JOHNSTON, A.W., éd., p. 58-61.
- COLDSTREAM, J.N. ET CATLING, H.W., éd., (1996), *Knossos North Cemetery: Early Greek Tombs (BSA Suppl. 28)*, Londres.
- COLDSTREAM, J.N. ET HUXLEY, G. (1999), 'Knossos: the Archaic gap,' *ABSA* 94, p. 289-307.
- CSAPO, E., JOHNSTON, A.W ET GEAGAN, D. (2000), 'The Iron Age inscriptions,' in SHAW ET SHAW, éd., p. 101-134.
- DEMARGNE, P. (1947). *La Crète dédalique : études sur les origines d'une renaissance* (Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome 164), Paris.
- DEMARGNE, P. ET VAN EFFENTERRE, H. (1937), 'Recherches à Dreros II,' *BCH* 61, p. 333-348.
- DE POLIGNAC, F. (1984), *La naissance de la cité grecque : cultes, espace et société VIIIe-VIIIe siècles avant J.C.*, Paris.
- DE POLIGNAC, F. (1995), *Cults, Territory and the Origins of the Greek City-State* Chicago.
- DUHOUX, Y. (1982), *Les Étéocrétois : les textes, la langue*, Amsterdam.
- DUPOLOY, A. (2006), *Le Prestige des élites: Recherches sur les modes de reconnaissance sociale en Grèce entre les Xe et Ve Siècles avant J.-C.*, Paris.
- ERICKSON, B.L. (2002), 'Aphrati and Kato Syme: pottery, continuity and cult in late Archaic and Classical Crete,' *Hesperia* 71, p. 41-90.
- FRIED, M.H. (1967), *The Evolution of Political Society: An Essay in Political Anthropology*, New York.
- HAGGIS, D.C. 2005. *Kavousi I: The Archaeological Survey of the Kavousi Region*. Philadelphia: INSTAP Academic Press.
- HAGGIS, D.C., MOOK, M.S., SCARRY, C.M., SNYDER, L.M. ET WEST, W.C. (2004). 'Excavations at Azoria 2002,' *Hesperia* 73, p. 339-400.
- HAGGIS, D.C., MOOK, M.S. ET ALII (2007), 'Excavations at Azoria 2003-2004: Part 1: The Archaic Civic Complex,' *Hesperia* 76, p. 243-321.
- HALL, J. (2002) *Hellenicity: Between Ethnicity and Culture*, Chicago.
- HOFFMANN, G.L. (1997), *Imports and Immigrants: Near Eastern Contacts with Iron Age Crete*, Ann Arbor.
- HOFFMANN, H. (1972), *Early Cretan Armorers*, Mainz.
- JEFFERY, L.H. (1990), *The Local Scripts of Archaic Greece* (2nd edition, revised by Alan Johnston), Oxford.
- JEFFERY, L.H. ET MORPUGO-DAVIES, A. (1970), 'ΠΟΙΝΙΚΑΣΤΑΣ and ΠΟΙΝΙΚΑΖΕΝ: BM 1969.42.1: A New Archaic Inscription from Crete,' *Kadmos* 9, p. 118-154.
- JOHANNOWSKY, W. (1956), "Frammenti di un dinos di Sophilos da Gortina", *Annuario della scuola italiana di Atene e della Missioni Italiane in Oriente* 33-34 (1955-56), p. 45-51.
- KUNZE, E. (1931), *Kretische Bronzereliefs*, Stuttgart.
- LEBESSI, A. (1985), *To Ιερό του Ερμή και της Αφροδίτης στη Συμή Βιάννου Ι.Ι Χάλκινα Κρητικά Τοπείματα* (Vivliothiki tis en Athenais Archaialogikis Etaireias 102) Athens: I en Athenais Archaialogiki Etaireia.
- LEBESSI, A. (2002), *To Ιερό του Ερμή και της Αφροδίτης στη Συμή Βιάννου ΙΙΙ. Τα Χάλκινα Ανθρωπόμορφα Ειδώλια* (Vivliothiki tis en Athenais Archaialogikis Etaireias 225) Athens: I en Athenais Archaialogiki Etaireia.

- LEVI, D. (1931), "Arkades: Una città cretese all'alba della civiltà ellenica", *Annuario della scuola italiana di Atene e della Missioni Italiane in Oriente* X-XII [1927-29].
- LISSARRAGUE, F. (1990), *The Aesthetics of the Greek Banquet: Images of Wine and Ritual*, Princeton.
- MARINATOS, Sp. (1936), 'Le temple géométrique de Dréros,' *BCH* 60, p. 214-285.
- MOIGNARD, E. (1996), 'The Orientalizing pottery,' in COLDSTREAM J.N. ET CATLING H.W., éd., p. 421-462.
- MOIGNARD, E. (1998), "Native wit: some Orientalising pottery from the Knossos North Cemetery", in CAVANAGH W.G., CURTIS M., COLDSTREAM J.N. ET JOHNSTON A.W., éd., p. 80-86.
- MORRIS, I. (1998), 'Archaeology and archaic Greek history,' in FISHER N. ET VAN WEES H., éd., *Archaic Greece: New Approaches and New Evidence*, Londres, p. 1-91.
- MORRIS, I. (2000), *Archaeology as Cultural History: Words and Things in Iron Age Greece*, Oxford et Malden MA.
- MORRIS, I. (2003), "Mediterraneanization", *Mediterranean Historical Review* 18 (2), p. 30-55.
- NOWICKI, K. (2000), *Defensible Sites in Crete c. 1200-800 B.C. (LMIIIB through Early Geometric)* (Aegaeum 21), Liège et Austin.
- PERLMAN, P.J. (1992), 'One hundred-cities Crete and the Cretan πολιτεία,' *Classical Philology* 87, p. 193-205.
- PERLMAN, P.J. (2002), 'Gortyn: The First Seven Hundred Years: Part II: The Laws from the Temple of Apollo Pythios,' in NIELSEN T.H., éd., *Even More Studies in the Ancient Greek Polis: Papers from the Copenhagen Polis Centre* 6 (Historia Einzelschriften 162), Stuttgart, p. 187-227.
- PERLMAN, P.J. (2004a), 'Crete,' in HANSEN M.H. ET NIELSEN T.H., éd., *An Inventory of Archaic and Classical Poleis: An Investigation Conducted by the Copenhagen Polis Centre for the Danish National Research Foundation*, Oxford, p. 1144-1195.
- PERLMAN, P.J. (2004b), Tinker, tailor, soldier, sailor: the economics of Archaic Eleutherna, Crete, *Classical Antiquity* 23, p. 96-137.
- POWELL, B.B. (1991), *Homer and the Origin of the Greek Alphabet*, Cambridge.
- PRENT, M. (2005), *Cretan Sanctuaries and Cults: Continuity and Change. From Late Minoan IIIc to the Archaic Period*, Leiden et Boston.
- REESE, D.S. (2000), 'The Iron Age fauna', in SHAW et SHAW, *Kommos IV* (Princeton 2000), 415-646.
- SCHNAPP, A. (1994). 'La colline de Nisi', in Th. KALPAXIS, Th., FURTWÄNGLER, A et SCHNAPP, A., *Ελευθέρινα Τομὸς II.2: Ἐνα Ἑλληνιστικὸ Σπίτι (σπίτι α) στη Θεοῦ Νησί*, Rethymnon, 22-27.
- SCHÜRMMAN, W. (1996), *Das Heiligtum des Hermes und der Aphrodite in Syme Viannou II: Die Tierstatuetten aus Metall* (Vivlilothi tis en Athenais Archailogikis Etaireias 159) Athens : I en Athenais Archailogiki Etaireia.
- SHAW, J.W. (1989), 'Phoenicians in Southern Crete,' *AJA* 93, p. 165-183.
- SHAW, J.W. ET SHAW, M.C. (2000), *Kommos IV: The Greek Sanctuary: Part I* Princeton.
- SJÖRGEN, L. (2003), *Cretan Locations: Discerning Site Variations in Iron Age and Archaic Crete* (BAR IS 1185), Oxford.
- SNODGRASS, A.M. (2006), *Archaeology and the Emergence of Greece*. Edinburgh.
- STAMBOLIDIS, N. CHR. (1994), *ΕΛΕΥΘΕΡΝΑ: Από τη γεωμετρική και αρχαϊκή νεκρόπολη. Ταφικές πυρές και ομηρικά έπη*, Rethymnon.
- STAMBOLIDIS, N. CHR. ET ΚΟΤΣΟΝΑΣ, A. (2006), 'Phoenicians in Crete', in DEGER-JALKOTZY I.

- ET LEMOS I. S., éd. *Ancient Greece: From the Mycenaean Palaces to the Age of Homer* (Edinburgh Leventis Studies 3), Edinburgh, p. 337-360.
- TSIPOPOULOU, M. (1992), « Un atelier géométrique éteocrétois », in PERRAULT F.Y. ET BLONDÉ FR., éd., *Les ateliers de potiers dans le monde grec aux époques géométrique, archaïque et classique*. (BCH Supplément 23), Paris, p. 145-156.
- TSIPOPOULOU, M. (2005), *H Anatólikí Kríthi stin Prōiími Epoxí tou Sidírou*. Heraklion.
- VAN EFFENTERRE, H. ET VAN EFFENTERRE, M. (1985), 'Nouvelles lois archaïques de Lyttos,' *BCH* 109, p. 157-188.
- WHITELAW, T. (2004), 'Estimating the Population of Neopalatial Knossos,' in CADOGAN G., HATZAKI E. ET VASSILAKIS A., éd., *Knossos: Palace, City, State* (BSA Studies 12), Londres, p. 147-158.
- WHITLEY, J. (1997), "Cretan laws and Cretan literacy", *AJA* 101, p. 635-61.
- WHITLEY, J. (2001), *The Archaeology of Ancient Greece*. Cambridge.
- WHITLEY, J. (2004), 'Style Wars: towards an explanation of Cretan exceptionalism', in CADOGAN G., HATZAKI E. ET VASSILAKIS A., éd., *Knossos: Palace, City, State* (BSA Studies 12), Londres, p. 433-442.
- WHITLEY, J. (2005), "Before the Great Code: Public Inscriptions and Material Practice in Archaic Crete", in GRECO E. ET LOMBARDO M., éd., *La Grande Iscrizione di Gortyna: Centoventi Anni dopo la Scoperta* (Tripodes 4), Athènes, p. 41-56.
- WHITLEY, J. (2006), 'Praisos: Political Evolution and Ethnic Identity in Eastern Crete, c.1400-300 B.C.' in DEGER-JALKOTZY S. ET LEMOS I. S., éd. *Ancient Greece: From the Mycenaean Palaces to the Age of Homer* (Edinburgh Leventis Studies 3). Edinburgh, p. 597-617.
- WHITLEY, J. (2008), 'Identity and Sacred Topography: The Sanctuaries of Praisos in Eastern Crete,' in RASMUSSEN A. H. ET RASMUSSEN S.W., éd., *Religion and Society: Rituals, Resources and Identity in the Ancient Graeco-Roman World: The BOMOS-Conferences 2002-2005* (Analecta Romana Instituti Danici Supplementum XL), Rome, p. 233-246.
- WHITLEY, J., PRENT, M. ET THORNE, S. (1999), 'Praisos IV: A Preliminary Report on the 1993 and 1994 Survey Seasons,' *ABSA* 94, p. 215-64.
- WILLETTS, R.F. (1967), *The Law Code of Gortyn* (Kadmos Supplement 1) Berlin.

BIBLIOGRAPHIE 5.4.1 (cf. texte p.000)

BIBLIOGRAPHIE 5.4.2

- AGOSTINIANI L. (2003), « Etrusco lauchumes tra lessico e onomastica », in *Linguistica è storia. Scritti in onore di C. de Simone*, Pise, p. 21-32.
- ALFÖLDI A. (1965), *Early Rome and the Latins*, Ann Arbor.
- BAGNASCO G. (1996), *Oggetti iscritti di epoca orientalizzante in Etruria*, Florence.
- BARTOLONI G. et alii, éd. (2000), *Principi etruschi tra Mediterraneo ed Europa*, Venise.
- BARTOLONI G. (2003), *Le società dell'Italia primitiva. Lo studio delle necropoli e la nascita delle aristocrazie*, Rome.
- BATS M. (2003), « Les Etrusques et la Provence », in LANDES C., éd., *Les Etrusques en France. Archéologie et collections*, p. 23-25.
- BOITANI F. (2007) « Véies. La tombe des Lions Rugissants », in Gaultier F., éd., *Les Etrusques*,

- dernières découvertes 1992/2007, Les Dossiers d'archéologie*, 322, p. 30-33.
- BONAMICI M. (1974), *I buccheri con figurazioni graffite*, Florence.
- BONGHI JOVINO M. (1997), *Tarquinia. Testimonianze archeologiche e ricostruzione storica. Scavi sistematici nell'abitato, campagne 1982-1988*, Rome.
- BRIQUEL D. (1999), *La civilisation étrusque*, Paris.
- BRIQUEL D. (2008), « Les inscriptions portées sur les vases à parfum étrusques », in VERBANCK-PIERARD A., MASSAR N., FRÈRE D., éd., *Parfums de l'Antiquité. La rose et l'encens en Méditerranée*, Mariemont, p. 121-126.
- BURANELLI F., éd. (1987), *La Tomba François di Vulci*, Rome.
- BURANELLI F., LE PERA BURANELLI S. (1997) « Rinvenimenti arcaici sotto il Palazzo Apostolico Lateranense », in NARDI G., PANDOLFINI M. et al., éd., *Etrusca et Italica. Scritti in ricordo di Massimo Pallottino*, Pise-Rome, p. 79-115.
- CAMPOREALE G. (2004), *Gli Etruschi. Storia e civiltà*.
- CANCIANI F., VON HASE F. W. (1979), *La tomba Bernardini di Palestrina*, Rome.
- CIPRIANI G. (1980), *Il mito etrusco nel Rinascimento fiorentino*, Florence.
- CRISTOFANI M. (1975), « IL DONO nell'Etruria arcaica », *Parola del Passato*, 30, p. 132-152.
- COARELLI F. (1983), « Le pitture della tomba François a Vulci : una proposta di lettura », in *Dialoghi di Archeologia*, terza serie anno 1/2, Rome, p. 43-69.
- COLONNA G. (2000), « La cultura orientalizzante in Etruria », in BARTOLONI G. et alii éd. (2000), p. .
- COLONNA G. (1997) « Il possesso del carro e il significato della sua deposizione nella tomba », in EMILIOZZI A., éd., *Carri da guerra e principi etruschi*, Rome.
- COLONNA G. (1993), « Doni di Etruschi e di altri Barbari occidentali nei santuari panellenici », in MASTROCINQUE A., éd., *I grandi santuari della Grecia e l'Occidente*, Trente, p. 43-68.
- CRISTOFANI M. (1975), « Il dono nell'Etruria arcaica », *PP* 30, p. 132-152.
- DELPINO F. (2000), « Regalità e potere », in *Principi Etruschi tra Mediterraneo ed Europa, catalogue de l'exposition de Bologne 2000-2001*, Venise, p. 223-225.
- VON ELES P. (2002), *Guerriero e Sacerdote. Autorità e comunità a Verucchio nell'età del Ferro. La tomba del Trono, Quaderni di Archeologia dell'Emilia Romagna* 6.
- ET*, 1991 = H. RIX et al., *Etruskische Texte, ed. minor*, Tübingen.
- GAULTIER F. (2000), « Le ceramiche dipinte di età arcaica » in TORELLI M., éd., *Gli Etruschi*, Milan, p. 426-430.
- Gli Etruschi e Roma. Incontro di studio in onore di Massimo Pallottino*, Rome, 1981.
- Naissance de Rome, Petit Palais mars-mai 1977*, Paris.
- GRAN AYMERICH J. (1972), « Situles orientalisantes du VIIe siècle en Etrurie », *MEFRA*, 84, p. 7-59.
- GRAN AYMERICH J. (1995), « Le bucchero et les vases métalliques », *REA*, 97, p. 45-76.
- MASSA-PAIRAULT F.-H. (1994), « Lemnos, Corinthe et l'Etrurie. Iconographie et iconologie à propos d'une olpè de Cerveteri (VIIe siècle av. n.è.) », *PP* 279, p. 437-468.
- PALLOTTINO M. (1968), *Testimonia Linguae Etruscae (TLE)*, Florence.
- PAOLUCCI G. (1997), *REE* n°9, *SE*, 63.
- PIERACCINI L. (2003), *Around the Hearth. Caeretan Cylinder-Stamped Braziers*, Rome.
- PY M. (2003), « Les Etrusques et le Languedoc oriental », in LANDES C., éd., *Les Etrusques en France. Archéologie et collections, catalogue de l'exposition (1 octobre 2002 au 31 janvier 2003)*, Lattes.

- RIZZO M.A., CRISTOFANI M. (1993), *Un incunabolo del mito greco in Etruria*, *ASAtene* 56-57, 1988-1989, p. 7-47.
- SASSATELLI G. (2000), « Il principe e la pratica della scrittura », in BARTOLONI G. *et alii*, éd. (2000), p. 315-316.
- SCIACCA F. (2004), « I bucceri della tomba Calabresi: una produzione di prestigio dell'orientalizzante medio ceretano », in NASO A., éd., *Appunti sul bucchero*, Florence, p. 29-42.
- DE SIMONE C. (1992), *Le iscrizioni etrusche dei cippi di Rubiera*, Reggio Emilia.
- STRÖM I. (2000), « A fragment of an early Etruscan bronze throne in Olympia? », in *Proceedings of the Danish Institute at Athens* 3, p. 67-95.
- TASSI SCANDONE E. (2001), *Verghe, scuri e fasci littori in Etruria. Contributi allo studio degli Insignia Imperii*, Pise-Rome.
- THUILLIER J.-P. (1974), « Un motif original de l'orientalisant étrusque », *MEFRA* 86, p. 41-78.
- THUILLIER J.-P. (1985), « Nouvelles découvertes de bucchero à Carthage », in CRISTOFANI M., PELAGATTI P., éd., *Il commercio etrusco arcaico, Atti dell'incontro di studio, Rome 1983*, Rome, p. 155-163.
- THUILLIER J.-P. (1997), « Un relief archaïque inédit de Chiusi », *RA*, 97/2, p. 243-260.
- THUILLIER J.-P. (2006), *Les Etrusques*, Paris.
- ZEVİ F. (1996), « Sulle fasi più antiche di Ostia », in ZEVİ A.G., CLARIDGE A., éd., *Roman Ostia revisited*, Rome.

